

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Noémi Weiler

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

N. WEILLER

CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN

Par
H. Weiller

Illustrations de
Maurice Paulin

Éditions : NATHAN

La Religion et la Mythologie germaniques



EST par l'Edda que nous connaissons les dieux de la Germanie, mais les Germains, comme tous les peuples primitifs, ont d'abord adoré les forces de la nature : le soleil, la terre, l'eau. La création de dieux personnels n'a été chez eux que la dernière manifestation de l'idée religieuse. Dans le soleil, ils ont vu la force qui donne à tous les êtres la vie et la chaleur. Le culte qu'ils vouaient également au feu est sorti tout naturellement du culte du soleil.

La terre nourricière, ils l'ont regardée non seulement comme la mère de la végétation et de toute vie animale, mais encore comme la mère de l'humanité. Ils l'appellent « notre mère, la terre ».

Ils ont adoré l'eau avec autant de ferveur que la terre et le feu. L'eau ne sort-elle pas du sein de la terre ? Le feu n'a-t-il pas été dérobé au ciel ? Comme lui, l'eau possède un pouvoir purificateur. Elle a aussi un pouvoir magique, une puissance prophétique. On lui offre des sacrifices, des sacrifices humains. Lorsque les Francs vont pénétrer en Italie, ils sacrifient au fleuve qu'ils vont traverser, pour le rendre favorable, des femmes et des enfants. Les Alamans aussi adorent les fleuves et leur offrent des victimes. C'est contre ce culte des eaux que, dans les premiers âges du christianisme, s'élèveront surtout les décisions des conciles.

Dans les fleuves et les sources demeurent des esprits, les nixes, démons des eaux, avides de sang et de chair humaine et qui attirent l'homme dans leur royaume.

La mer a aussi ses démons que nous retrouvons personnifiés dans la mythologie nordique. C'est Ràn, dont le nom signifie « celle qui dérobe » (la ravisseuse) et son époux Aegir. Leurs neuf filles, les vagues, attirent, pendant la tempête, les pêcheurs dans leurs embrassements.

L'océan, c'est un immense serpent qui entoure la terre, et quand il mugit, c'est le monstre qui gronde dans son courroux.

Dans les montagnes, demeurent les géants et les nains. Les géants, pour la plupart ennemis de l'homme, sont doués d'une force énorme. Ils ont parfois plusieurs têtes et sont armés de bras multiples. Ils sont lourds et maladroits. Quand ils se battent entre eux, ils se lancent d'une montagne à l'autre d'énormes blocs de rocher.

Les nains, au contraire, sont presque toujours les alliés des hommes et, même s'ils les combattent, ils finissent par accepter le joug. Ils possèdent, non la force, mais l'adresse ; ils sont agiles et rusés et, de plus, ils ont tous le pouvoir de se couvrir du casque magique, « la Tarnkappe », qui rend invisible. Ils sont remarquablement habiles à forger tous les métaux et jusqu'aux plus fins, que seuls aussi ils savent découvrir. On les nomme simplement « les forgerons ».

Les kobolds, les lutins, sont les esprits domestiques ; ils vivent dans la maison, logent sous une poutre, protègent la demeure qu'ils ont choisie et aident secrètement ses habitants dans leurs travaux domestiques.

Les normes, sévères, président à la destinée des humains. Fileuses diligentes, assises sous le frêne de Wotan, elles poursuivent inlassablement leur besogne implacable.

Les elfes sont de belles jeunes filles qui dansent la nuit au clair de lune, sur la lande ou dans la prairie, et attirent les humains dans leur ronde par leurs chants et leurs danses.

Le monde végétal, en effet, champ ou forêt, est animé aussi : chaque arbre a son sylphe et dans tout arbre qu'on abat, c'est un des génies de la forêt qu'on tue.

Toute cette nature personnifiée, animée de lutins, de kobolds, de nains et de géants, c'est bien là qu'il faut chercher, chez les Germains comme ailleurs, la première forme de l'idée religieuse.

Mais, en même temps, naît aussi la croyance au dédoublement de la personnalité, à l'existence isolée de l'âme, conduisant tout naturellement au culte des ancêtres.

L'âme, que la langue nordique a appelée fylgja (celle qui accompagne), doit, après avoir quitté le corps, chercher un autre séjour. Mort ou sommeil, pour l'être primitif, c'est tout un, et de même que dans le sommeil le rêve permet à l'être humain de sortir en quelque sorte de soi-même, la mort permet à l'âme de s'échapper, de se transporter où elle veut, de prendre telle forme qui lui convient.

Mais l'âme, une fois séparée du corps, où séjourne-t-elle ? Pour les uns, ce sera sous terre, dans le royaume des ombres, « Niflhel », séparé du royaume des humains par un fleuve (Gjoll), le fleuve d'oubli. C'est là que toutes les âmes descendent pour continuer en quelque sorte leur vie terrestre.

D'après une autre croyance germanique, le monde des âmes, des esprits, est dans les airs. L'âme et le souffle (le vent) sont identiques. La tempête qui mugit, ce sont les âmes qui reviennent, nombreuses et inapaisées, visiter le séjour des humains. Comme les vents, elles n'ont pas de repos. Le vent souffle des montagnes, les âmes doivent y demeurer. Voilà donc trouvé un autre séjour des esprits. C'est ainsi qu'a été créé le Walhalla, demeure des morts. Des montagnes de Suède portent ce nom de « Valholl » et montrent ainsi l'arrière-plan naturel du Walhalla poétique, tel que nous le représente l'Edda nordique, ce recueil précieux où nous trouvons tous les éléments de la mythologie germanique.

Quand la tempête mugit, c'est l'armée des esprits qui traverse les airs. Qui la conduit ? À toute armée, il faut un chef. Ce chef, c'est *Wotan*, Wotan « le furieux », celui qui mugit. Il est d'abord le dieu des esprits (des morts) et de la tempête, puis, il s'élève et devient le dieu suprême de toutes les peuplades germaniques.

Lorsque Wotan fut devenu le favori des Skaldes, des conteurs, le royaume des morts, son royaume, affecta un caractère plus aristocratique : le Walhalla devint le paradis des guerriers, le séjour de ceux qui sont tombés pendant le combat. C'est pour les mener au Walhalla que les Walkyries, les vierges des batailles, envoyées par Odin – Wotan – viennent chercher les guerriers morts. Leur nom « Walkyrie » signifie « celle qui choisit les morts ». En effet, elles ne conduisent au Walhalla que les héros. Elles assistent invisibles au combat, lancent dans les rangs des ennemis le fer qui doit causer leur perte, dirigent l'arme de ceux qu'elles protègent.

Comme d'autres êtres surnaturels, elles traversent sur leurs coursiers les airs et les eaux, et de la crinière de leurs noirs chevaux tombe la rosée sur la terre, ou bien, vêtues du blanc vêtement magique fait de plumage de cygne, elles volent comme l'oiseau. Ce sont les servantes de Wotan, devenu le dieu des armées. Ce sont elles qui, après avoir conduit les morts au Walhalla, leur présentent l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis ; elles encore qui accompagnent le dieu dans toutes les circonstances solennelles. Si elles désobéissent à l'un de ses ordres, il les punit en les frappant de sa baguette magique, « l'épine qui donne le sommeil ». Elles sont exclues des rangs de leurs sœurs, dorment un long temps sous leur cuirasse jusqu'à ce que le guerrier prédestiné, passant à travers un cercle de flammes, vienne les réveiller. Simple épouse d'un mortel, la Walkyrie déchue subit sa

destinée.

Le Walhalla, le palais des morts d'où la Walkyrie coupable est exclue, est situé à Gladheim, dont le nom signifie « la demeure de la joie ». Le toit du palais est d'or fin. À la porte de l'ouest veille un loup, tandis qu'au-dessus plane un aigle, l'aigle de Wotan. Aux murs sont suspendus les lances et les boucliers, sur les bancs sont déposées les cuirasses. Plusieurs centaines de portes conduisent à l'intérieur des nombreux appartements. C'est la porte de la mort qui ouvre le palais et le fleuve d'oubli qui l'entoure. Au milieu de la salle se dresse l'arbre gigantesque, dans les branches duquel broute la chèvre dont le lait sert de breuvage aux habitants du Walhalla. Dans un chaudron énorme cuit la chair du sanglier, qui se renouvelle sans cesse. Wotan, assis sur un trône d'or, a ses deux loups fidèles à ses pieds ; sur ses épaules perchent ses messagers, les deux corbeaux qui lui rendent compte chaque jour de ce qui se passe sur la terre. Ses sujets sont les guerriers valeureux. Chaque matin, il part avec eux pour se livrer sur une vaste plaine à des jeux de combat. Mais leurs blessures se ferment d'elles-mêmes et le soir, quand ils rentrent au palais, ils assistent joyeux au festin présidé par Wotan.

Odin ou Wotan, dieu des tempêtes, dieu des morts et des armées, voilà donc la divinité centrale autour de laquelle vont graviter toutes les autres. Il est le chef, le maître, le dieu suprême. C'est de lui que parlent d'abord Tacite et les autres écrivains romains quand ils veulent nous initier à la religion des Germains. D'après Tacite, en effet, Wotan est pour les Germains ce qu'est Mercure pour les Romains. Le jour de Mercure, le mercredi, c'est le Wotanstag, le jour de Wotan, le wednesday anglais.

Mais Wotan n'est pas seulement le dieu des morts, conducteur ou ravisseur des âmes : c'est le maître de la magie, celui qui initia les hommes à la science des runes (de l'alphabet) ; sa demeure, c'est la montagne, il est le dieu des rochers, le vieux de la montagne. Étant le dieu des vents, il est aussi le dieu de la fécondité. Pour avoir une année fertile, c'est à Wotan qu'il faut en hiver offrir des sacrifices. Un reste de ce vieux culte subsiste dans la coutume qu'ont encore aujourd'hui les paysans de l'Allemagne du Nord et de la Scandinavie de laisser dans le champ, au moment de la moisson, la gerbe de Wotan. C'est dans la suite des temps qu'il est devenu le plus puissant des dieux, trônant dans les nuées et dominant le monde de son œil unique. Après avoir dépouillé les autres dieux de leur puissance ou les avoir absorbés en lui, il est devenu le chef, le père des dieux et des humains.

Mais à côté de Wotan, et plus populaire que lui, voici *Loki (Loge)* le mauvais génie, le dieu du mal. Il est tantôt le compagnon, tantôt l'ennemi des dieux, des nains et des géants.

Pour le compte de l'un d'eux qui lui a fait grâce de la vie, il enlève Iduna, la déesse de la jeunesse. Mais lorsque les dieux la réclament, il se fait leur allié et sous les traits du faucon, l'oiseau de Freya, la déesse du foyer, il vole jusqu'à l'autre du géant et ramène Iduna.

Puis, agissant pour son propre compte, il dérobe le précieux collier de Freya, le cache derrière un rocher et veille auprès sous la forme d'un monstre marin. Mais un autre dieu vient le lui reprendre après un rude combat.

Cependant, toutes ses métamorphoses, toutes ses ruses, ne sont rien auprès du rôle qu'il joue dans le drame de la mort de Balder, le dieu du soleil. Tous les êtres, toutes les plantes, sauf le gui, avaient juré de respecter la vie du jeune dieu. Loki, jaloux de Balder, arme le bras d'un dieu aveugle, d'une branche de gui. L'aveugle frappe, dirigé par Loki, et c'est la mort de Balder que pleurent tous les autres dieux. Poursuivi par eux, Loki se change en poisson et se cache dans une cascade. Mais Thor le découvre et l'enchaîne. Il restera ainsi dans sa caverne, tandis qu'un serpent distillera son venin au-dessus de son visage. Mais la fidèle compagne du dieu enchaîné recueille tout le venin dans une coupe, écartant ainsi de lui la douleur. Lorsque la coupe est pleine, il faut la vider, et une goutte de venin tombe sur le visage du malheureux. Alors le dieu tressaille, et c'est ce tressaillement que les humains prennent pour un tremblement de terre.

Loki, c'est, pour les habitants de la Scandinavie, celui qu'ailleurs on nomme le diable. Aujourd'hui encore, en Danemark, quand le brouillard enveloppe la prairie au printemps, c'est Loki qui fait paître ses brebis. Quand les oiseaux meurent, c'est qu'ils passent sous la herse de Loki. Et si les mauvaises herbes envahissent les champs, c'est Loki qui les a semées.

Plus populaire encore que lui, plus aimé que Wotan, voici Thorou *Donner*, le dieu du tonnerre. C'est la divinité puissante entre toutes. Donner, c'est l'invincible, le plus noble des héros, celui que les Germains invoquent en allant au combat. Protecteur des humains, c'est lui qui les soutiendra dans leur lutte contre les géants. Les anciens écrivains latins, mercenaires germains au service de Rome l'appelleront Hercule. Plus tard, il sera comparé à Jupiter et le jeudi, le jour de Jupiter, sera nommé Donnerstag, le jour de Donner. C'est ce jour-là qu'en Germanie on aura coutume de célébrer les mariages et de consacrer les marchés avec le marteau, attribut de Donner(1).

Le visage du dieu s'orne d'une longue barbe rousse et sa voix est forte comme celle du tonnerre même. En fait d'arme, il a le marteau, comme Jupiter, ou la massue, comme Hercule. Il la lance si fort qu'elle revient d'elle-même dans sa main.

Mais Thor n'est pas seulement le dieu du tonnerre, lançant la foudre et les éclairs ; c'est aussi le conseiller qu'on invoque en toute

circonstance ; c'est le protecteur du travail paisible, celui qui rend les champs fertiles, et si Wotan est avant tout le dieu des guerriers, Donner est surtout le dieu des paysans.

Fort comme Hercule, Donner a comme lui un appétit proportionné à sa force. Il peut en un seul jour manger deux bœufs entiers et huit saumons, arrosant le tout de deux tonnes d'hydromel.

Mais le favori des dieux et des hommes, le dieu de la lumière et du soleil, c'est *Balder*, le plus brillant de tous les dieux ; il est à la fois plein d'ardeur et de douceur. C'est lui dont la mort provoquée par Loki amènera la mort des autres dieux dont le sort est lié au sien. La mort de Balder, c'est le *Crépuscule des dieux* qui commence.

Sans doute, à côté des dieux, la mythologie germanique a connu aussi des déesses. Mais on ne sait que peu de chose sur le culte que leur rendaient les Germains ou les légendes qui s'attachaient à leurs noms. Nous connaissons pourtant Freya, l'épouse de Wotan, la déesse du foyer. Elle visitait la terre au moment du solstice d'hiver, à la tête de ses compagnes, les chasseresses insatiables à qui il ne faisait pas bon de refuser la boisson qu'elles convoitaient. Elle parcourait les champs, pénétrait dans les logis, récompensant les bons, punissant les méchants, emmêlant la quenouille des fileuses négligentes. Telle, plus tard, apparaîtra dans la légende dame Holle (Frau Holle), l'héroïne de tant de contes populaires qu'il faut satisfaire avant tout par le travail.

La déesse Nerthus, c'était la terre nourricière, la mère des humains, la déesse de la fécondité. Dans une procession solennelle, sa statue voilée était promenée sur un char traîné par des vaches, répandant partout sur son passage la paix et la joie.

La déesse de l'aurore et du printemps, c'était Ostara, dont le nom païen désignera plus tard la fête chrétienne de Pâques, en allemand Ostern.

Lorsque le christianisme eut remplacé le paganisme en Germanie, les dieux furent considérés par les nouveaux chrétiens comme des mauvais esprits, des démons, les déesses des sorcières. C'est ainsi que la superstition populaire fit de Donner un démon au pied de bouc, un diable à cheveux rouges. Mais les prêtres transformèrent les fêtes païennes en fêtes chrétiennes et les deux grandes fêtes de Noël et de Pâques remplacèrent l'une la fête du solstice d'hiver, la fête de Wotan et de Freya, l'autre la fête du printemps, celle de la déesse Ostara.

Le trait caractéristique de la religion des Germains, c'est donc une union profonde entre les dieux, la nature et les hommes. La nature, mère des dieux, est aussi par une sorte de dédoublement, la compagne fidèle des humains. En contact constant avec elle, les hommes primitifs l'animent de leurs propres sentiments, de leurs propres passions : le lieu où s'est accomplie une bonne action verra pousser des herbes salutaires ; l'endroit où s'est commis un crime portera

malheur au pâtre et à son troupeau. Le chasseur découvrira dans les animaux de la forêt des êtres doués des qualités et des défauts de sa propre race. *Dans le scintillement du métal précieux extrait de la terre, se cachent des forces mystérieuses et fascinatrices. Celui qui, poussé par la cupidité, y porte la main, doit tomber à son tour sous leur domination*(2).

Mais leur imagination, prête à tout personnifier, était frappée aussi, et plus vivement encore peut-être, par les phénomènes réguliers de la nature. La succession des jours et des nuits, l'alternance des saisons vont leur fournir le thème de contes immortels(3).

L'été a fui. Les forces ennemies (le froid et l'ombre) l'ont vaincu. Le soleil, dispensateur de la chaleur et de la lumière, a disparu lui aussi. Les géants le retiennent longtemps prisonnier. Mais le voici de retour, la terre s'éveille de son long sommeil de mort. Les liens de l'hiver sont rompus et le héros, brisant les obstacles, pénètre jusqu'à la retraite de celle qui, éternellement jeune, éternellement belle, n'attend que son baiser pour s'épanouir, pour donner aux humains le spectacle admirable du renouveau.

Les Germains reprendront ainsi le vieux mythe solaire qu'ils feront revivre à la fois dans le conte (Le Prince Charmant éveillant Églantine) et dans la légende (Siegfried éveillant la Walkyrie). Ils l'amplifieront encore et nous aurons tout le thème légendaire des Nibelungen. Le héros s'empare des trésors des fils de la nuit. Mais l'ombre prend sa revanche et remporte à nouveau la victoire sur la lumière. Le héros est tué et ses ennemis plongent le trésor au fond du Rhin. De temps en temps, on verra briller au soleil quelques pépites d'or dans le sable du fleuve, car c'est là qu'est caché l'immense trésor des Nibelungen.

De la légende sous sa forme primitive rien n'est parvenu jusqu'à nous, rien non plus des poèmes historiques qui, selon Tacite, chantaient les exploits d'Arminius, le libérateur de la Germanie.

En revanche, la légende de Wieland le Forgeron s'est propagée dans tout le pays, chez les Anglo-Saxons, en Islande et parmi les Francs. Elle aussi, elle est sortie d'un vieux mythe élémentaire dont le héros, bienfaisant et malfaisant tout ensemble, n'est autre que le feu.

C'est par la légende de Wieland le Forgeron que nous commencerons nos récits, car nous toucherons par elle à l'un des problèmes les plus prenants qui aient tenté l'humanité depuis les temps les plus anciens et dont la solution victorieuse devait être réservée aux hommes du XX^e siècle, héros de l'air et de l'espace.



Wieland le Forgeron



DANS le val des Loups, le Wolfstal, demeuraient trois frères, Wieland le forgeron, Egil le tireur et leur frère Schlagfeder. Perdu au milieu de la forêt où se dressaient les noirs sapins, se cachait un lac merveilleux. Son eau était si pure qu'en se penchant un peu on pouvait reconnaître les poissons qui nageaient tout au fond. Wieland et ses frères avaient construit leur demeure au bord de ce lac.

Un matin, partant pour la chasse, les trois frères découvrirent sur la rive trois vêtements magiques faits de plumage de cygne⁽⁴⁾. C'était la parure de trois sœurs, trois Walkyries, qui, se sentant fatiguées, les avaient laissés là pour se reposer. Assises un peu plus loin, elles filaient le lin précieux tout en chantant. En hâte, Wieland et ses frères dérobèrent les plumages de cygne et les cachèrent dans leur maison. Alors les Walkyries durent les suivre.

Chacun des frères en épousa une et Wieland choisit la plus belle, Allweiss, dont le nom signifie « Toute Blanche ».

Un jour, Allweiss tira de son doigt un anneau d'or qu'elle donna à son époux en disant : « Wieland, mon noble époux, prends cet anneau et garde-le précieusement : il contient un talisman merveilleux. Celui qui le porte est attaché à l'autre par des liens si puissants que rien ne peut les briser. Si jamais je retrouve mon plumage de cygne, il faudra que je te quitte. Car, vois-tu bien, celui qui a éprouvé une fois la volupté de voler dans les airs est possédé du désir ardent de déployer à nouveau ses ailes pour parcourir les espaces infinis. Garde cet anneau pourtant, car si tu le conserves, je crois que, malgré tout, je reviendrai vers toi. »

Wieland prit l'anneau et le rangea soigneusement. Mais il en forgea

sept cents, tous semblables, et les enfila dans un long cordon de soie. Et chaque soir, avant de s'abandonner au repos, il comptait ses anneaux pour voir s'il ne lui en manquait pas.

Pendant sept hivers, les trois couples vécurent heureux. Les femmes restaient au foyer, travaillant et filant, les hommes allaient à la chasse, poursuivant les ours et les aurochs sauvages.

Lorsque le huitième hiver fut venu, les Walkyries retrouvèrent leur plumage de cygne et, au même moment, elles éprouvèrent le violent désir de reprendre leur ancienne vie, de voler sur les champs de bataille pour ramener vers leur père Wotan les âmes des héros valeureux tués au combat. Alors, déployant leurs ailes, elles s'envolèrent bien haut au-dessus de la forêt aux noirs sapins, loin du lac merveilleux où se mirait, tranquille, la maison de leurs époux.

Lorsqu'ils revinrent, épuisés, de leur longue course, les chasseurs trouvèrent le logis vide et le foyer éteint. Ils cherchèrent partout, mais nulle part ils ne découvrirent la trace de celles qui les avaient délaissés.

Alors les trois frères se séparèrent : Egil se dirigea vers le levant et Schlagfeder s'en alla vers le sud. Mais Wieland, lui, ne pouvait se décider à partir et resta seul dans le val des Loups, attendant toujours le retour de l'aimée. Assis au logis, devant le foyer solitaire, il forgeait et ciselaient de riches bijoux, enchâssant dans l'or rouge les diamants et les escarboucles. Puis, le soir venu, il comptait tristement ses anneaux. Mais aucun travail ne lui apportait de consolation et, accablé de douleur, il attendait en vain le retour d'Allweiss.

Pourtant, Neiding l'Envieux, roi du pays des Niaren, entendit raconter que Wieland demeurait seul en sa maison du val des Loups. Alors il s'y rendit, accompagné de ses farouches guerriers. Leurs cuirasses étaient de bon acier, leurs boucliers étincelaient sous l'éclat de la lune.

Wieland, ce soir-là, était parti à la chasse. Le roi et ses hommes descendirent de cheval. Neiding entra le premier dans la maison du forgeron, pénétra dans la salle et vit aussitôt, à la lueur du foyer, les anneaux précieux pendus au long cordon de soie. Il les toucha tous, mais aussitôt le charme de l'anneau magique agit sur lui et le méchant s'empara du joyau.

Wieland revint de la chasse épuisé de fatigue, car il était allé très loin. Affamé, il alla vers le foyer pour faire rôtir la chair d'une ourse qu'il venait de tuer. Assis auprès du feu pétillant et tout en faisant tourner le lourd épieu, ses yeux se portaient vers le coin où scintillaient le long du solide cordon de soie les sept cents anneaux qui étaient pour lui le plus riche trésor. Mais il avait beau compter et recompter, il lui en manquait toujours un. Comme il était las, il crut que ses yeux le trompaient et, après avoir apaisé sa faim, il s'endormit

sur sa couche. On dit même qu'il rêva de celle qui était partie pour toujours.

Mais il eut un réveil douloureux. Quand, voyant poindre le jour, il voulut se dresser, il sentit que ses mains et ses pieds étaient entravés par de lourdes chaînes, tandis que devant lui se tenait Neiding l'Envieux.

— Qui donc a osé porter la main sur moi ? Quels sont les brigands qui ont eu l'audace de m'enchaîner, moi, un fils de roi ?

— C'est moi, répondit Neiding, le roi des Niaren. Mais réponds toi-même, au lieu de questionner. Dis-moi plutôt d'où tu tiens tous les trésors que je vois ici ? Cet or qui brille, c'est à moi que tu l'as pris, il me semble.

— Non, dit Wieland, il n'y a pas plus d'or dans tes domaines qu'il n'y a de loyauté dans ton cœur. Ces trésors sont à moi, c'est de loin, des bords du Rhin, que les nains diligents(5) m'apportent le minerai précieux, à moi leur maître, Wieland le forgeron !

Mais le roi ne l'écoutait plus. La vue de l'or l'affolait. Il ordonna à ses valets d'emporter tous les trésors qui se trouvaient dans la forge. Ils obéirent aussitôt, tandis qu'impuissant, Wieland assistait au pillage. Pourtant il ne sentait ni la honte ni le mal, car il n'avait qu'une seule pensée : on lui avait dérobé, il en était sûr maintenant, l'anneau de sa chère Allweiss. Tout le reste n'était rien en face de cette grande douleur.

Neiding cependant avait donné l'anneau à sa fille Bathilde et lui-même avait ceint le glaive de Wieland. Quant à la reine, plus cruelle encore que Neiding, elle avait juré la perte du héros. Elle dit à son époux : « Il a l'air farouche, l'homme de la forêt. Ses yeux sont étincelants comme ceux du dragon, ses dents sont aiguës comme celles de la louve. Que n'est-il capable de faire, dit-elle à Neiding, s'il voit briller à ta ceinture le glaive que tu lui as dérobé et scintiller au doigt de notre fille l'anneau de la Walkyrie ? Ordonne donc qu'on l'amène ici, qu'on lui coupe les muscles des jarrets et des chevilles et qu'on le ramène misérable et mutilé dans sa hutte. »

Ce que la reine demandait fut exécuté, mais Neiding, se dressant en face du malheureux Wieland, lui dit pourtant : « J'agis cruellement envers toi, je le sais, mais ce n'est pas sans raison. Je veux te garder toute ta vie près de moi. Tu travailleras pour moi seul de ton métier de forgeron. Je te paierai généreusement. Tu auras tout l'argent et tout l'or que tu voudras. »

Ayant ainsi parlé, il fit reporter Wieland dans sa forge.

Longtemps, le malheureux resta inerte sur sa couche. Aucun baume ne lui apportait de soulagement, tant ses horribles blessures le faisaient cruellement souffrir. Couché sur son lit de douleur, il gémissait : « Maintenant je vois briller au côté de Neiding ma bonne

épée à la poignée si artistement ciselée, à la lame si bien affilée ; jamais plus je n'en admirerai le brillant acier. Jamais plus elle ne reparaitra dans ma forge ! Et l'anneau d'Allweiss ? C'est la fille de Neiding qui s'en pare à présent ! Comment me vengerai-je de ce double affront ? »

Cependant, ses blessures se cicatrisèrent enfin. Mais, le noble Wieland, qui représentait autrefois l'image de la force et de la vigueur, n'était plus qu'un malheureux estropié. Il était paralysé pour la fin de son existence et ne pouvait plus maintenant que se traîner avec peine en s'appuyant sur des béquilles.

Pourtant, ses poings avaient gardé toute leur force, son esprit toute sa puissance. Il forgeait et forgeait sans relâche ; forgeant le fer, forgeant l'or et l'argent ; il forgeait aussi sa vengeance.

Les deux fils de Neiding, deux enfants vifs et mutins, venaient souvent jusqu'à la forge et regardaient avec de grands yeux étonnés Wieland frappant le fer de son lourd marteau de forgeron.

Un jour, ils s'enhardirent jusqu'à lui demander la clef du coffre où il enfermait toutes les belles choses qu'il forgeait. Ils ouvrirent le coffre fatal et furent émerveillés. Ils y trouvèrent des colliers, des anneaux, des boucles, des ceintures. Tout était d'or rouge et de pierreries étincelantes.

— Revenez demain, dit Wieland, et je vous donnerai tous les trésors de mon coffre. Mais ne le dites pas à âme qui vive. Ne le dites pas aux servantes, ne le dites pas aux valets, ne le dites pas à votre sœur Bathilde, ne le dites pas à la reine, mais surtout ne le dites pas au roi, votre père. Il ne faut pas qu'il sache que vous êtes venus près de moi et que vous allez y revenir. Quand vous viendrez demain, que ce soit en marchant à reculons.

Les enfants se mirent à rire et partirent joyeusement.

Le lendemain, dès l'aurore, l'un des deux frères éveilla l'autre et bien vite ils se dirigèrent vers la forge.

— Montre-nous tes anneaux et tes colliers, dirent-ils tout en rentrant.

Wieland leur donna la clef et ils ouvrirent le coffre fatal. Et tandis qu'ils y plongeaient leurs regards avides, Wieland, refermant d'un coup le lourd couvercle bardé de fer, les décapita tous les deux. Et dans la fosse profonde, au-dessus de laquelle soufflait tout le jour le large soufflet de forge, il cacha leurs corps.

Cependant, on s'aperçut bientôt de la disparition des enfants. D'abord, on crut qu'ils étaient allés dans la forêt chasser les petits oiseaux aux ailes légères ou au bord du lac pêcher les poissons aux nageoires d'argent. Mais à l'heure de midi personne ne les avait encore revus et le roi lui-même commença à s'inquiéter. On les chercha tout le jour sans trouver leur trace nulle part.

— Peut-être, dit enfin le roi, sont-ils allés chez Wieland et le regardent-ils travailler ?

Les valets cherchèrent partout dans la forge, mais ne découvrirent rien. Quand ils demandèrent à Wieland s'il avait vu les jeunes princes, celui-ci leur répondit :

— Ils sont venus ici ce matin, car je leur ai forgé deux flèches, mais ils sont repartis aussitôt. Voyez la trace de leurs pas.

Et les valets virent en effet la trace de leurs pieds agiles dans la neige fraîchement tombée. Wieland pouvait jouir de sa vengeance, personne ne le soupçonnait.

Pendant des semaines et des mois, le roi ne cessa de faire chercher ses fils. Et dans sa douleur, il se lamentait : « Toute la joie de ma vie s'est enfuie. Sont-ce des brigands qui m'ont ravi mes enfants ? Est-ce le lac perfide qui les a engloutis ? Les animaux de la forêt les ont-ils dévorés ? Je vais vieillir solitaire, puisque j'ai perdu l'orgueil de ma maison. »

Cependant, Wieland avait enterré dans la forge les corps des deux pauvres enfants. Puis, après avoir détaché la chair de leurs crânes, il en fit deux coupes qu'il sertit d'or et d'argent. De leurs yeux, il fit des pierres magiques. De leurs dents, il fit des épingles et des pendeloques. Les deux coupes, il les envoya au roi qui s'en servit chaque jour. Les pierres magiques, il les envoya à la reine. Les épingles et les pendeloques, il les fit porter à Bathilde qui s'en para avec fierté.

Mais la vengeance de Wieland devait être plus complète encore.

De tous les anneaux que lui avait donnés son père, Bathilde en aimait un parmi tous les autres, c'était l'anneau d'Allweiss. Il ne la quittait jamais.

Or, un jour qu'elle jouait avec ses compagnes, l'anneau se brisa. Elle l'envoya aussitôt à Wieland qui répondit à la suivante : « Si ta maîtresse ne vient pas elle-même, je ne réparerai pas son anneau. »

Elle y alla donc en tremblant, car Wieland lui faisait peur.

Mais celui-ci lui dit : « Ne crains rien, je réparerai si bien ton anneau qu'il paraîtra deux fois plus beau à ton père, à ta mère, à toi-même. Mais à une condition, c'est que tu deviendras ma femme et ma servante. »

Et Bathilde accepta.

Cependant, Wieland ne se sentait plus en sûreté à la cour de Neiding. Il fit avertir secrètement son frère Egil, le tireur, et bientôt celui-ci se présenta au roi qui le reçut avec honneur, car la renommée d'Egil était venue jusqu'à lui.

Mais aussitôt que Neiding, le haineux, apprit qu'Egil avait un fils dont la vue réjouissait ses yeux, il en fut jaloux. Il imagina ce jeu cruel : il fit venir Egil et son fils, posa une pomme sur la tête de l'enfant et dit au père : « Bande ton arc et lance une flèche, mais

lance-la de façon à frapper la pomme. Elle ne devra pas dévier d'une ligne. Elle ne devra pas non plus passer au-dessus de la tête de ton enfant. La pomme est ton but, ne l'oublie pas. Pourtant je ne te défends pas de viser le cœur de ton fils. »

Egil, désespéré, supplia le roi de renoncer à son sinistre caprice. Mais Neiding en fureur s'écria : « Si tu refuses, tu me donneras ta vie et celle de ton enfant, car je vous ferai tuer tous deux. »

Alors Egil sortit trois flèches de son carquois, tendit l'arc et lança une des flèches qui perça la pomme juste au milieu. Le roi, après avoir vérifié le coup, demanda au tireur :

— Pourquoi donc as-tu pris tout à l'heure trois flèches dans ton carquois ?

— Seigneur, répondit Egil, souffre que je te dise toute la vérité. Si j'avais tué mon enfant avec une première flèche, je t'aurais percé le cœur avec la seconde. Et si, par malheur, j'avais mal visé, la troisième, n'en doute pas, aurait sûrement atteint son but(6).



Alors, Egil tendit l'arc...

Cette fière réponse ne courrouça pas le roi. Au contraire, les vieux conteurs disent qu'il félicita le tireur de sa franchise et de son adresse.

Cependant, Wieland ne pouvait demeurer plus longtemps à la cour de Neiding. Son frère, qui chassait tout le jour, lui eut bientôt procuré toutes les plumes dont il avait besoin pour se confectionner des ailes. Wieland était si patient et si habile qu'il se fit deux ailes aussi longues et aussi larges que celles d'un aigle de forte taille. Mais avant de s'en servir lui-même, Wieland pria son frère de les essayer.

— Comment m'y prendrai-je, dit celui-ci, pour m'élever dans les airs, et comment pour redescendre à terre ?

— C'est *contre le vent* qu'il faut monter, *avec le vent* qu'il faut descendre.

Egil s'envola donc. Mais quand il redescendit, au bout d'un moment, il ressentit une telle commotion qu'il poussa un cri de douleur. Quand il se fut remis, Wieland demanda :

— Dis-moi, mon frère, crois-tu qu'on puisse avec assurance se servir de mon instrument ?

— Oui, dit Egil, si la descente était aussi facile que la montée.

Et l'autre de répondre :

— Sache que je ne t'ai dit qu'une partie de la vérité, car si je te l'avais dite tout entière, tu ne serais pas revenu. Apprends donc qu'il faut descendre comme on monte, ainsi que font les oiseaux. En effet, c'est contre le vent qu'ils s'élèvent dans les airs, contre le vent qu'ils redescendent à terre.

» Et maintenant, écoute : je vais m'envoler à mon tour aujourd'hui même et jamais plus tu ne me reverras. »

Cependant, Neiding restait sombre et triste dans son palais. La tête dans ses mains, il semblait dormir et la méchante reine, qui allait et venait dans la salle, s'assit enfin sur un escabeau à ses pieds.

— Neiding, Prince des Niaren, dors-tu ou bien veilles-tu ?

— Je veille toujours, car je suis sans joie et sans sommeil. Je pense sans trêve à mes deux pauvres enfants. Mais pourquoi me questionnes-tu ? Que veux-tu que je fasse encore ? Je suis las d'écouter tes perfides conseils. Je voudrais voir Wieland...

Comme il parlait encore, du sommet de la plus haute tour une voix de tonnerre se fit entendre :

— Neiding, roi des Niaren, j'ai d'importantes choses à te dire.

Alors le roi sortit avec tous ses chevaliers. Il leva la tête et quand il vit l'oiseau extraordinaire, il s'écria :

— Es-tu donc devenu oiseau, Wieland ? En vérité, tu es un grand artiste et je t'admire tous les jours davantage.

— Seigneur, répondit Wieland, je suis homme et oiseau tout ensemble. Je vais partir et jamais plus je ne reviendrai.

— Tu vas partir ; je vois bien maintenant que je ne pourrais te

retenir. Mais dis-moi au moins auparavant ce que sont devenus mes enfants.

— Oui, je te le dirai, mais jure-moi d'abord par les serments les plus sacrés, jure sur la proue de la barque, sur le bord du bouclier, sur le jarret du coursier, sur la pointe de l'épée, jure-moi, Neiding, que tu ne te vengeras pas sur ma femme (même si j'en avais une dans ta propre maison), ni sur aucun des miens.

Et Neiding jura.

Puis Wieland reprit :

— Va dans ma forge, tu y trouveras les squelettes de tes deux fils. De leurs crânes sertis d'or et d'argent, j'ai fait deux coupes dans lesquelles tu bois chaque jour l'hydromel. De leurs yeux, j'ai fait les pierres magiques que consulte la reine. De leurs dents, j'ai fait les broches de corsage dont se pare Bathilde, ta fille — et ma femme. C'est ainsi, Neiding, que je me suis vengé de tout le mal que tu m'as fait !

Et Neiding répondit :

— Jamais tu n'aurais pu prononcer des paroles plus dures pour moi que celles que je viens d'entendre. Je voudrais te châtier, Wieland ! Mais c'est impossible. Il n'est pas de cavalier si hardi que son coursier puisse t'atteindre. Il n'est pas de tireur si adroit que sa flèche puisse te précipiter du haut des nues où tu planes à présent !

Et Wieland, éclatant de rire, s'éleva plus haut encore dans les airs, tandis que Neiding, en pleurs, restait sur la terre, courbé sous la honte et sous la douleur.



La Légende des Nibelungen

I

LES EXPLOITS DE SIEGFRIED



UTREFOIS, vivait dans le Nederland le puissant roi Siegmund, l'époux de la belle Siegelinde. Ils n'avaient qu'un seul fils, nommé Siegfried, d'une grande force et d'une grande bravoure.

Tout jeune, il songeait déjà aux aventures lointaines et, un beau matin, il quitta le château paternel pour parcourir le vaste monde.

Un bâton à la main, il traversa les villes, les bois, les campagnes. Parvenu au milieu d'une épaisse forêt, il vit briller en face de lui un joyeux feu de forge. Siegfried s'offrit au maître forgeron comme compagnon, car il voulait échanger au plus vite son modeste bâton de voyage contre une bonne épée.

Mimir – c'était le nom du forgeron – lui donna à manger et à boire, puis lui offrit une peau d'ours en guise de lit. Le lendemain matin, il le conduisit à la forge pour voir si le jeune Siegfried était capable de forger ainsi qu'il le prétendait. Pour l'éprouver, il lui mit en main le plus lourd marteau qu'il possédât et lui dit de frapper sur l'enclume. Siegfried frappa si fort qu'il enfonça l'enclume dans le sol, si fort que toute la forêt en retentit et que le fer vola en éclats.

Le maître forgeron et ses compagnons eurent très peur et Mimir se fâcha. Prenant Siegfried par les oreilles, il se mit à le secouer

brutalement. Mais celui-ci, étant fils de roi, n'était pas accoutumé à être traité de la sorte ; il prit à son tour le maître par les épaules et le jeta par terre. Les compagnons se précipitèrent alors sur lui, mais mal leur en prit : ils subirent le même sort.

Alors, Mimir médita longuement pour découvrir comment il se débarrasserait de ce jeune garçon, si brutal et si fort. Ayant enfin trouvé un moyen qu'il jugeait infaillible, il fit venir Siegfried et lui dit : « Puisque tu n'es pas capable de faire un bon forgeron, va chez le charbonnier qui demeure en sa chaumière à la lisière de la forêt et demande-lui de ma part du charbon. »

En disant cela, il espérait bien que le terrible dragon qui avait son repaire dans un creux de rocher, non loin de la hutte du charbonnier, le dévorerait.

Siegfried se forgea d'abord une épée, puis partit sans défiance afin de remplir la mission dont l'avait chargé son maître. Lorsqu'il passa devant le rocher, le dragon sortit de son antre, s'élança furieux sur lui, ouvrit son énorme gueule et s'apprêta à le dévorer.

Mais Siegfried fit un bond de côté et, sans s'arrêter à de longues réflexions, il déracina le premier arbre qu'il trouva à portée de la main et le lança à la tête du dragon. Celui-ci s'embarrassa si bien dans les racines de l'arbre qu'il ne parvint pas à se dégager.

Siegfried, qui l'observait, en profita pour déraciner tous les arbres qui l'entouraient et les jeter sur le monstre. Puis, sans perdre de temps, il courut jusqu'à la hutte du charbonnier pour chercher du feu. Alors, brandissant les tisons, il les lança sur les arbres qu'il alluma et qui brûlèrent, consumant le dragon dont les cris retentirent au loin dans la forêt.

Alors, sous les arbres en flammes, un ruisseau de graisse, la graisse du dragon, se mit à couler. Siegfried y trempa le doigt et quand la graisse fut refroidie, son doigt était devenu aussi dur que de la corne.

Lorsqu'il s'en aperçut, il se dévêtit en hâte et s'enduisit tout le corps de la graisse du monstre. Mais, tandis qu'il faisait ainsi, une feuille de tilleul sous lequel il se trouvait lui tomba par hasard sur le dos, juste entre les deux épaules. Et ce fut là le seul endroit de son corps qui resta vulnérable.

À partir de ce moment, le héros du Niederland, Siegfried, fils de Siegmund et de la belle Siegelinde, fut appelé Siegfried l'Encorné, c'est-à-dire : à la peau aussi dure que de la corne.

D'autres racontent aussi que c'est dans le sang du dragon qu'il se baignait lorsque la feuille de tilleul lui tomba sur le dos.

Mais il s'agit peut-être ici d'un autre dragon, celui qu'il devait rencontrer plus tard, le gardien vigilant qui protégeait l'entrée du royaume souterrain des Nibelungen.

Siegfried était donc arrivé tout joyeux chez le charbonnier ; après lui

avoir transmis les ordres de son maître, il lui dit :

— Mimir et ses compagnons m'ont conté qu'au plus profond de la forêt se cache un dragon, monstre à la gueule de flamme, au dos couvert d'écailles. Peux-tu m'indiquer le chemin qui conduit à son antre ?

Que les dieux vous protègent, seigneur ! lui dit le charbonnier en lui indiquant la route à suivre.

Après une marche longue et pénible, le héros arriva enfin à l'entrée du pays des Nibelungen. C'est là que demeuraient Schilbung et Niblung, rois des Nibelungen, entourés de leurs vaillants guerriers. Ils possédaient d'énormes richesses, de l'or et des pierreries, de l'or surtout, du bel or rouge, si rare et si précieux.

Mais le dragon veillait et Siegfried, de sa voix puissante, le provoqua au combat.

Le monstre, déroulant lentement ses anneaux, sortit de la montagne. Il poussa un rugissement si terrible qu'il eût fait fuir épouvanté le plus hardi des chevaliers, mais non pas Siegfried.

Il ne resta même pas à distance ; il s'élança contre le dragon. Et le terrible combat s'engagea. La gueule du dragon lançait des flammes, les anneaux de sa queue s'enroulaient autour du fils de Siegelinde. Mais le héros intrépide gagnait toujours du terrain. Il faisait tourner au-dessus de sa tête sa bonne épée dont la lame retombait en sifflant. Jamais une épée d'acier bien trempé n'entama une cuirasse de chevalier avec autant de force que l'épée de Siegfried s'abattant sur les écailles du monstre.

Le dragon continuait à lancer des flammes. Son haleine empoisonnée empestait l'air et Siegfried crut un moment qu'il allait défaillir.

Mais il ne recula pas d'un pouce. Son courage croissait avec le danger. Ses yeux lançaient des éclairs et, après une lutte terrible, il planta enfin son épée en plein cœur du monstre.

Le dragon eut un dernier soubresaut et retomba lourdement en poussant un hurlement si effroyable que les deux rois des Nibelungen, Schilbung et Niblung, sortirent en tremblant de leur caverne et s'avancèrent avec leurs guerriers. Ils croyaient que toutes les montagnes s'écroulaient autour d'eux et allaient les ensevelir sous leurs décombres.

Mais lorsqu'ils virent le superbe héros foulant aux pieds son ennemi mort, ils lui demandèrent d'être leur arbitre et de partager équitablement entre eux l'immense trésor des Nibelungen, qui les divisait depuis si longtemps.

Pour prix de ce service, ils offraient de lui donner « Balmung », la meilleure de toutes les épées.

Siegfried accepta et partagea également tous les trésors (il y en avait

de quoi charger cent chariots) que les Nibelungen sortirent péniblement de l'intérieur de la montagne.

Mais les rois, aveuglés par la cupidité, accusèrent Siegfried de les tromper. Ils le provoquèrent au combat et l'attaquèrent, aidés de leurs guerriers qu'ils avaient appelés à la rescousse.

Alors Siegfried entra dans une grande fureur et, brandissant Balmung, il abattit les deux rois et cinq cents de leurs guerriers.

Déjà, le héros croyait tout terminé lorsque le nain Albéric, couvert de la Tarnkappe, le casque qui rend invisible, apparut sur le lieu de combat. Il donna fort à faire à Siegfried, car il se transformait à son gré. Mais enfin Siegfried le saisit par la barbe et lui arracha son casque magique.

— Épargne-moi, dit Albéric d'une voix suppliante. Je ne t'ai combattu que pour venger la mort de mes maîtres, Niblung et Schilbung, dont j'étais le vassal.

Alors Siegfried abaissa son épée et dit :

— Je te fais grâce de la vie, puisque tu as combattu contre moi en noble féal. Agenouille-toi maintenant et jure-moi fidélité.

Albéric fit comme il lui était ordonné et cinq cents guerriers du pays des Nibelungen rendirent après lui hommage à Siegfried, leur nouveau maître et le vainqueur du dragon.

C'est ainsi que Siegfried devint un héros célèbre par toute la terre et le plus riche des souverains, car il possédait à lui seul tout le trésor des Nibelungen.

Mais son esprit n'était pas porté vers les richesses ; il rêvait d'autres entreprises hardies et il équipa bientôt pour une nouvelle aventure les plus forts guerriers du pays des Nibelungen. De toutes ses richesses, il ne voulut emporter qu'un seul anneau, dont la pierre brillait d'un éclat sans pareil.

— Ne prends pas cet anneau, lui dit Albéric, il porte malheur !

Mais Siegfried ne voulut pas tenir compte de l'avertissement et garda à son doigt l'anneau fatal.

Toutefois, Albéric réussit à le convaincre d'emporter au moins la Tarnkappe.

Siegfried se mit donc en route vers les pays du Nord et partout, à toutes les cours, il fut accueilli avec les plus grandes marques d'honneur. Le roi de Danemark lui fit même don d'un magnifique cheval, Grani, qui devait le porter désormais dans tous ses voyages.

Il passa ainsi les mers septentrionales et arriva jusqu'en Islande.

Là, sur la cime d'une haute montagne, il vit un mur de feu qui s'élevait jusqu'aux nuages.

Il gravit la montagne, éperonna Grani qui, d'un bond puissant, passa à travers les flammes. Il découvrit alors un château. Le héros en franchit le seuil, entra dans la grande salle et vit une jeune fille qui

dormait, revêtue d'une lourde cuirasse.

Siegfried détacha les anneaux de la cuirasse, souleva le heaume et embrassa sur ses lèvres closes celle qui dormait.

Aussitôt la vie anima de nouveau la dormeuse. Elle ouvrit les yeux, releva la tête et dit d'une voix de rêve :

— Qui donc m'a délivrée de ce sommeil magique ?

Siegfried se nomma et lui demanda à son tour de lui dévoiler son origine et sa curieuse destinée.

Alors elle se dressa, lui tendit une corne pleine d'hydromel et dit : « On me nomme Brunehilde. J'étais l'une des Walkyries de Wotan. Mais comme j'ai désobéi à sa volonté, il m'a piquée de l'épine qui donne le sommeil. C'est dans ce château entouré de flammes que je devais dormir jusqu'au jour où le héros, assez intrépide pour traverser les flammes, viendrait faire cesser mon enchantement. C'est toi qui m'as délivrée ! Je te salue, ô Siegfried ! »

Or, Siegfried séjournait depuis quelque temps à la cour de Brunehilde, qui le traitait avec honneur, quand le désir de revoir les siens s'empara de son cœur.

Il tira de son doigt l'anneau qu'il portait et le donna à Brunehilde. Puis il s'embarqua avec ses guerriers et mit le cap vers le sud, car il voulait rentrer au plus vite dans son pays.

Qu'ils furent joyeux, Siegmund et Siegelinde, lorsqu'ils revirent le fils dont ils souhaitaient le retour depuis tant d'années ! Les chanteurs errants qui parcouraient le pays et trouvaient toujours bel accueil à la cour de Xanten, capitale du Nederland, leur avaient conté maint haut fait accompli par Siegfried. Aussi, fiers de leur fils valeureux, ils organisèrent en son honneur des fêtes magnifiques, qui durèrent plusieurs semaines.

Il y eut des tournois et toute sorte de réjouissances. À la table du roi, les meilleurs chanteurs vinrent tour à tour chanter et conter les exploits des plus nobles héros, mais surtout ceux de Siegfried le tueur de dragons, le vainqueur des Nibelungen. Ils parlèrent aussi de leurs voyages au pays des Burgondes fortunés, de leur puissant roi Gunther, de la belle Krimhilde et du farouche Hagen, le plus fidèle des vassaux. Alors Siegfried sentit s'éveiller en lui le désir de connaître ce beau pays, là-bas, sur les bords du Rhin...

Aussi, lorsque les derniers bruits de fête se furent éteints, Siegfried fit-il part de son intention à ses parents. Son père eut beau le mettre en garde contre l'orgueilleux Gunther et le farouche Hagen et lui proposer toute une armée pour l'accompagner au pays des Burgondes, Siegfried ne voulut rien entendre. Il n'accepta pour compagnons que douze vaillants chevaliers. Et, richement équipée, la petite troupe se mit en route. Mais auparavant, Siegfried prit congé du roi et de la reine et leur dit avec amour : « Ne pleurez pas sur moi, mon père !

Que ma vie ne vous donne nul souci, madame la reine ! » Pourtant les yeux de la belle Siegelinde se mouillèrent de pleurs et, comme elle, pleurèrent maint chevalier et mainte demoiselle, car chacun sentait en son cœur combien de larmes coûterait au monde le voyage que Siegfried allait entreprendre.



II LA MORT DE SIEGFRIED



DANS le pays des Burgondes, vivait dame Krimehilde. C'était la plus belle princesse qu'on pût trouver à la ronde. Elle avait grandi sous la protection du puissant roi Gunther et de ses deux autres frères, Gernot et Giselher.

C'est à Worms sur le Rhin qu'ils tiennent leur cour magnifique. De nobles héros sont leurs vassaux : parmi eux, se distinguent le farouche Hagen et son frère Dankwart, le maréchal, Gere et Eckewart, deux margraves, Volker le chanteur, Sindolt l'échanson, Hunolt le chambellan et Rumolt le cuisinier.

Or, une nuit, Krimehilde voit en rêve un superbe faucon, qu'elle a élevé, saisi par deux aigles qui l'étrouffent entre leurs serres puissantes.

Ute, sa noble mère, lui explique son rêve en lui disant que le faucon, c'est un époux chéri que Krimehilde perdra de bonne heure.

Mais la jeune fille répond qu'elle ne veut pas se marier et qu'ainsi ce chagrin lui sera épargné. En effet, beaucoup de prétendants se présentent pour elle, mais elle les refuse tous.

C'est alors qu'apparaît Siegfried avec ses douze compagnons. Ils arrivent, montés sur leurs nobles coursiers, armés de leurs cuirasses étincelantes et coiffés de leurs heaumes d'acier. On admire leurs armures, leurs coursiers, leur maintien. « Ce sont des princes ou tout au moins des messagers princiers, se dit-on à la cour de Gunther. D'où qu'ils viennent, quels qu'ils soient, ce sont de fiers héros ! »

Sur le conseil de Hagen, qui n'a jamais vu Siegfried mais le connaît pourtant d'après le récit de ses hauts faits, on les reçoit avec honneur.

Siegfried, néanmoins, provoque Gunther et les autres seigneurs burgondes. Ceux-ci ne veulent pas se battre. Le jeune Giselher, Giselher l'enfant, comme on le nomme, parle d'abord : « Soyez les

bienvenus, seigneur Siegfried, vous et vos compagnons. Nous vous servirons volontiers, nous et nos amis. » Mais Siegfried reste inflexible. Alors, pour l'apaiser, Gunther fait servir au héros et à ses compagnons du meilleur vin dans des coupes d'or pur. Puis, il parle ainsi : « Tout ce qui nous appartient, si vous le demandez comme il convient, seigneur Siegfried, ne vous sera pas refusé. Nous partagerons volontiers avec vous nos biens et notre rang ! » Alors Siegfried sent son cœur mollir et ne résiste pas plus longtemps. Il accepte l'hospitalité des Burgondes et reste tout un an à la cour de Gunther, sans voir Krimhilde cependant.

Mais elle, debout à sa fenêtre, assiste en secret à toutes les joutes que se livrent les héros dans la grande cour du château. Elle les voit lancer la pierre ou le javelot et bientôt son cœur est occupé tout entier par la pensée du noble fils de Siegelinde.

Or, voici que le roi de Saxe et de roi de Danemark attaquent les Burgondes. Siegfried part avec ses amis en campagne contre eux et les fait tous deux prisonniers.

Lorsque le messager vient annoncer la victoire à Krimhilde, elle lui demande de tout lui raconter. Et quand elle entend vanter la vaillance de Siegfried, brave entre les braves, son beau visage devient pourpre, elle ne peut cacher sa joie et fait remettre au messager une riche récompense.

Pour célébrer la victoire, Gunther organise une grande fête pendant laquelle Siegfried verra enfin Krimhilde. Maintenant, en effet, le roi veut à tout prix retenir le héros à la cour.

Belle comme l'aurore vermeille quand elle sort de ses voiles de nuages, la charmante princesse s'avance. Elle brille au milieu de ses compagnes comme la lune éclatante au milieu des étoiles. Des hommes d'armes, l'épée au poing, la précèdent.

Elle salue le héros qui s'avance à sa rencontre. Il lui offre la main. Elle marche à son côté, et lui, il sent dans son cœur plus de joie que ne lui en donna jamais le beau temps de l'été ou la splendeur des jours de mai.

Et pendant plusieurs jours, des fêtes somptueuses se succédèrent. Ce n'étaient que festins, ce n'étaient que tournois. Un à un, cependant, les hôtes repartirent, non sans avoir dignement salué dame Ute, la reine, et la belle Krimhilde. Les palais se vidèrent, mais le roi et les siens et plus d'un noble seigneur resté à Worms se rendaient tous les jours auprès des dames. Alors Siegfried, le bon chevalier, songea lui aussi à prendre congé, désespérant de conquérir jamais Krimhilde. Mais Geselher, l'enfant, le détourna de son projet.

» Où donc, seigneur Siegfried, où voulez-vous aller ? Écoutez ma prière, restez auprès de nos nobles guerriers, restez près de Gunther et de tous ses féaux, et près des belles dames que vous verrez aussi. »

Lors, le vaillant Siegfried ne sut lui résister : « Qu'on laisse donc nos chevaux et tous nos boucliers, je voulais repartir. Vous m'y faites renoncer. »

Par amitié pour Giselher, par amour pour Krimehilde, Siegfried resta donc au pays des Burgondes.

Or, en ce temps-là, on entendit conter par plus d'un bon chanteur qu'en une île lointaine demeurait une princesse d'une grande beauté. L'île, c'était l'Islande et la princesse : Brunehilde ! On la disait douée d'une force extraordinaire. Elle provoquait à la lutte les chevaliers qui prétendaient à sa main, joutait à la lance, et puis lançait la pierre et sautait à sa suite dans un bond prodigieux. C'étaient là les trois jeux où tout jeune seigneur qui voulait l'épouser devait triompher d'elle. S'il en manquait un seul, il le payait de sa vie. Plus d'une fois, Brunehilde avait jouté ainsi et vaincu les plus braves.

C'est vers elle que Gunther tourna ses pensées. Assemblant son conseil, le roi parla ainsi :

— Je veux aller en Islande vers la belle Brunehilde. J'exposerai sans regret ma vie afin de la conquérir.

— Eh bien ! dit Siegfried, permettez que je vous avertisse. La princesse est si cruelle qu'essayer de la conquérir, c'est courir à la mort. Croyez-moi, renoncez à cette entreprise.

Mais Gunther répondit :

— Si forte que soit cette femme, je la vaincrai bien de ma main.

— Ne parlez pas ainsi, dit Siegfried, vous ne la connaissez pas. Et si vous étiez quatre, vous unissant pour la combattre, vous n'échapperiez pas à sa colère. Si vous tenez à la vie, suivez mon conseil sincère, n'y allez pas.

— Advienne que pourra ! J'y veux aller, j'irai ! Dieu permettra peut-être que j'en sorte vainqueur.

— En ce cas, dit Hagen, le vassal Adèle ; priez le seigneur Siegfried de vous accompagner. Qu'il partage avec vous le poids de ce souci. Voilà le meilleur conseil qu'on puisse vous donner, car lui seul, semble-t-il, paraît bien renseigné sur dame Brunehilde.

Et Gunther de répondre :

— Très noble Siegfried, veux-tu être mon second pour conquérir la belle princesse ? Accorde-moi cette prière et j'exposerai pour toi ma vie et mon honneur.

Pour toute réponse, Siegfried, fils de Siegmund, dit :

— Donne-moi comme épouse ta sœur Krimehilde, si noble et si belle. C'est tout ce que je demande pour prix de mes travaux.

— C'est juré ! dit Gunther. Et si je ramène Brunehilde pour régner avec moi sur ce pays, je te donnerai pour femme Krimehilde, ma sœur, et vous vivrez ensemble des jours de joie et de bonheur.

Et Siegfried, le noble chevalier, tendant à Gunther sa main loyale,

jure à son tour le serment qui devait leur coûter à tous deux tant d'épreuves.

Or, il s'agissait d'organiser le départ.

— Dis-moi, Siegfried, comment ferons-nous pour que le voyage tourne à notre honneur ? Emmènerons-nous des chevaliers au pays de Brunehilde ? J'ai trois mille guerriers qui sont prêts à me suivre.

— Inutile, dit Siegfried. Emmènerions-nous une armée à notre suite que Brunehilde pourrait la décimer. Suis mon conseil : je le crois bon, noble Gunther. Descendons le Rhin en preux que nous sommes et je vais te dire qui devra nous suivre au pays de Brunehilde. Nous serons en tout quatre compagnons. Je serai le premier, tu seras le second, Hagen le troisième. Quant au quatrième, ce sera Dankwart, si brave et si loyal.

Et, richement vêtus d'habits somptueux préparés par dame Krimehilde, ils se mettent en route. Ils montent en barque et manient eux-mêmes les rames. Le vent favorable les mène bientôt du Rhin à la mer. Le matin du douzième jour, ils arrivent en vue du château d'Isenstein et aperçoivent Brunehilde à la fenêtre avec ses compagnes.

Lorsque les héros ont mis pied à terre, Siegfried tient le cheval de Gunther par la bride afin d'être pris pour son vassal. Les voici qui se dirigent vers le château. Siegfried et Gunther, tout de blanc vêtus, sont montés sur de blancs coursiers. Hagen et Dankwart sont vêtus de noir. Ils entrent dans la cour et Brunehilde salue Siegfried le premier.

Lorsque les joutes commencent le héros du Niederland, invisible grâce à la Tarnkappe, se tient aux côtés de Gunther. C'est lui qui agit seul, tandis que le roi simule par ses gestes les actes qu'il est censé accomplir lui-même.

Brunehilde s'apprête au combat, elle relève ses manches et revêt sa lourde cuirasse. Puis, elle saisit un bouclier que douze chambellans ont peine à porter. Elle s'arme d'une lance tout aussi pesante et fond sur Gunther avec tant de force que le tranchant se brise et que les deux hommes chancellent. Mais Siegfried, toujours invisible, empoigne la lance retournée et la renvoie avec plus de force encore que Brunehilde.

C'est maintenant une pierre que douze hommes porteraient avec peine qu'elle lance d'une hauteur de douze coudées. Puis, armée de pied en cap, elle fait à sa suite ce bond incroyable. Mais Siegfried lance plus loin que Brunehilde l'énorme bloc de pierre et fait faire au roi un bond plus prodigieux encore. Courroucée, la reine se reconnaît vaincue et ordonne à ses vassaux de rendre hommage à Gunther.

Aussitôt, les nobles héros veulent emmener Brunehilde au pays des Burgondes. Mais elle n'y veut consentir qu'après avoir pris conseil de ses parents et de ses fidèles. Ils arrivent de tous les coins du pays, mandés par la reine, et Hagen s'inquiète, croyant à une ruse. Mais

Siegfried le rassure. Il va partir en secret et ramener du renfort. Coiffé de la Tarnkappe, il prend une barque où personne ne le voit monter. En effet, grâce au casque magique, il est invisible. La barque semble aller à la dérive, puisqu'elle est sans pilote. Mais ce n'est pas le vent qui l'entraîne, c'est le fils de la belle Siegelinde qui la dirige d'une main sûre.

En moins de deux jours, il arrive au pays des Nibelungen. Il éprouve en combat singulier le géant qui veille à la porte du château. Il lutte avec le nain Albéric, accouru au bruit, et les réduit tous deux à l'impuissance. Après quoi, il oblige le nain, qui reconnaît en lui son maître, à aller lui quérir mille des meilleurs guerriers du pays des Nibelungen qui sont ses vassaux. Suivi de sa troupe fidèle, il reprend la route d'Isenstein. Et maintenant, Brunehilde, après avoir remis le soin de la régence à un de ses parents, consent à suivre Gunther au pays des Burgondes.

Or, ils voguent sur les eaux depuis neuf jours déjà quand Hagen, prenant la parole, dit au roi :

— Sire, écoutez-moi. Il me semble que nous tardons beaucoup à donner des nouvelles à ceux qui nous attendent. Il y a déjà longtemps que vos messagers devraient être au pays des Burgondes.

Et Gunther répond :

— Cela est fort bien dit. Et nous n'aurions personne déplus digne pour cette mission que vous, seigneur Hagen. Allez donc à la cour. Aucun ne serait capable d'annoncer mon retour mieux que vous ne feriez, très fidèle vassal.

Mais Hagen se défend :

— Non, non, cher seigneur, je ne suis pas bon messenger. Gardez-moi près de vous et près des nobles dames que nous allons conduire à Worms sur le Rhin. Priez plutôt Siegfried d'y aller à ma place. Et s'il refusait, parlez-lui donc de Krimehilde, notre belle princesse : il cédera sur l'heure.

En effet Siegfried, le noble chevalier, ne voulut tout d'abord pas accepter. Mais le roi Gunther se mit à le prier.

— Allez-y pour moi, mais aussi pour Krimehilde. Nous vous récompenserons tous deux, elle par son amour, moi par mon amitié.

Quand Siegfried l'entendit, il ne fut pas bien long à donner sa réponse :

— Ordonnez ce qu'il vous plaît, ce sera accompli. Pour la belle princesse que je porte en mon cœur, je ferai volontiers tout ce que vous voudrez.

— Allez donc et dites à la reine, ma mère, en quel état je suis. À mes frères, contez ce que nous avons vaincu. À nos amis, portez aussi cette nouvelle. Ne cachez rien non plus à Krimehilde, ma sœur. Dites-lui bien surtout que Brunehilde et moi nous lui sommes tout dévoués.

Dites à tous ceux qui me sont soumis que les désirs de mon cœur sont réalisés. Mandez à Ortwein, mon chambellan et cher neveu, qu'il prépare des estrades et fasse savoir à tous mes vassaux, à tous mes amis, que Brunehilde et moi nous donnerons une grande fête en l'honneur de notre mariage. Dites surtout à Krimehilde qu'elle accueille au mieux Brunehilde, ma mie, et que, pour l'en remercier, moi, je la servirai en toute circonstance.

Lors, ainsi qu'il convenait, Siegfried prit bientôt congé de Brunehilde et de ses nobles compagnes. Elles étaient quatre-vingt-quatre dans la nef qui les conduisait à Worms sur le Rhin.

Il se mit donc en route, le fils de Siegelinde, avec vingt-quatre chevaliers. On n'aurait pu trouver de meilleur messager.

Ils pénétrèrent dans Worms. Aussitôt, on s'empresse. Mais le roi n'est pas là et tous se lamentent. « Il a sûrement péri ! » Ainsi pense chacun.

Les fiers chevaliers descendent de cheval, portant la tête haute. Cependant Giselher, le jeune et noble prince, et Gernot, son frère, arrivent auprès d'eux, en hâte, ils les saluent, en hâte les interrogent :

— Soyez le bienvenu, seigneur Siegfried. Mais qu'avez-vous donc fait du roi, notre frère ? Sans doute a-t-il succombé dans sa lutte avec Brunehilde. Qu'alors ce grand amour nous coûterait de peine !

— Quittez ce noir souci. À vous et ses amis, mon noble compagnon adresse son salut. Je viens de le quitter bien portant et dispos. Faites que je puisse aller vers la reine, dame Ute, et vers la belle Krimehilde, afin de leur dire ce que mandent Gunther et la reine Brunehilde.

— Eh bien ! dit Giselher, présentez-vous à elles. Ma sœur a l'âme pleine d'angoisse au sujet de Gunther et vous saura gré de la reconforter.

— Sans doute, reprit Siegfried, mais qui m'annoncera ?

— Moi-même, dit Giselher. Et il s'en fut.

— Ma mère et vous, ma sœur, voici une grande merveille. Il nous est arrivé un noble messager : Siegfried, le héros du Nederland. C'est mon frère qui l'envoie et il nous apporte des nouvelles sûres.

Mais les nobles dames sentaient encore l'inquiétude leur mordre le cœur. Vite cependant, elles se précipitèrent sur leurs robes d'apparat, les revêtirent en hâte et invitèrent Siegfried à se présenter à la cour. Ce fut bien volontiers que le noble fils de Siegelinde se rendit à leur prière.

Aussitôt, dame Krimehilde de lui parler :

— Soyez le bienvenu, seigneur Siegfried, chevalier sans égal. Mais où donc avez-vous laissé mon frère Gunther, le noble et puissant roi ? J'ai peur que le bras redoutable de Brunehilde ne nous l'ait ravi. Malheureuse que je suis ! Il vaudrait mieux pour moi n'avoir jamais vu briller la lumière du jour !

Mais le valeureux Siegfried repartit :

— Cessez ce langage, je vous prie, et donnez-moi plutôt le pain du messager. Très nobles dames, vous pleurez sans raison. J'ai quitté Gunther frais et dispos, je vous le fais savoir. C'est pour vous apporter cette nouvelle qu'il m'envoie vers vous aujourd'hui. En toute amitié, ma très noble souveraine, il vous adresse son salut, ainsi que celui de sa belle épouse, dame Brunehilde. Séchez donc vos larmes, ils seront bientôt ici.

Depuis de bien longs jours, Krimehilde n'avait reçu si aimable nouvelle. Des pans de sa robe blanche comme la neige, elle essuya les larmes qui obscurcissaient ses beaux yeux et se prit à remercier le noble messager qui avait banni de son cœur le deuil et la tristesse. Puis elle lui offrit un siège. Il accepta volontiers. Alors, la charmante princesse lui dit :

— Si je pouvais vous payer comme un autre messager, je vous donnerais sans regret tout mon or. Mais envers vous, noble seigneur, je ne saurais m'acquitter ainsi.

Alors, Siegfried répondit :

— Quand je serais souverain de trente royaumes, je recevrais sans honte un don de votre main.

Et la vertueuse Krimehilde répliqua :

— Soit, vous allez être satisfait !

Puis, appelant son chambellan, elle le pria d'aller chercher le prix qu'elle destinait au messager : vingt-quatre bracelets d'or, ornés de pierres précieuses. Elle les lui donna comme salaire. Mais le héros au cœur généreux ne voulut rien garder pour lui. Il les distribua aussitôt aux belles suivantes de Krimehilde qui se trouvaient dans la salle.

La reine Ute, à son tour, offrit ses services et aussitôt, Siegfried lui fit part des désirs de Gunther.

Chacun fit de son mieux pour recevoir les nobles hôtes. Seigneurs et belles dames, chambellans et valets, tous s'empressèrent dans le but de satisfaire Gunther, le puissant roi, et Brunehilde, la jeune reine.

Les blancs palefrois étaient tout sellés pour recevoir les nobles dames. Quatre-vingt-six se présentèrent portant le chaperon et cinquante-quatre jeunes filles, suivantes de Krimehilde. C'étaient les plus belles qu'on eût jamais vues, avec leurs boucles blondes sous leurs brillants diadèmes. Qu'elles étaient bien parées ! Que de robes d'hermine et de zibeline ! Et les longues tuniques en soie d'Arabie, les anneaux précieux et les bracelets ! Que de longues ceintures finement ciselées ! Et comme ils se hâtaient pour servir les dames, les nobles chevaliers sous leurs riches vêtements ! Ils firent porter devant eux leurs lourdes armures, leurs boucliers pesants et leurs piques acérées. Et déjà plus d'un d'entre eux a saisi par la bride le cheval de sa dame pour la conduire au port, car Gunther n'est pas loin.

Le voilà qui débarque. Il mène par la main Brunehilde, la reine.

Dame Krimehilde s'avance et lui donne un baiser, puis, très courtoisement, elle lui dit : « Madame, soyez la bienvenue en ce pays. Recevez mon salut et celui de ma mère, comme aussi celui de tous les nôtres, vassaux et alliés. »

Après quoi, les deux reines se tinrent longtemps embrassées. Puis chaque chevalier et chaque noble dame vinrent saluer à leur tour la nouvelle souveraine. Ce fut un long défilé.

Enfin, les joutes commencèrent et continuèrent tout le jour. Quand l'éclat du soleil se fut éteint, on songea à regagner le palais. Tous montèrent à cheval et bientôt, arrivant devant la grand-porte, Gunther sauta à bas de son coursier et tous les chevaliers, comme c'est l'aimable habitude, aidèrent les dames à mettre pied à terre.

Puis les hôtes se séparèrent afin de se parer pour aller au festin. Dame Ute et Krimehilde se rendirent les premières dans la vaste salle avec leurs suivantes et la joie résonna bientôt dans tout le palais.

Les sièges étant placés, Gunther voulut se mettre à table avec tous les convives et la belle Brunehilde, richement parée et portant déjà la couronne royale.

Les tables étaient chargées des mets les plus fins. Afin que chacun fît ce qu'il convient, les chambellans présentèrent l'eau dans des aiguères d'or rouge. Mais avant que le roi y plongeât la main, Siegfried s'approcha et lui dit courtoisement :

— Vous m'avez fait serment de me donner Krimehilde pour femme si nous ramenions Brunehilde en ces lieux. L'auriez-vous oublié ?

Et le roi répondit :

— Vous m'avez rappelé en temps opportun la promesse que je vous ai faite. Je ne me parjurerais pas.

Puis, avant de faire mander Krimehilde près de lui, il dit à ses féaux assemblés :

— Messeigneurs, aidez-moi à décider ma sœur à prendre pour époux mon noble compagnon, Siegfried de Niederland.

Et tous répondirent d'une voix unanime :

— Ce serait fort bien fait !

Alors, s'adressant à Krimehilde :

— Ma sœur, je t'implore, au nom de tes vertus ; aide-moi à tenir le serment que j'ai fait. Prends pour époux Siegfried, le héros sans égal.

Et la noble jeune fille répliqua tendrement :

— Mon frère, cessez de m'implorer. J'obéis de bonne grâce et prendrai de votre main l'époux que vous me destinez.

Siegfried rougit de joie, mais Krimehilde, ainsi que font toutes les jeunes filles, baissa timidement les yeux lorsqu'on traça autour d'eux le cercle d'alliance. Puis, le roi les ayant unis, ils prirent place tous deux à la table d'honneur. Gunther y était déjà assis à côté de Brunehilde. Mais quand la reine vit Krimehilde auprès de Siegfried

(rien n'eût pu lui faire plus de peine), elle se prit à pleurer et ses larmes brûlantes inondèrent ses joues.

Alors le roi lui dit :

— Qu'avez-vous, ma noble souveraine ? Et pourquoi par des larmes obscurcir l'éclat de vos beaux yeux ? Soyez toute à la joie. Mon pays, mes palais, mes vassaux, mes sujets sont à vous comme à moi.

— Laisse-moi pleurer au contraire. Oui, pleurer sur ta sœur ! C'est de la voir assise à côté d'un vassal dont elle sera l'épouse qui m'emplit de honte et de douleur. Je pleure de la voir se mésallier ainsi, elle, une fille de roi.

— Ne parlez pas ainsi. Je vous dirai plus tard pourquoi je l'ai donnée au vaillant Siegfried.

— Non, non, je souffre trop de voir ainsi sa beauté, sa jeunesse, sa vertu sacrifiées. Et je voudrais m'enfuir, si seulement je savais où aller. Dites-moi pourquoi vous avez fait cela ou j'aime mieux renoncer à être votre femme.

Et Gunther répondit :

— Je vous l'atteste : comme moi, Siegfried possède des châteaux et des terres. Il est un puissant roi, croyez-en ma parole. J'ai pu, sans l'humilier, lui donner pour épouse Krimehilde, ma sœur, à la beauté sans égale !

Mais le roi eut beau dire. Brunehilde restait triste. Rien ne pouvait l'égayer, la distraire de son immense peine.

Le festin cependant était enfin terminé. Les joutes avaient repris et plus d'un chevalier y prit part, vaillant et intrépide.

La nuit étant venue, chacun songea alors à aller se reposer. Krimehilde et son époux se retirèrent de leur côté dans la chambre qui leur était réservée.

Gunther et Brunehilde regagnèrent eux aussi la chambre nuptiale. Mais, farouche, Brunehilde ne voulut même pas permettre à Gunther de lui prendre un baiser. Et comme il insistait, furieuse, elle saisit sa ceinture, ligota son époux et le suspendit à un crochet planté dans la muraille.

C'est ainsi que le malheureux, plus mort que vif, passe la nuit. Débarrassée de l'importun qui l'implore vainement, Brunehilde s'endort ; mais quand le jour a lui, elle s'éveille, prend enfin pitié de sa victime et délivre Gunther.

Cependant, Siegfried n'est pas sans voir la tristesse de Gunther. Il en devine le motif et lui promet son aide. Grâce à la Tarnkappe, il domptera Brunehilde et la rendra soumise à la volonté de Gunther.

Il fait comme il le dit, mais non sans dérober à Brunehilde, qui ne s'aperçoit pas du larcin, sa ceinture et son anneau.

Longtemps, il gardera ces trophées, jusqu'à ce qu'un jour, très longtemps après, rentré à Xanten, il les donne à Krimehilde qui n'a

cessé de les lui demander.

Cependant, les fêtes continuèrent et durèrent douze jours entiers. Puis, après que tous les invités eurent été gratifiés de dons magnifiques, chacun repartit.

Siegfried, à son tour, le noble fils de Siegelinde, dit à sa compagne :

— Nous aussi, nous allons nous apprêter à quitter Worms. Il me tarde de revoir les miens et surtout mes parents bien-aimés.

— Mais auparavant, répondit Krimehilde, je veux que mes frères partagent avec moi l'héritage de mon père.

Aussitôt, les princes offrirent à Siegfried sa part des terres et des châteaux. Mais Siegfried refusa et dit :

— Je vous suis bien obligé. Ma femme sera reine et n'a pas besoin de vos biens. Gardez votre héritage. Jouissez-en en paix.

Alors, Krimehilde reprit : « Si vous dédaignez mon pays, vous apprécierez au moins nos guerriers, les vaillants Burgondes. Un roi peut sans honte les emmener avec lui. Que nos frères les partagent donc entre nous ! »

Et Gernot de lui offrir alors mille guerriers. Mais lorsqu'elle demanda à Hagen de la suivre dans le Niederland, Hagen, en courroux, répondit :

— Gunther ne peut nous céder à qui que ce soit au monde. Cherchez d'autres compagnons. Quant à nous, moi et tous ceux de ma famille, nous devons demeurer près de ceux que nous avons servis fidèlement jusqu'à ce jour et que nous entendons servir jusqu'à la mort.

Alors Krimehilde choisit parmi ses suivantes trente-deux jeunes filles et parmi les guerriers cinq cents chevaliers. Le margrave Eckewart s'offrit lui-même à les accompagner. Après avoir, selon l'usage, pris congé de ceux qui restaient, ils quittèrent joyeusement le pays du roi Gunther.

Bientôt des messagers envoyés par Siegfried et Krimehilde se présentèrent à Xanten et annoncèrent au roi Siegmund et à dame Siegelinde que leur fils arrivait avec sa noble épouse.

— Béni soit le jour où je saluerai ici la belle Krimehilde, s'écria le roi. Je veux que dès à présent mon fils Siegfried règne à ma place dans ce royaume.

Siegelinde fit remettre aux messagers les plus riches présents et tout fut préparé pour recevoir les arrivants.

Alors, au milieu des fêtes plus belles cent fois que celles qui furent naguère célébrées à Worms sur le Rhin, Siegmund prit la parole et dit à ses chevaliers :

— À vous tous, mes nobles amis, je fais savoir aujourd'hui que mon fils Siegfried me succède dès maintenant sur le trône de Niederland.



Ils quittèrent joyeusement le pays du roi Gunther.

Il lui donna donc la couronne et le sceptre et lui recommanda de veiller sur ses biens. À partir de ce jour, Siegfried devint monarque souverain. Pendant dix ans, le héros des Nibelungen régna en paix sur le pays de ses pères. La reine Krimhilde lui donna un fils en qui les amis du roi virent tous leurs vœux comblés. On le baptisa aussitôt ; en l'honneur de son oncle, on lui donna le nom de Gunther et celui-ci n'eut pas à en rougir.

Dans le même temps, dame Siegelinde mourut.

Cependant, un fils étant également né à Brunehilde et à Gunther, on le nomma Siegfried en l'honneur du héros. Avec quels soins on le fit élever ! Gunther lui donna des maîtres qui lui apprirent tout ce qu'il lui faudrait savoir une fois parvenu à l'âge d'homme. Mais il n'eut guère à s'en servir.

Ainsi, Gunther et Brunehilde vivaient aussi heureux à la cour de Worms que Siegfried et Krimhilde dans le pays de Xanten.

Mais qui eût pu se comparer à Siegfried ? Ceux du pays des Nibelungen étaient ses vassaux et jamais prince ne reçut plus riche tribut que celui payé par les guerriers de Schilbung. Jamais on ne vit entre les mains d'un seul homme trésor plus grand que celui conquis par le héros à la force du bras.

Cependant, la reine Brunehilde se disait tous les jours : « Que d'orgueil il y a dans le cœur de Krimhilde ! Siegfried, son époux, est pourtant notre vassal. D'où vient qu'il reste si longtemps sans nous rendre ses devoirs ? »

Voilà ce qu'elle pensait dans le secret de son âme, car sa peine était grande de ne voir ni Siegfried ni Krimhilde.

Enfin, elle essaya de décider le roi à les mander auprès de lui.

— Comment réussirons-nous à les faire venir ici ? répondit Gunther. Ils demeurent beaucoup trop loin. Je ne veux pas le leur demander.

— Soit, mais vous pouvez l'ordonner. Si puissant que soit un vassal, quand son maître commande, il lui faut obéir.

En souriant, Gunther répondit :

— Si j'appelais Siegfried à ma cour, c'est en ami et non pas en vassal que je voudrais le recevoir !

Mais Brunehilde reprit :

— Au nom de mon amour, je te supplie de m'aider à revoir Siegfried et Krimhilde. Rien au monde ne saurait m'être plus agréable. Ta sœur m'est si chère ! J'aime en elle sa courtoisie, ses manières si nobles et si délicates, son maintien modeste et surtout sa bonté. Je la revois toujours le jour de notre mariage. Oui, elle a eu bien raison de choisir pour époux le vaillant Siegfried !

Et la reine en dit tant que Gunther céda :

— Cessez de m'implorer. Parmi tous mes hôtes, ceux-ci me seront les plus chers. Je vais leur envoyer des messagers sur l'heure et leur

demander de venir tous deux à Worms sur le Rhin.

Les messagers furent bientôt prêts. Brunehilde et Ute et toutes les nobles dames les chargèrent des plus tendres messages pour Krimhilde et Siegfried.

En trois semaines, ils arrivèrent en vue du château des Nibelungen où séjournaient ceux vers qui ils avaient été envoyés.

Lorsque ces cavaliers équipés à la manière des Burgondes y furent signalés, Krimhilde sauta à bas de son lit de repos et envoya une de ses suivantes à la fenêtre. Celle-ci vit en effet le margrave Gere qui venait d'entrer dans la cour et, avec lui, les autres seigneurs. Aussitôt elle courut en informer la reine, qui dit à son époux :

« Voici des messagers que Gunther nous envoie. » Et le puissant Siegfried répondit : « Qu'ils soient les bienvenus ! »

Alors, chacun s'empressa et les chevaliers furent noblement traités. Neuf jours durant, on les retint à la cour. Pendant ce temps, Siegfried, ayant mandé ses vassaux, les consulta pour savoir s'il devait entreprendre un si long voyage avec la reine et s'il devait répondre à l'invitation de Gunther et Brunehilde. La discussion fut courte et il fut décidé qu'accompagnés de mille cavaliers, le roi et la reine partiraient pour Worms sur le Rhin. Le vieux roi Siegmund proposa de se joindre à eux avec cent chevaliers qui renforceraient l'escorte. Siegfried accepta avec joie et il fut convenu que le départ aurait lieu douze jours plus tard. Aussitôt, les messagers furent congédiés après avoir reçu de Siegfried et de Krimhilde des dons magnifiques. Ce furent de si riches présents qu'il fallut équiper des bêtes de somme pour les emporter au pays burgonde.

Lorsqu'ils arrivèrent à Worms, Gere, le noble chevalier, sauta lestement à terre, suivi de ses compagnons, et tous se tinrent debout dans la cour du château. Aussitôt, on vit accourir tous ceux que la curiosité attirait, jeunes et vieux, et chacun demanda quelles nouvelles ils apportaient du pays des Nibelungen. Mais Gere répondit : « Quand je le dirai au roi, vous le saurez aussi ! » Et il entra avec ses compagnons dans la grand'salle où il trouva Gunther.

En les voyant, le roi ne put contenir sa joie et la belle Brunehilde les remercia d'avoir fait diligence. Puis les messagers rendirent compte de leur mission. Et chacun, à la cour, admira les magnifiques cadeaux que leur avaient faits Siegfried et Krimhilde. Hagen cependant, seul parmi les chevaliers, s'écria : « Pourquoi Siegfried ne donnerait-il pas à pleines mains ? Jamais il ne pourrait se ruiner, même s'il devait vivre éternellement. Ne détient-il pas l'inépuisable trésor des Nibelungen ? Ah ! si nous pouvions, nous aussi, en disposer ainsi ! »

Mais, sans perdre de temps, on fit tous les préparatifs pour recevoir avec honneur Siegfried et Krimhilde. Et les femmes elles-mêmes n'eurent pas de grands loisirs. Lorsque tout fut prêt, Gunther et les

siens se disposèrent à aller à la rencontre des arrivants. Mais auparavant le roi se rendit auprès de Brunehilde et lui demanda courtoisement :

— Vous souvenez-vous comment ma sœur vous accueillit lorsque vous êtes venue vous-même en ce pays ? C'est ainsi, je le désire, que vous accueillerez à votre tour la compagne de Siegfried.

— Je le ferai volontiers, car elle a toute mon affection.

Et aussitôt, ils se mirent en route avec les chevaliers et les dames. Cependant, au milieu d'un tourbillon de poussière, les nobles héros s'approchèrent. La foule était si dense que personne ne pouvait avancer. Lorsque Gunther vit enfin Siegfried et le vénérable Siegmund, il leur dit avec bienveillance :

— Soyez les bienvenus ! Moi-même et tous les miens, sommes fiers de votre visite.

Et Siegmund remercia :

— Depuis que mon fils Siegfried a en vous un ami, je désirais vous connaître.

Puis, Gernot et Giselher saluèrent à leur tour.

Enfin, les deux reines se trouvèrent face à face et s'embrassèrent affectueusement. Cependant, Brunehilde, observant Krimehilde à la dérobée, voit avec dépit qu'elle est toujours aussi belle et que ses cheveux ont gardé la splendeur de l'or pur.

Jamais hôtes ne furent plus noblement traités. Dès qu'ils se furent reposés dans les appartements qui leur avaient été offerts, les fêtes commencèrent. Elles durèrent dix jours sans que rien ne vînt les troubler.

Mais le onzième jour, tandis qu'un tournoi se déroulait dans la cour du palais, les deux reines étaient assises ensemble. Alors Krimehilde, vantant Siegfried, son époux, s'écria :

— J'ai pour époux un homme à qui tous ces royaumes devraient être soumis. Regarde comme il se distingue au milieu des autres chevaliers.

Mais Brunehilde riposta :

— Si beau, si noble et si brave que soit ton époux, Gunther, ton puissant frère, le surpasse pourtant.

Et, continuant ainsi, les deux reines courroucées finissent par se dire les pires insultes. Brunehilde défie Krimehilde de marcher sur le même rang qu'elle en allant à la cathédrale, car on vient de sonner les vêpres. Et chacune d'elles se prépare à se rendre à l'office divin accompagnée de ses suivantes. Quand elles arrivent devant le porche, Brunehilde ordonne à Krimehilde de lui céder le pas, ainsi que doit faire une vassale. Mais celle-ci, au paroxysme de la colère, lui jette à la tête la plus sanglante injure : « Ce n'est pas Gunther qui t'a domptée, c'est Siegfried, mon époux, qui a fait de toi sa serve et son esclave ! » Et, passant devant la reine en pleurs, elle pénètre dans le

saint lieu.

Après l'office, Brunehilde attend son ennemie devant la cathédrale et lui demande la preuve de ce qu'elle vient de dire. Pour toute réponse, Krimehilde lui montre l'anneau et la ceinture que lui donna Siegfried. Et les pleurs de la reine redoublent. Elle se plaint à Gunther. Mais aussitôt Hagen se rend vers elle et lui promet sur l'heure de la venger. C'est en vain que Siegfried jure par les plus grands serments, devant le conseil des Burgondes assemblés, qu'il est innocent. Sa perte est décidée. Le roi lui-même a beau prendre la défense de celui à qui il doit tant, Hagen est là qui veille et chaque jour répète à Gunther :

— Si Siegfried était mort, plus d'une de ses terres nous serait soumise !

Le roi parle alors de la force et de l'adresse de Siegfried : s'il se doute qu'on en veut à sa vie, personne ne pourra l'approcher.

— Sire, répond Hagen, soyez sans inquiétude, nous nous y prendrons bien. La haine de Hagen saura venger les pleurs de la reine.

Gunther cède enfin et le complot s'ourdit. De faux messagers viennent annoncer à Gunther que le roi de Saxe et le roi de Danemark refusent le tribut et se disposent à envahir le pays. Siegfried offre aussitôt de se mettre en campagne pour aller les combattre, accompagné de ses vassaux, les Nibelungen :

— Je dévasterai leurs châteaux, je brûlerai tout le pays, plutôt que de céder.

Et comme Gunther le remercie perfidement, le noble Siegfried répond :

— Éloignez de vous tout souci, nous les vaincrons encore !

Lorsque tout est prêt, Hagen va trouver Krimehilde sous prétexte de prendre congé d'elle. Elle témoigne un repentir sincère de ce qu'elle a fait à Brunehilde. Siegfried, dit-elle, l'a justement châtiée. Elle en a le corps tout meurtri. L'affront fait à Brunehilde a été bien vengé. Alors, Hagen feint un grand dévouement pour Krimehilde :

— Comment pourrai-je vous servir, très noble souveraine ?

— En protégeant la vie de Siegfried, mon époux. Vous le savez, lorsqu'il se baigna jadis dans le sang du dragon, une feuille de tilleul tomba sur son dos, juste entre les deux épaules. C'est là qu'il est vulnérable et voilà ce qui cause ma peine et mon souci.

Alors, sur le perfide conseil de Hagen, elle coud une petite croix sur le vêtement de son malheureux époux.

Mais, à peine Siegfried et ses compagnons se sont-ils mis en campagne, que de nouveaux courriers arrivent, portant un message de paix. Alors, au lieu de partir en guerre, Siegfried est invité à chasser le sanglier, l'ours et le bison dans la forêt de l'Oldenwald de l'autre côté du Rhin.

Pleurant toutes ses larmes, Krimehilde laisse à grand-peine partir

son époux.

— N'allez pas à la chasse : j'ai rêvé que deux sangliers vous poursuivaient à travers la lande et que les fleurs étaient toutes teintes de pourpre. J'ai peur d'une trahison. Restez ici, noble seigneur, je vous le demande au nom de notre amour.

— Ma douce amie, je reviendrai bientôt. Personne ici ne me porte ni haine ni envie. Tous tes parents me sont dévoués. Du reste je ne mérite pas qu'il en soit autrement.

— Non, non, cher Siegfried. Mais je crains ta chute. J'ai rêvé encore cette nuit que deux montagnes t'avaient enseveli et que jamais plus mes yeux ne te verraient. Que tu veuilles me quitter ainsi, ce m'est une grande douleur.

Mais lui, la couvrant de baisers, prit tendrement congé d'elle et partit sans tarder. Hélas ! elle ne devait plus le revoir vivant.

Accompagnés d'une nombreuse suite, Gunther, Hagen et Siegfried se mettent donc en route et se dirigent vers la forêt profonde. Gernot et Giselher n'ont pas voulu se joindre à eux.

Des bêtes de somme chargées de victuailles sont amenées dans une prairie qui borde la forêt. Les compagnons se séparent afin de voir, dit Hagen, quels sont les meilleurs chasseurs.

Siegfried n'emmène avec lui qu'un vieux rabatteur et un chien lévrier. Aucun gibier ne lui échappe, il dévaste la forêt. C'est d'abord un sanglier qu'il abat. Puis c'est le tour des buffles, des chevreuils, des coqs de bruyère, des cerfs, des biches.

Déjà, on sonne du cor pour annoncer le repas quand Siegfried débusque un ours énorme. Il saute à bas de son cheval, poursuit l'animal, le capture et l'attache sur sa selle. C'est ainsi qu'il songe à regagner la prairie où sont dressées les tables pour le repas. Mais il pense à donner d'abord un divertissement en l'honneur de ses hôtes.

Son vêtement de chasse est magnifique. Il est de velours noir. Son chapeau est de zibeline. Son carquois est tout serti d'or. Une peau de panthère le recouvre. Il porte un arc que lui seul peut bander. Il porte aussi Balmung, sa large et noble épée. Ainsi équipé, l'ours attaché à sa selle, il sort de la forêt. Les gens de Gunther le voient arriver. Ils courent à sa rencontre, lui tiennent son cheval. Mais lui, détache l'animal qui se débat. Les chiens, en le voyant, se mettent à hurler. L'ours veut reprendre le chemin de la forêt. Plus d'un s'enfuit à son aspect. Le voilà près des fourneaux. Quelle course éperdue prennent les cuisiniers ! Que de marmites, de chaudrons renversés !

Tous les chiens sont lâchés. Où que l'ours se réfugie, les arcs, les épieux le poursuivent. Mais personne ne tire, pour ne pas atteindre les chiens. Le bruit assourdissant des cris, des abois, retentit au loin dans la forêt. Cependant, l'ours commence à fuir devant la meute. Personne n'est capable de le poursuivre, sinon le noble époux de Krimhilde. Le

rejoignant enfin, Siegfried le frappe à mort. Tous ceux qui voient cet exploit sont contraints de reconnaître qu'il est le plus fort et le plus agile.

Les chasseurs se mettent enfin à table. On fait passer à la ronde les plats les plus fins. Seuls, les échantons tardent. Ils n'apportent pas le vin. Et le noble Siegfried s'étonne :

— Si c'est ainsi qu'on traite les chasseurs en ce pays, j'aime mieux n'être pas votre compagnon de chasse. J'aurais mérité mieux !

Mais Gunther s'excuse et rejette la faute sur Hagen. Celui-ci donne comme prétexte qu'il a fait erreur. Croyant qu'on chasserait dans la forêt du Spessart, c'est là qu'il a envoyé le vin.

Siegfried cependant, excité par la chasse, ne se montre pas disposé à se passer de boire. Alors Hagen, prenant la parole, dit :

— Je sais ici près, à l'ombre des tilleuls, une source jaillissante. Je propose que nous y allions tous.

Le roi y consent. Aussitôt, des ordres sont donnés et toute la compagnie se dispose à quitter la prairie. C'est là ce qu'attendait le traître Hagen.

— Seigneur, dit-il à Siegfried, j'ai de tout temps entendu dire que personne ne pouvait suivre à la course le noble époux de Krimhilde.

Et Siegfried répond :

— Vous en jugerez vous-même si vous voulez parier avec moi quel sera celui de nous deux qui atteindra le premier la source où nous devons nous désaltérer.

— Soit, reprend Hagen, je tiens le pari.

Mais Siegfried continue :

— Je vous dirai plus. Tandis que vous ne porterez rien, moi je courrai avec toutes mes armes et mon équipement de chasse.

Et le traître Hagen s'empresse d'accepter.

Les deux chevaliers en hâte se dévêtirent et, au signal donné, ils s'élancèrent comme deux panthères à travers la prairie.

Pourtant, malgré sa charge, on vit bientôt Siegfried debout près de la source. Et là, comme à la guerre, à la chasse, à la lutte, il eût encore une fois remporté le prix entre tous.

Mais, sans perdre de temps, le noble chevalier détacha son épée, déposa son carquois, puis appuya sa lance contre une branche du tilleul et, tranquille, attendit.

Ici encore, il se montre le plus digne : si fort que la soif le tourmente, il ne boira pas avant qu'ait bu Gunther, qui s'avance en hâte.

La source est claire et fraîche. Gunther boit à longs traits. Et quand il a fini, lentement il se relève. Hagen cependant, à l'insu de Siegfried, s'est hâté d'emporter au loin l'épée et le carquois. Puis, tandis que Siegfried, confiant et sans soupçon, se penche vers la source, Hagen

saisit la lance et, visant la croix cousue par Krimehilde sur le vêtement de son époux, il le frappe lâchement. L'arme pénètre si avant qu'elle traverse le cœur et que le sang jaillit sur les habits du meurtrier. Hagen s'enfuit devant sa victime, comme il n'a jamais fui devant personne au monde.

En effet, lorsque Siegfried se sent frappé, il se relève, la lance fichée entre les deux épaules. Il espère retrouver son arc et son épée pour payer à Hagen le salaire qu'il a mérité. Mais il n'a plus rien que son bouclier et le héros, frappé à mort, le brandit sur la tête du traître. Le bouclier retombe plusieurs fois et les coups résonnent au loin dans la prairie.

Mais Siegfried pâlit, ses forces l'abandonnent. Il porte déjà les stigmates de la mort. Il tombe au milieu des fleurs. Tout le sang de son cœur s'écoule par sa blessure. Alors, avant de mourir, il crie son mépris aux traîtres qui ont si mal récompensé son dévouement.

Cependant, tous accourent vers le lieu où le héros est étendu. Ce fut, pour plus d'un, jour de deuil et de larmes. Tous ceux qui savaient ce que signifiaient les mots d'honneur et de dévouement le plainquirent en leur cœur. Certes, il en était digne. Mais quand Gunther lui-même voulut se mettre à se lamenter en déplorant sa perte, Siegfried l'arrêta :

— Il n'est pas bon que celui qui a fait le dommage s'avise de le déplorer. Il mérite grand blâme et eût certes mieux fait d'agir plus loyalement.

Et comme Hagen, au contraire, se vante de son meurtre comme d'une action méritoire, Siegfried l'interrompt :

— Vous pouvez vous vanter ; mais si j'avais pu deviner votre dessein meurtrier, j'aurais bien su défendre contre vous mon corps et ma vie.

Puis, s'adressant à Gunther :

— Rien ne m'est plus maintenant en ce monde, dit-il, que dame Krimehilde, ma douce amie. Permettez, noble sire, que je vous la recommande. Faites qu'elle n'ait pas à rougir de vous appeler frère. Quant à moi, mon père et tous ceux de mon fief m'attendront longtemps.

Il dit, et la douleur lui clôt presque la bouche. Mais son cœur affligé lui dicte encore ces mots :

— Vous vous repentirez de mon meurtre perfide dans les temps qui viendront. Croyez-en celui qui vous parle pour la dernière fois. En me faisant mourir, c'est vous-mêmes aujourd'hui que vous avez frappés.

Il dit, et les fleurs alentour sont teintes de son sang. Il lutte avec la mort dans un dernier combat. Mais il expire.

Alors, ils se concertent tous et décident de cacher la vérité à Krimehilde. Mais Hagen se moque de leurs scrupules.

— C'est moi, dit-il, qui me charge de ramener le cadavre.

Qu'importe comment Krimehilde apprendra la mort de son époux ? Je ne me soucie ni de ses larmes ni de son désespoir.

Ayant donc étendu le corps du héros sur un bouclier d'or fin, ils attendent le soir et traversent le Rhin. Jamais des chevaliers ne rapportèrent de la chasse gibier qui coûtât tant de larmes.

Mais Hagen fit transporter le corps de celui qui fut la valeureux Siegfried devant la porte de la chambre où dormait Krimehilde. Il pensait bien qu'elle le trouverait là en se rendant à l'église quand sonnerait la messe.

Lorsqu'on entend les cloches, un chambellan apporte de la lumière car il ne fait pas jour encore. Il voit le corps tout couvert de sang, mais ne reconnaît pas son maître. Et quand Krimehilde va pour se mettre en route, il lui dit :

— Arrêtez, noble reine. Il y a devant la porte le cadavre d'un chevalier.

Krimehilde répond à peine, mais elle *sait* que c'est son époux avant même de l'avoir vu. Alors elle tombe à terre, le sang jaillit de sa bouche. Quand elle revient à elle, celle que toute joie à quitté fait retentir la chambre de ses cris.

Les suivantes lui disent :

— C'est peut-être un étranger !

— Non, non ! dit Krimehilde, c'est Siegfried, mon cher époux. Brunehilde a conseillé le meurtre et Hagen l'a exécuté.

Puis elle se fait mener où se trouve étendu le cadavre du héros. De sa blanche main, elle soulève sa belle tête. Quoique couvert de sang, elle a reconnu aussitôt le noble roi des Nibelungen. Dans sa douleur, elle s'écrie : « Malheur à moi, ton bouclier est intact. C'est un traître qui t'a lâchement frappé par-derrière. » Et l'épouse douloureuse fait prévenir Siegmund et tous les féaux de Siegfried.

« Levez-vous, seigneur Siegmund, dit le messager. Krimehilde, ma souveraine, m'envoie vers vous. Il lui est advenu grande douleur. Levez-vous pour pleurer avec elle, sire, car le même malheur vous a frappés tous deux : Siegfried n'est plus ! »

Mais Siegmund ne veut pas croire que son fils ait péri :

— Cessez de plaisanter et ne redites pas ce que je viens d'entendre. Si mon fils était mort, je n'aurais pas assez des jours qui me restent pour pleurer et gémir.

— Si vous ne voulez croire ce que je viens de dire, reprend le messager, écoutez tous ces cris : c'est Krimehilde et ses femmes qui pleurent votre fils.

Alors Siegmund se lève et tous les chevaliers du ban de Siegfried. On entend au loin les pleurs et les lamentations. Le palais en retentit. Bientôt la ville tout entière, les bourgeois et leurs femmes, les chevaliers, les nobles dames, tous s'unissent pour pleurer la mort du

héros.

Le jour étant venu, le corps est étendu sur une civière et exposé dans la cathédrale. Alors Gunther s'approche avec tous ses féaux. Hagen lui-même n'a garde de manquer. Et Gunther gémit :

— Ma sœur chérie ! Quel malheur pour toi ! Pourquoi nous arrive-t-il un tel dommage ? Il faudra déplorer tous les jours de notre vie la mort de ton époux.

Mais Krimehilde répond :

— Si vous en aviez deuil, cela ne serait pas !

Gunther cependant continue à mentir :

— Ce sont des brigands, dit-il, qui l'ont assassiné !

Alors Krimehilde leur ordonne à tous deux, Gunther et puis Hagen, de s'approcher du cadavre s'ils veulent démontrer leur innocence. Et lorsque c'est le tour de Hagen, le sang des blessures se remet à couler.

Pendant trois jours et trois nuits, Krimehilde veille le cadavre. Elle espère que la mort voudra d'elle à son tour. « Alors, dit-elle, tous les tourments de la pauvre Krimehilde seront terminés ! »

Lorsque enfin on porte Siegfried en terre, elle veut le voir une dernière fois. Elle ordonne qu'on ouvre le cercueil et de sa blanche main, soulève la tête de son époux. Elle baise les lèvres du mort et ses beaux yeux versent des larmes de sang.

Puis elle s'évanouit et pendant tout un jour et toute une nuit elle reste sans connaissance. Le vieux roi Siegmund, lui aussi, sent ses forces l'abandonner, et c'est avec peine qu'on peut le rappeler à la vie. Quand il revient à lui, ses chevaliers lui disent : « Partons sur l'heure ; nous ne pouvons rester davantage en ces lieux. » Puis, tandis que Siegmund insiste pour emmener Krimehilde, la reine Ute et son fils Gernot la supplient de rester. Giselher l'implore à son tour et elle se laisse fléchir. Lorsque le vieux roi la voit décidée à rester, il s'écrie : « Nous rentrerons sans joie en notre pays. C'est maintenant seulement que je sens l'excès de mes soucis. » Puis il se met à pleurer ainsi que tous les chevaliers qui se disposent à partir le jour même. Gernot et Giselher les accompagnent jusqu'à Xanten.

Cependant, la belle Brunehilde jouit insolemment de sa vengeance(7). Elle se soucie peu des larmes de Krimehilde, à qui elle n'a d'ailleurs jamais montré ni affection ni dévouement.

Krimehilde, s'étant fait construire une demeure tout à côté de la cathédrale, va chaque jour pleurer sur la tombe de son époux. Pendant quatre ans, elle n'échange pas une seule parole avec Gunther. Quant à Hagen, qui l'a si odieusement trahie, elle ne le voit jamais. Lui, cependant, songe toujours au moyen d'amener au pays des Burgondes le trésor de Nibelungen. Mais d'abord, Gernot et Giselher supplient leur sœur de saluer au moins Gunther.

— Je le saluerai donc, car vous me pressez trop, mais ce n'est pas

bien à vous : il m'a fait tant de mal. Si ma bouche lui pardonne, mon cœur ne le pourra jamais. Néanmoins, pour vous contenter, je saluerai le roi.

Hagen arrive à ses fins. Krimehilde consent à faire venir à Worms le trésor que lui a donné Siegfried comme présent de noces. Alors, Gernot et Giselher se mettent en route vers le pays des Nibelungen pour aller le réclamer à Albéric qui en a la garde. Douze chariots peuvent à peine le contenir, douze chariots qui pendant quatre nuits et quatre jours font trois fois la route de la montagne à la mer où des bateaux doivent le porter jusqu'au Rhin, qu'ils remontent vers Worms.

C'est un trésor si riche, il contient tant d'or et tant de pierreries qu'on pourrait, sans diminuer d'un mark sa valeur, acheter le monde entier en le monnayant en partie. Il contient aussi la baguette magique, une baguette d'or pur. Celui qui aurait su s'en servir aurait pu devenir le maître de l'univers et soumettre à sa loi tous les humains.

Lorsque Krimehilde a ce trésor en sa possession, elle le distribue si généreusement que les Burgondes s'en inquiètent. Hagen craint qu'elle ne gagne ainsi trop de partisans. Il s'en plaint à Gunther.

— Jamais, dit-il, homme avisé n'a confié si riche trésor à une femme. Elle arrivera, par ses dons inconsidérés, à vous le faire regretter.

Et Gunther se défend :

— Elle est ma sœur, dit-il, je lui ai fait serment de ne plus la léser.

— Laissez-moi faire, dit Hagen. Je prendrai tout sur moi.

Alors le temps des larmes recommence pour la triste affligée. Malgré les serments qu'ils lui avaient faits, les frères de Krimehilde lui prennent ses immenses richesses. Et pour commencer, Hagen lui soustrait les clefs du trésor. Gernot, en courroux, lui en fait le reproche et Giselher aussi. Comme rien ne le touche, Gernot reprend :

— Avant d'endurer tous les malheurs qu'attire cet or, nous devrions nous empresser de l'engloutir dans le Rhin. Ainsi, du moins, n'appartiendrait-il plus à personne.

Là-dessus, après avoir juré que tant que l'un d'eux serait vivant personne ne pourrait posséder le trésor, les trois frères, Gunther, Gernot et Giselher se mettent en campagne.

Hagen, que sa haine contre Krimehilde retient à Worms, fait alors jeter le trésor au fond du Rhin avec la secrète espérance d'en jouir un jour, puisque lui seul sait l'endroit où il est englouti.



III

LA VENGEANCE DE KRIMEHILDE



KRIMEHILDE est veuve depuis treize ans. Rien n'a pu encore adoucir son chagrin.

Cependant, l'épouse du puissant roi des Huns étant morte, les seigneurs de la cour conseillent au souverain de faire demander aux rois des Burgondes la main de leur sœur. Il envoie alors vers eux comme messenger le fidèle margrave Rudiger, accompagné d'une suite nombreuse.

Pour se réhabiliter aux yeux de Krimehilde, Gunther et ses frères, poussés par le conseil des seigneurs, accueillent favorablement la demande. Seul, Hagen est d'un avis opposé.

— Prenez garde, dit-il, si Krimehilde devient reine, elle nous fera tout le mal qu'elle pourra. Abandonnez ce projet : c'est ce que vous pouvez faire de plus sage. Mais Giselher, furieux, lui répond :

— Quoique vous puissiez dire, Hagen, moi, je resterai fidèle au serment que j'ai fait !

Ainsi dirent Gernot et Gunther et tous trois permirent à Rudiger d'aller faire sa demande à Krimehilde. Longtemps, elle refusa. Pourtant, un entretien secret avec le margrave Rudiger qui lui jura de venger toute offense qui lui serait faite, la fit céder. Elle pensait pouvoir venger ainsi, un jour, la mort de Siegfried.

Elle consentit donc à suivre les messagers et partit avec eux vers le pays des Huns, accompagnée de ses suivantes, sous la conduite du margrave Eckewart qui lui avait juré fidélité jusqu'à la mort. Au moment du départ, en effet, la reine avait demandé : « Où sont les chevaliers qui, pour l'amour de moi, consentiraient à vivre en exil et me suivraient au pays du roi des Huns ? » Eckewart, prenant la parole, avait répondu : « Je vous ai toujours servie loyalement et je veux le

faire jusqu'à la fin de mes jours. Je vous accompagnerai donc avec cinq cents chevaliers dont je vous offre les services en toute fidélité. Nous resterons tous avec vous. La mort seule pourra nous séparer ! »

Ils partirent donc et s'arrêtèrent d'abord à Passau où l'évêque Pilgrim, l'oncle de Krimehilde, les reçut de son mieux. Ils firent halte aussi à Bechlarn, résidence de Rudiger, où ils furent les hôtes de la belle Gotelinde, son épouse. Puis, se remettant en route, ils virent arriver à leur rencontre Etzel, le roi des Huns, entouré de tous ses vassaux chrétiens et païens.

Les noces sont célébrées à Vienne, puis ils s'embarquent pour descendre le Danube. Le fleuve est couvert de barques réunies les unes aux autres, de tentes qu'on a dressées dessus. Ce n'est plus un cours d'eau ; on se croirait sur la terre ferme, au milieu de la plaine et des campagnes fleuries.

Ils atteignent ainsi le palais du roi, Etzelbourg, où Krimehilde va régner désormais, souveraine puissante entourée de respects et d'honneurs.

Pendant sept ans, elle vit heureuse près d'Etzel et lui donne un fils, Ortlieb, dont la naissance remplit de joie le pays.

Mais les années s'écoulaient. Krimehilde n'oublie pas. Jour et nuit elle songe à sa vengeance. Quand elle pense aux jours d'autrefois, ses yeux se mouillent de larmes. Néanmoins, elle fait en sorte que jamais personne ne la voie pleurer.

Or, un soir, songeant à ses ennemis, Krimehilde confie au roi :

— Vous le savez, je suis d'une famille puissante et noble, aussi suis-je affligée de n'avoir jamais vu l'un des miens en ces lieux. Vos gens doivent croire que je n'ai ni parents ni amis.

Et, sans qu'elle ait besoin d'insister, comme autrefois Brunehilde auprès de Gunther, le roi consent à inviter ses beaux-frères à venir célébrer à Etzelbourg la fête du solstice d'été. Etzel envoie à Worms ses chanteurs comme messagers. Krimehilde leur recommande expressément de faire en sorte que Hagen accompagne ses souverains, car lui seul connaît les routes, lui seul saura les guider.

Lorsque les messagers arrivent, Gunther assemble son conseil pour examiner ce qu'il convient de faire.

Quand vient le tour de Hagen, celui-ci déclare :

— Comment pouvez-vous oublier ce que nous avons fait à Krimehilde ? Méfions-nous d'elle ! J'ai tué son époux Siegfried de ma propre main ! Et nous irions tout naïvement chez les Huns !

Mais Gunther réplique :

— Sa colère est tombée. Elle nous a donné le baiser du pardon en quittant le royaume. Ce serait donc à vous seul, Hagen, qu'elle en voudrait encore ?

— Ne vous y trompez pas, riposte Hagen. Quoi que puissent vous

dire les messagers, si vous voulez lutter avec Krimehilde, vous aurez tôt fait de perdre l'honneur avec la vie. Elle a la rancune tenace, l'épouse du roi Etzel !

Alors, Gernot et Giselher interviennent à leur tour.

— Vous avez de bonnes raisons de craindre pour votre vie, lance Gernot, mais ce serait mal que nous, nous répondions à notre sœur par un refus !

— Puisque vous vous sentez coupable, ajoute Giselher, restez ici et veillez à votre salut. Laissez aller vers les Huns ceux dont le cœur est moins lâche que le vôtre.

Alors Hagen, rouge de colère, riposte :

— Aucun de ceux qui vous accompagneront ne le fera avec plus de courage que moi. Si vous n'y renoncez pas, je serai du voyage.

Cependant, Rumolt, le cuisinier, qui s'était tu jusque-là, objecte :

— Vous pouvez recevoir ici amis et étrangers selon votre bon plaisir, sans que personne songe à vous en empêcher. Si vous ne voulez pas suivre l'avis de Hagen, écoutez du moins le conseil que vous donne Rumolt : restez ici et laissez Etzel et Krimehilde là où ils sont. Où pensez-vous être mieux qu'ici ? Vous êtes à l'abri de vos ennemis. Vous pouvez vous parer de vêtements magnifiques et boire du meilleur vin auprès des belles dames en mangeant les mets les plus délicats. Votre pays est bien pourvu. Et même si vous n'aviez rien d'autre, je saurais toujours vous servir en abondance des tranches de bonne viande rôtie à l'huile. Écoutez le conseil de Rumolt. Il y a trop de péril à aller chez les Huns. Jamais dame Krimehilde ne vous pardonnera, croyez-moi ! D'ailleurs, ni vous ni Hagen n'avez mérité qu'elle agisse autrement. Et si vous ne restez pas ici, qui sait à quel point vous aurez à le regretter ! Vous verrez vous-mêmes alors que je vous avais donné un sage conseil.

— Nous irons tout de même, s'obstine Gernot, puisque notre sœur et Etzel son époux nous en prient. Ceux qui ne veulent pas nous suivre ont tout loisir de garder le logis.

Et le départ est préparé. Plus de trois mille chevaliers répondent à l'appel de Gunther. Dankwart amène quatre-vingts des siens et le vaillant Volker, surnommé le ménestrel, pour son talent à jouer de la viole, se joint à eux avec trente de ses guerriers.

Hagen, à lui seul, choisit mille guerriers qui lui sont dévoués.

Mais avant de partir, on congédie d'abord les messagers de Etzel qui retournent en hâte rendre compte de leur mission.

En les entendant parler, Etzel rougit de joie et Krimehilde demande :

— Dites-moi le nom de ceux qui viendront en ces lieux. Dites-moi aussi ce qu'a répondu Hagen à notre invitation.

— Il n'a dit rien de bon. Et quand les rois vos frères, ont décidé le départ, il a même parlé d'une course à la mort. Mais vos frères

viendront et Volker, le noble musicien, les accompagnera.

— Que m'importe Volker, c'est Hagen que je veux voir en même temps que mes frères, c'est lui dont la vue réjouira mes yeux.

Puis, s'adressant au roi, elle lui dit de douces paroles :

— Mon très tendre époux, que pensez-vous de ces nouvelles ? Mes vœux les plus chers seront enfin comblés, et c'est à vous que je le devrai.

Et Etzel répond :

— Ta volonté fait ma joie. Je serais moins heureux si mes propres parents venaient me visiter.

Puis il fait tout apprêter afin de recevoir dignement les nobles hôtes.

Cependant, les Burgondes se mettent en route. Ils arrivent au bord du Danube. À leur tête chevauche Hagen. Le fleuve a grossi et aucune barque ne paraît à l'horizon. Hagen, tout équipé, se met en quête d'un batelier. Il entend bruire une cascade et aperçoit trois ondines qui se baignent. Il les poursuit, mais elles lui échappent et, pareilles à des oiseaux, se laissent balancer par les flots. Pourtant Hagen, ne pouvant les atteindre, s'est emparé de leurs vêtements. Alors l'une des ondines lui promet de lui prédire l'issue du voyage s'il consent à les rendre. Et, en effet, elle lui annonce qu'ils arriveront sans encombre au pays des Huns. Mais lorsque Hagen a rendu les vêtements, la seconde lui dit de tourner bride, de rentrer à Worms, s'ils ne veulent pas périr tous à l'exception du chapelain du roi qui, seul, restera sain et sauf. Puis, comme elles voient qu'il ne veut pas renoncer au voyage, elles lui indiquent encore comment passer le fleuve.

Sur la rive opposée, habite le passeur du margrave de Bavière. Hagen l'appelle et se donne pour un vassal de son maître. Il montre à la pointe de son épée un anneau d'or pour prix du passage. Le passeur rame jusqu'à lui. Mais quand il voit qu'il a été joué et que Hagen ne veut pas quitter la barque, il le frappe du plat de la rame. Hagen saisit alors son épée, abat la tête du passeur et la jette sur le sol. Puis il conduit l'embarcation, où le sang fume encore, auprès de ses souverains et, ramant seul tout le jour, il fait passer l'armée entière. Quant aux chevaux, on les fait traverser à la nage.

Mais Hagen, voyant le chapelain appuyé sur le tabernacle, le jette par-dessus bord et tente de le faire couler quand il essaie de nager. Malgré les efforts furieux de Hagen impuissant, le prêtre regagne sain et sauf le rivage et, debout sur le sable, il secoue ses vêtements.

Hagen voit alors que la prédiction des ondines doit s'accomplir inévitablement. Il met le bateau en pièces et en jette les débris dans les flots, afin, allègue-t-il d'abord, qu'aucun poltron ne puisse échapper.

Mais bientôt, il dévoile la vérité. En l'entendant, plus d'un héros pâlit et songe que la mort impitoyable l'attend au bout du voyage.

Néanmoins les Burgondes avancent dans le pays bavarois et ne se reposent même pas la nuit. C'est Volker à présent qui chevauche à leur tête, portant la bannière royale. Hagen prend avec son frère Dankwart le commandement de l'arrière-garde. Elle est bientôt attaquée par le margrave de Bavière qui veut venger le meurtre de son serviteur, le batelier tué par Hagen.

Un rude combat s'engage à la clarté de la lune. Le margrave succombe sous les coups de Dankwart et les Bavarois s'enfuient, laissant sur le lieu du combat cent des leurs tandis que les Bugondes n'ont perdu que quatre guerriers.

Le gros de la troupe, pendant ce temps, a pris de l'avance. Lorsque Hagen la rejoint, il ne dit rien du combat afin de ne pas troubler la quiétude des souverains. Mais lorsque le soleil brille au-dessus des monts, Gunther remarque les armes sanglantes et apprend que Hagen a fait bonne garde.

À la frontière des États du roi Etzel, ils trouvent un chevalier endormi. C'est Eckewart, celui qui avait accompagné Krimhilde en Pannonie. Confus d'avoir été surpris, il reprend son épée des mains de ses anciens compagnons et les avertit du danger auquel ils s'exposent.

Voilà les nobles voyageurs parvenus dans la marche que commande Rudiger. Ils reçoivent du margrave et de la douce Gotelinde, son épouse, la plus large hospitalité. Giselher s'éprend de leur fille et sur le conseil de Hagen, on les fiance tous deux. Puis, avant le départ, chacun reçoit un don, car aucun d'eux ne doit partir les mains vides : le roi Gunther emporte une cuirasse, Gernot une épée, Hagen un bouclier, Dankwart des habits de fête. À Volker, qui au moment du départ, debout devant Gotelinde, a joué harmonieusement de la viole, la noble dame fait don de douze boucles et agrafes d'or rouge.

— Vous les porterez en mon honneur, lui dit-elle, lorsque vous serez à la cour du roi des Huns.

Enfin Rudiger accompagne lui-même ses hôtes avec cinq cents chevaliers afin d'assurer leur sécurité. Le voyage se poursuit sans encombre.

Mais voilà que Dietrich de Berne, qui vit parmi les Huns, arrive à leur rencontre avec tous ses guerriers. Quand il les voit paraître, il éprouve à la fois joie et peine. Il croit pourtant que Rudiger est au fait comme lui et les a avertis.

— Soyez les bienvenus, Gunther et Giselher, Gernot et Hagen, et toi aussi Dankwart, et vous, seigneur Volker. Ne savez-vous donc rien ? Krimhilde pleure toujours le héros des Nibelungen.

— Elle peut pleurer longtemps, lui réplique Hagen. Il est mort de ma main et ne reviendra pas.

— Laissons dormir les morts. Il ne s'agit pas de cela. Tant que Krimhilde vivra, il peut vous arriver malheur. Garde-toi bien,

Gunther !

Il est trop tard pour reculer. Les Burgondes n'échapperont pas à leur destin. Les voici à Etzelbourg. Krimehilde, debout à la fenêtre, les voit arriver, fièrement campés sur leurs chevaux, selon la coutume de leur pays. Elle se réjouit, car elle tient sa vengeance. On dit que, de la voir joyeuse, le roi Etzel se mit à rire aux éclats. Mais n'était-ce pas plutôt le rire satanique de Krimehilde qu'on entendit résonner jusque dans les salles les plus reculées du palais ?

Cependant, chacun demande à voir Hagen dont la renommée est venue jusque-là. Le héros est de haute stature, il a la poitrine large, les jambes longues, les cheveux grisonnants, le regard terrible, la démarche imposante.

La belle Krimehilde descend à son tour et fait un accueil hypocrite aux arrivants. D'abord, elle embrasse Giselher et lui presse tendrement les mains. Ce que voyant Hagen serra plus solidement les attaches de son heaume. Puis il dit à voix haute :

— Après une telle réception, nous pouvons réfléchir. Puisqu'on choisit parmi les princes avant de les saluer, je crains bien que nous n'ayons été mal inspirés en venant à cette fête.

Et Krimehilde répond :

— Que votre venue soit saluée par ceux qu'elle met en joie. Moi, je ne vous saluerai pas ! Que m'apportez-vous donc pour que j'aie lieu de me réjouir si hautement ?

— Qu'est-ce à dire ? Fallait-il donc vous apporter des cadeaux ? Si je l'avais su, je vous aurais apporté le mien. Je suis assez riche pour cela.

— Laissez-moi continuer. Le trésor des Nibelungen, dites, qu'en avez-vous fait ? Il m'appartient en propre. Vous le saviez pourtant. C'est lui que vous deviez m'apporter dans le pays de mon époux.

— En vérité, dame Krimehilde, il s'est écoulé bien des jours depuis qu'il est dérobé à ma vue. Mes maîtres l'ont fait jeter dans le Rhin ! C'est là qu'il reposera jusqu'à la fin des temps...

Et comme la reine insiste, Hagen devient arrogant :

— Je vous apporte le diable ! Mon bouclier est lourd et ma cuirasse aussi. Mon heaume d'acier étincelle. J'ai mon glaive tranchant pendu à mon côté.

Comme après ce discours aucun des Burgondes ne veut se dessaisir de son épée, retirer son armure ou déposer son bouclier, Krimehilde devine qu'ils ont été prévenus.

— Si je savais qui a fait cela, il n'échapperait pas à la mort.

Dietrich de Berne riposte alors :

— C'est moi qui les ai avertis, les nobles rois burgondes et Hagen le puissant seigneur, dont ils sont les suzerains. Quoi que tu fasses, je te défie de te venger sur moi !

Là-dessus ils se séparent, mais Hagen et Volker, les deux

compagnons d'armes, traversent la cour et vont s'asseoir ensemble sur un banc en face des appartements de Krimehilde.

La reine les voit de sa fenêtre et supplie en pleurant les guerriers de son époux de la venger de Hagen.

— Je me traîne à vos pieds, vengez-moi et qu'il perde la vie !

Soixante d'entre eux se présentent alors, mais Krimehilde trouve que ce n'est pas assez et quatre cents guerriers se mettent sous les armes. Ceinte de la couronne, elle descend à leur tête. Hagen les brave tous, tenant sur ses genoux une épée étincelante dont la poignée est ornée d'un cabochon de jaspe plus vert que l'herbe de la prairie. Et Krimehilde frémit en reconnaissant Balmung, l'épée de Siegfried. Volker, en guise d'arme, tient un archet fort et long, semblable à une épée.

Assis là tous deux, ils attendent sans trembler et ne se lèvent même point quand la reine est debout à trois pas devant eux. Krimehilde éclate alors en reproches amers :

— Répondez-moi, Hagen, qui vous a invité et comment avez-vous eu le front de venir en ce pays ?

— Personne ne l'a fait et n'avait à le faire. Trois nobles princes ont été invités à venir en ce pays. Ils sont tous trois mes maîtres, et je n'ai pas coutume de rester au logis quand ils se mettent en route.

Mais elle continue :

— Avouez maintenant ce que vous avez commis pour mériter ma haine.

— Trêve de longs discours ! Oui, c'est bien moi, Hagen, qui ai tué Siegfried, le rapide héros. Je lui ai fait payer chèrement l'injure que dame Krimehilde a faite à la belle Bruneilde, l'épouse de mon roi. Je ne veux pas mentir. C'est moi qui ai fait tout le mal, causé tout le dommage. Le venge qui voudra !

Mais les Huns se regardent et, craignant pour leur vie, ils n'osent l'attaquer et repartent en hâte.

Le roi Etzel pourtant, ne se doutant de rien, reçoit les héros et les traite de son mieux. Puis, la nuit venue, ils sont conduits dans une vaste salle où des lits précieux sont dressés.

Hagen et Volker restent en sentinelle devant le palais. Volker dépose son bouclier, prend sa viole et s'assied sur le seuil de la porte.

Ses accords retentissent à travers tout le palais. Insensiblement, la musique s'apaise. Ce n'est bientôt plus qu'une lente berceuse qui endort doucement ceux qu'un noir souci accable.

Lorsqu'ils dorment tous, Volker reprend la garde avec son fidèle compagnon. Au milieu de la nuit, ils voient des casques briller dans l'ombre. Ce sont des hommes d'armes envoyés par Krimehilde. Pourtant ceux-ci, voyant la porte si bien gardée, repartent aussitôt, poursuivis par les injures de Volker.

Le lendemain, quand les cloches matinales sonnent, Hagen et Volker pénètrent dans la salle et réveillent les derniers dormeurs.



Hagen et Volken restent en sentinelle devant le palais.

— Vous feriez mieux, dit Hagen, lorsqu'il les voit revêtir leurs habits de fête, de mettre d'autres vêtements. Vous savez tous maintenant le sort qui nous est réservé. Aussi, au lieu de vous parer de couronnes de roses, prenez plutôt vos armes à la main. Au lieu de chaperons ornés de pierreries, mettez vos heaumes étincelants. Il faudra combattre aujourd'hui, croyez-en ma parole.

» Donc, au lieu de chemises de soie, mettez le haubert aux solides attaches ; au lieu de riches manteaux, prenez vos larges boucliers. Ainsi, lorsqu'on vous attaquera, vous pourrez vous défendre. »

En les voyant arriver équipés de la sorte, Etzel s'inquiète et demande si quelqu'un les a offensés. Mais Hagen répond promptement : « En aucune façon. C'est la coutume de mes maîtres d'assister en armes trois jours durant à toutes les fêtes. » Personne ne relève ce hardi mensonge, pas même Krimehilde. Quant aux autres, ils se taisent par bravade.

Et les tournois commencent. Dietrich défend à ses chevaliers d'y prendre part. Rudiger retient les siens aussi, car il voit l'humeur des Burgondes. Les Huns seuls se mesurent avec les étrangers. L'un d'entre eux, jeune et bien fait, un vrai favori des dames, tombe aussitôt sous les coups de Volker qui le pourfend de son épée. Ses parents appellent immédiatement aux armes et veulent venger sa mort.

Le roi Etzel lui-même est forcé d'intervenir pour calmer leur fureur. Il arrache à l'un d'eux son épée et oblige les autres à se retirer.

Avant qu'on se mette à table, Krimehilde va demander assistance au valeureux Dietrich. Mais celui-ci refuse et lui reproche amèrement sa trahison envers les siens.

— Ce que vous me demandez là, noble reine, vous fait peu d'honneur. C'est pour vous complaire qu'ils sont venus en ces lieux. Ne comptez pas sur moi. Ce n'est pas la main de Dietrich qui vous vengera.

Alors la reine s'adresse au frère de Etzel, avec plus de succès cette fois car elle lui promet comme prix de ses services tout ce qui peut lui plaire : de l'or, de l'argent, des terres, des châteaux et la main d'une belle.

À la tête de mille guerriers, Blöddlin, c'est son nom, se rend dans la salle où Dankwart, le maréchal, prend son repas avec les étrangers.

Ils n'échangent que peu de paroles et Dankwart, se levant de table, lui tranche la tête d'un seul coup d'épée.

— Voilà, lui crie-t-il, le présent de noces que tu pourras offrir à ta fiancée !

Un combat terrible s'engage alors. Ceux des écuyers qui n'ont pas leur épée s'arment des escabeaux qu'ils brandissent comme des massues. Cinq cents guerriers gisent bientôt sur le sol. Mais il en arrive deux mille autres et la bataille ne cesse que lorsque tous les écuyers

sont frappés à mort.

Dankwart, seul, parvient à se frayer à coups d'épée un passage jusqu'à la salle où sont réunis les Burgondes et leurs hôtes.

Il entre juste au moment où le jeune fils de Krimehilde et de Etzel est présenté à ses oncles.

Dankwart apparaît sur le seuil, l'épée nue, les vêtements ruisselants du sang des Huns. D'une voix forte, il raconte l'horrible tuerie.

Hagen lui crie de garder la porte afin qu'aucun des convives ne puisse fuir. Puis il tranche la tête de l'enfant royal et c'est le signal du carnage.

Hagen se précipite à travers la salle, brandissant son épée, frappant tout ce qui se trouve sur son passage. Volker se lève aussi et se sert du glaive ainsi que d'un archet.

Hagen cependant craint que Dankwart ne faiblisse et il crie à Volker :

— Ami, va protéger mon frère avant qu'il ne soit trop tard.

Volker lui répond qu'il n'y veut pas manquer. Et maniant avec adresse sa lourde épée, il se fraie un passage et rejoint Dankwart.

— Vous avez aujourd'hui enduré rude peine. Votre frère m'envoie pour que je vous seconde. Défendez l'escalier, moi je reste à la porte.

Puis, enflant la voix, il crie à Hagen :

— Ami, nous sommes bien gardés. Le bras de deux héros vaut plus que mille verrous !

Et Hagen, rejetant son bouclier en arrière, continue à frapper. Les rois burgondes essaient en vain de s'interposer. Ils sont bientôt obligés de combattre à leur tour.

Lorsque Dietrich voit ce qui se passe, il se dresse sur son banc et s'écrie :

— Amis, voilà Hagen qui fait couler liqueur bien amère !

Etzel en grand souci, la reine en semblable détresse sentent le péril immense auquel ils sont tous deux exposés. En effet, combien des siens Etzel ne voit-il pas tomber autour de lui ! Lui-même est à peine à l'abri des coups meurtriers. Que lui sert aujourd'hui la grandeur souveraine ?

Mais Krimehilde, apercevant Dietrich, lui crie :

— Fais-moi sortir vivante d'ici. Je t'en conjure, noble chevalier, par toutes les vertus de tes ancêtres ! Que le farouche Hagen me rejoigne seulement et ma mort est certaine !

— J'ai lieu de craindre pour moi-même et les miens, lui répond le valeureux Dietrich, mais je vais essayer de vous prêter mon aide.

Et le noble chevalier se met à crier d'une voix qui résonne aussi puissamment que le son d'un cor fait d'une corne de bison. Gunther qui l'entend, ordonne de suspendre le combat. Alors, Dietrich demande qu'on le laisse sortir avec toute sa suite. Puis, il offre le bras

à la reine. Etzel marche à son côté et ils se retirent tous trois suivis des cinq cents chevaliers de Dietrich. Autant en fait Rudiger, qui lui aussi a demandé à quitter la salle avec les siens.

Tous ceux des Huns qui demeurent, sont massacrés sans merci. Puis, sur l'ordre de Giselher, leurs cadavres sont précipités du haut de l'escalier.

Devant le palais, se tiennent plusieurs milliers de guerriers. Volker et Hagen, appuyés sur leurs boucliers, raillent leur lâcheté. La reine promet en vain tout l'or que peut contenir un bouclier retourné, des terres et des châteaux à celui qui lui apportera la tête de Hagen. Seul, un margrave de Danemark et un landgrave de Thuringe répondent à sa prière. Ils s'arment, suivis de mille guerriers. Mais le Danois demande qu'on le laisse combattre seul, ainsi qu'il vient de le promettre.

Se couvrant de son bouclier, il se précipite dans la salle tel un bédard, attaquant tantôt l'un, tantôt l'autre. Blessé par Giselher, il parvient à s'enfuir et rejoint les siens après avoir tué quatre Burgondes et blessé Hagen. Krimehilde reconnaissante le débarrasse elle-même de son bouclier.

Mais Hagen raille toujours du haut de la fenêtre et leur crie que sa blessure n'a fait qu'augmenter sa colère et décupler sa rage.

Alors, Iring le Danois retourne au combat. Hagen le reçoit d'un coup de lance qui traverse son heaume et le tue sur-le-champ.

Pour le venger, les autres accourent avec leurs mille guerriers. Sur le conseil de Volker, on les laisse pénétrer dans la salle, où ils sont massacrés jusqu'au dernier.

Maintenant, c'est le silence. Le sang ruisselle sur les dalles, coule à travers toutes les fissures. Déposant leurs boucliers et leurs armes, les Burgondes se reposent, assis sur les cadavres, tandis que Volker, le hardi ménestrel, fait toujours bonne garde devant la porte.

Mais avant le soir, plus de vingt mille Huns sont rassemblés et le rude combat reprend jusqu'à la nuit. Pourtant, Gunther et ses frères essaient encore une fois de parlementer avec Etzel et de faire la paix. Ils sortent tous trois de la salle couverts de sang et noircis par la rouille de l'acier. Mais ils parlent en vain à Etzel et à Krimehilde. Celle-ci ne se laisse pas fléchir.

— Non, non ! pas de pardon ! Hagen m'a trop fait souffrir et tous ceux qui sont venus ici avec lui doivent payer ma souffrance. Mais si vous me donnez mon ennemi en otage, peut-être pourrez-vous me fléchir peut-être vous laisserai-je la vie ?

Alors, tous trois s'indignent. Plutôt mourir que de trahir honteusement leur vassal fidèle !

Krimehilde, à partir de ce moment, ne se maîtrise plus. Ce n'est plus une femme, c'est une furie. Elle fait chasser devant elle les héros qui

étaient descendus avec leurs souverains et les fait tous enfermer dans la salle. Puis, elle fait mettre le feu aux quatre bouts.

Le vent avive les flammes et bientôt tout est embrasé. Les poutres enflammées tombent à leurs pieds. Ils s'abritent sous leurs boucliers et noient les tisons dans le sang.

Aveuglés par la fumée, à demi asphyxiés par la chaleur, tourmentés par la soif, les malheureux en arrivent à boire le sang des guerriers morts. Dans leur détresse, cette horrible boisson semble meilleure que le vin le plus délicieux.

Or le lendemain, à la surprise de Krimehilde, six cents d'entre eux sont encore vivants. En guise de salut matinal, elle leur envoie de nouveaux guerriers contre lesquels il faut lutter encore. Maintenant plus rien ne lui coûte, elle fait distribuer tout son or à ceux qui combattent pour elle.

Bientôt, le margrave Rudiger arrive et voit que dans les deux camps la détresse est égale. Alors, il se met à pleurer. Un des fidèles de Etzel, qui l'aperçoit, lui reproche de rester inactif. Lui qui doit au roi terres et châteaux, fortune et honneurs, il n'a pas encore donné un seul coup d'épée. Rudiger n'en supporte pas davantage. Serrant le poing, il se jette sur l'homme et lui assène sur la tête un coup si formidable qu'il l'étend mort à ses pieds.

Etzel et Krimehilde, voyant croître le péril, le supplient à genoux de leur venir en aide. Etzel va jusqu'à lui offrir de partager la royauté avec lui. Krimehilde lui rappelle son serment et qu'il a juré de la servir en toute occasion. Que faire ? Quoi que décide Rudiger, ce sera déloyal : il est le vassal de Etzel, un serment le lie à Krimehilde. Mais c'est lui aussi qui a guidé les Burgondes en Pannonie. Il les a reçus dans sa maison, les a comblés de dons. Il a fiancé sa fille au noble Giseller. Il ne peut pas les trahir. Que le roi le dépouille de ses biens et, prenant sa femme et sa fille par la main, le margrave partira en exil, à pied comme un vagabond. Mieux vaut pourtant la mort pour lui, car la mort délivre. Il mourra donc, payant ainsi au roi ce qu'il lui doit, tenant le serment qu'il a fait à la reine. Il s'arme et avec lui s'arment tous ses guerriers. Krimehilde, le voyant, verse des larmes de joie. Et lorsque Giseller aperçoit celui qui doit être son beau-père, il se réjouit aussi, croyant qu'il leur apporte son aide.

Mais non : Rudiger, appuyé sur son bouclier, dénonce l'amitié qu'il a vouée aux Burgondes. C'est en vain que ceux-ci font appel à son honneur et à son dévouement.

— Plût au ciel, leur répondit-il, que vous fussiez restés à Worms sur le Rhin et que depuis longtemps, moi, j'eusse trouvé la mort. Mon honneur serait sauf et je n'aurais pas besoin de m'armer contre vous.

Mais déjà, pour combattre, ils lèvent leurs boucliers, lorsque Hagen demande qu'on arrête un instant ! Le présent que dame Goteline lui

avait fait, les Huns le lui ont brisé dans la main. Il demande à Rudiger de lui céder le sien. C'est le dernier cadeau que fera le margrave. Les yeux des assistants se remplissent de larmes. Le farouche Hagen en est touché lui-même. Il jure à Rudiger que sa main ne le frappera pas. Volker, son compagnon d'armes, fait le même serment. Giselher, lui aussi, quand il le rencontre dans l'ardente mêlée fait tout pour l'éviter. Mais lorsque Gernot voit le carnage que Rudiger a fait de ses guerriers, il bondit vers lui. Déjà blessé lui-même, il frappe le margrave de cette même épée qu'en des temps plus heureux il lui avait donnée. Et ils tombent tous deux du coup mortel que chacun a porté.

Les Burgondes tirent alors une vengeance effroyable de la mort de Gernot. Ils massacrent jusqu'au dernier les guerriers de Rudiger.

Lorsque tout bruit se tait dans la salle – car les Burgondes, las du combat, se reposent à présent – Krimehilde s'imagine que Rudiger parle avec eux et la trahit peut-être. Mais Volker, qui l'entend, lui crie :

— Non pas ! Si j'osais accuser de mensonge une reine, je dirais que vous avez odieusement calomnié Rudiger. Il a si bien accompli les ordres de son maître que lui et ses guerriers ont tous péri sous nos coups. Cherchez ailleurs qui vous pourrez maintenant envoyer contre nous. Rudiger nous est resté fidèle jusqu'au trépas.

Alors Krimehilde laisse libre cours à sa douleur. Etzel rugit comme un lion et tous deux pleurent amèrement la mort de leur vaillant champion.

Entendant les cris et les plaintes dont l'écho résonne à travers toutes les salles du palais et jusqu'au haut des tours, un guerrier de Dietrich va prévenir son maître. Il dit :

— L'un des deux, le roi ou Krimehilde, a sûrement péri. Nous devons les venger.

Mais le sage Dietrich rappelle à tous ses chevaliers la promesse qu'il a faite aux Burgondes de ne pas les combattre. Wolfahrt néanmoins, le plus bouillant d'entre eux, s'offre à aller aux nouvelles. Mais Dietrich se défie de son impétuosité et préfère envoyer son neveu, le prudent Helfrich. Celui-ci revient bientôt, la tête basse et les yeux pleins de larmes.

Lors Dietrich l'interroge :

— Quelles nouvelles, mon fils ? et pourquoi pleurez-vous ?

— J'ai sujet de le faire. Les Burgondes ont tué le noble Rudiger.

Mais Dietrich ne veut pas croire la nouvelle ; il faut que les Burgondes eux-mêmes la confirment. Il leur dépêche donc maître Hildebrand, dont la tête chenue a bravé tant de batailles, essuyé tant d'orages. Celui-ci veut partir sans armes et sans bouclier. Mais Wolfahrt le blâme de s'exposer ainsi sans défense aux injures des

Burgondes. Alors le vieillard s'arme, le sage obéissant aux conseils du fou.

Mais avant seulement qu'il y ait pris garde, tous les guerriers de Dietrich ont fait comme lui. Ils sont équipés et prêts à le suivre.

Volker, qui fait toujours bonne garde, voit s'avancer la troupe en armes. Il l'annonce à ses maîtres. Peu après, Hildebrand paraît et, s'appuyant sur son bouclier, il accomplit sa mission, demandant s'il est vrai que Rudiger ait péri.

Hagen, sans plus attendre, lui répond :

— La nouvelle est certaine. Il faut que je le dise, autant je souhaiterais qu'elle fut fausse et qu'on vous eût trompés.

En entendant ces paroles, les rudes guerriers laissent couler leurs larmes. Et chacun se lamente. En perdant Rudiger ils perdent plus qu'un père. La voix entrecoupée de sanglots, Hildebrand peut à peine parler. Il dit :

— Sachez maintenant pourquoi mon maître vers vous m'envoie. Je viens vous demander le corps de celui que tous nous pleurons. Permettez que nous lui rendions ainsi le bien qu'il nous a fait, à nous comme à maint étranger, car nous aussi, nous sommes en ce pays les hôtes du roi Etzel. Pourquoi nous faire attendre ? Donnez-nous son cadavre afin que nous honorions sa dépouille vénérée.

Et Wolfahrt, prenant à son tour la parole, dit :

— Combien de temps faudra-t-il vous implorer encore ? Rendez-nous son cadavre afin que nous l'enterrions, ainsi qu'il le mérite.

Mais Volker répond :

— Venez le chercher vous-mêmes. Ainsi vous lui aurez rendu pleinement tous les honneurs que vous lui devez.

Puis, une fois lancés, tous deux continuent à s'injurier.

Hildebrand essaie en vain d'arrêter la rage de Wolfahrt, lui rappelant la défense de Dietrich. Mais Volker s'écrie, railleur :

— Lâchez donc le lion ! Pourtant je vous préviens : s'il me serre de trop près, même si son bras avait auparavant massacré le reste des humains, je l'étendrai à mes pieds et lui ferai passer pour toujours le goût de la discussion.

Alors, malgré Hildebrand qui tente une dernière fois de le retenir, l'impétueux Wolfahrt bondit dans la salle et tous les guerriers de Dietrich s'élancent à sa suite. Un combat furieux s'engage.

Volker tue un des meilleurs guerriers de Dietrich, mais tombe à son tour sous les coups de maître Hildebrand qui combat comme un furieux. Dankwart succombe, lui aussi. Wolfahrt, qui a échappé à Volker, combat avec Giselher. C'est entre eux deux une lutte si sauvage que Wolfahrt fait gicler le sang de son adversaire au-dessus de sa propre tête. Et comme avant eux l'ont fait Gernot et Rudiger, les deux braves s'entretuent et roulent ensemble sur le sol.

De tous les Burgondes, aucun ne reste en vie que Gunther et Hagen et des fidèles de Dietrich, seul le vieil Hildebrand est debout. Encore Hagen l'a-t-il frappé d'un rude coup d'épée. Rejetant alors vivement son bouclier sur son dos, le vieillard s'enfuit et, tout couvert de sang, il revient vers Dietrich qu'il trouve assis tristement à la fenêtre.

— D'où vient, Hildebrand, le sang que vous perdez ? Qui vous a fait cela ? Vous avez sûrement provoqué les Burgondes ! Pourquoi m'avoir désobéi ?

— La blessure que voilà, Hagen me l'a faite. Je n'ai pu qu'à grand'peine échapper à ce démon furieux.

— Cela est fort bien fait et je devrais vous en punir sur l'heure en vous ôtant la vie !

— Calmez votre courroux, seigneur Dietrich. Nous avons déjà trop de sujets de larmes. Les Burgondes nous ont refusé le corps de Rudiger.

— C'est donc vrai ! Il est mort ! Malheur, trois fois malheur ! Allez, Hildebrand, dites à tous les miens de s'armer à l'instant. J'y veux aller moi-même. Ils m'en rendront raison.

— Qui vous accompagnera, seigneur ! Ce qui reste vivant de tous ceux qui partirent est debout devant vous. Je suis revenu seul, car les autres sont morts.

— Infortuné Dietrich ! J'étais autrefois un noble et puissant roi ! Voilà donc mon destin ! Quand cessera ma plainte ? Malheur, malheur à moi ! Ah ! Pourquoi la douleur ne fait-elle pas mourir ?

Il dit, et les accents de sa voix puissante ébranlent les murs de la maison. Mais enfin il se calme et va chercher lui-même son armure. Le vieil Hildebrand l'aide à s'équiper. Sous le heaume de la cuirasse, tout son courage lui revient. Il prend son solide bouclier et, suivi de Hildebrand, il va trouver Gunther et Hagen. Du plus loin qu'il l'aperçoit, Hagen s'écrie :

— Voici Dietrich qui vient pour nous combattre. Il veut venger le mal que nous lui avons fait. Soit ! je suis homme à relever son défi.

Dietrich l'entend et aussi Hildebrand. Ils s'avancent et le héros, déposant son bouclier à ses pieds, éclate en reproches véhéments envers Gunther et Hagen et leur demande raison. Mais qu'ils consentent à se rendre tous deux et Dietrich renoncera à se venger.

— Je vous protégerai autant que je le pourrai et je veillerai à ce que nul ne touche à un cheveu de votre tête. Vous éprouverez ainsi mon dévouement et ma bonté.

— Le ciel nous en préserve ! lui répondit Hagen. Deux guerriers valides ne doivent jamais se rendre entre les mains d'un seul. Ce serait une lâcheté. Nous ne la commettrons point.

Hildebrand, à son tour, essaie de décider les valeureux Burgondes.

— Acceptez la paix que vous propose mon maître. Acceptez tout de

suite. L'heure viendra, et ce sera bientôt peut-être, où il serait trop tard.

— Vous dites vrai, Hildebrand. Ce serait plus honorable que de fuir honteusement ainsi que vous l'avez fait, vous. Sur ma foi, je vous croyais moins lâche.

— Pourquoi revenir là-dessus ? Êtes-vous donc sans reproche ?

Mais le noble Dietrich, l'interrompant, lui dit :

— Convient-il à deux chevaliers de s'injurier de la sorte, ainsi que de vieilles mégères ? Je vous l'ordonne, Hildebrand, cessez à l'instant même.

Puis, s'adressant à Hagen qu'il traite encore d'ami, il lui rappelle les paroles qu'il a prononcées tout à l'heure.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous consentiriez à soutenir seul le combat contre moi ?

— Soit ! Je ne me dédis pas. Combattons ensemble et je vais essayer de vous donner quelques vaillants coups d'épée, à moins que Balmung ne se brise entre mes mains.

Tous deux se précipitent l'un contre l'autre. Leurs épées s'entrechoquent. Dietrich s'abrite derrière son bouclier. Il sait qu'il a affaire à Balmung. Mais enfin il atteint Hagen et fait à son adversaire une profonde blessure. Il pourrait le tuer, mais il songe à part soi : « Tu es affaibli par une longue lutte. Ta mort me vaudrait peu d'honneur, essayons toutefois de te faire prisonnier. »

Alors, laissant tomber son bouclier, il étreint Hagen et lui liant les mains, il l'amène devant la reine. C'est pour elle une douce joie après ses peines amères. Mais avant de la quitter, Dietrich demande à Krimhilde de laisser la vie sauve à son prisonnier. Elle le lui promet et fait néanmoins conduire Hagen dans un cachot.

Dietrich cependant retourne vers Gunther. Après un rude combat – car l'infortuné Burgonde se défend vaillamment – Gunther est vaincu à son tour et mené à la reine chargé de liens, comme, avant lui, Hagen. En le voyant ainsi, Krimhilde, enfin joyeuse, s'écrie :

— Seigneur Gunther, c'est maintenant que je vous souhaite la bienvenue !

Mais le malheureux ne s'y méprend point. Ce salut fraternel n'est autre chose que méchante et cruelle raillerie.

Dietrich met fin à la pénible scène en demandant à Krimhilde d'épargner Gunther aussi bien que Hagen. Mais elle, qui promet tout, ne pense plus qu'à sa vengeance. Elle va aussitôt trouver Hagen dans sa prison et lui dit d'une voix haineuse :

— Si vous voulez me rendre ce que vous m'avez pris, il se peut encore que vous retourniez vivant au pays burgonde.

Mais Hagen répond :

— Assez de propos inutiles ! J'en ai fait le serment : Tant qu'un de

mes maîtres sera en vie, je ne montrerai le trésor à quiconque. Personne ne l'aura !

— J'en viendrai bien à bout ! s'écrie alors la reine. Et sur l'heure elle fait trancher la tête de son frère, puis, la saisissant par les cheveux, elle va elle-même la présenter à Hagen. Ce lui fut grande peine et il dit à Krimhilde :

— Tu es arrivée à tes fins ! Tout s'est accompli ainsi que je l'avais prévu. À présent Gunther, mon roi, est mort, et Giselher l'enfant, et Gernot aussi. Sauf Dieu seul et moi, personne ne peut savoir où j'ai mis le trésor. Il restera caché jusqu'à la fin des temps.

— Voilà donc comment seront payés mes tourments et mes peines ! Mais il me reste au moins l'épée de Siegfried, celle que mon tendre époux portait à son côté lorsque je l'ai vu pour la dernière fois.

Balmung est bien là, en effet. Elle la tire du fourreau, la saisit à deux mains et d'un coup elle abat la tête de son ennemi.

Mais le vieil Hildebrand ne peut supporter que le plus hardi des guerriers ait succombé ainsi, tué par une femme. Il bondit vers Krimhilde. Malgré ses cris et ses larmes, elle ne peut échapper à son bras vengeur. Elle tombe, criblée de coups.

Tous ceux qui devaient mourir sont morts.

La splendeur des héros s'est éteinte dans le trépas. Et la fête royale a fini dans la douleur, comme ici-bas toute joie doit finir dans la peine...



La Légende des Hegelinge

PROLOGUE



LE jeune Hagen, fils de Sigebant, roi d'Islande, est enlevé, au milieu d'une fête, par un griffon et déposé dans une île déserte.

Là, Hagen est découvert par trois princesses que le griffon avait également ravies.

Devenu fort et adroit, Hagen trouve dans une barque abandonnée des armes et un bouclier. Il s'en empare, tue le griffon, met la barque à la mer, ramène en Islande ses trois compagnes, épouse la plus belle et reçoit le sceptre et la couronne des mains de son père qui se sent trop vieux pour régner encore.

I HILDE



ETTEL, roi des Hegelinge (les Frisons), veut prendre femme. Il entend vanter la beauté de la fille du roi d'Islande, le farouche Hagen. Mais son père est si cruel, dit-on, qu'il n'admet nul prétendant, et fait pendre, sans merci, tous les messagers qui se présentent au nom de l'un d'eux.

Cinq héros s'offrent néanmoins à aider Hettel dans son entreprise, parmi lesquels se distinguent Wate, le sage vieillard, Frute, le généreux chevalier et Horant, le noble chanteur. Ils jurent d'amener la belle princesse Hilde au pays des Hegelinge.

Ils équiperont un superbe navire et Frute le charge de marchandises précieuses. Mais, au fond, il fait cacher une troupe d'hommes en armes.

Arrivés à la cour de Hagen, les chevaliers, déguisés en marchands, racontent que Hettel les a bannis. Offrant de riches présents, ils demandent la protection du roi. Celui-ci les accueille avec bienveillance et leur procure un gîte dans la ville. Frute étale ses marchandises : ce sont de riches étoffes, des armes de bon acier, des bijoux finement ciselés. Jamais on n'acheta à si bon compte d'aussi belles choses, jamais on ne rencontra marchand aussi généreux. Celui qui est sans argent et voit un objet à sa guise peut l'emporter sans le payer.

Bientôt, on ne parle plus dans le pays que des riches étrangers. Ils sont invités à la cour. Leur manières, leurs vêtements excitent l'admiration. Si de simples marchands se conduisent ainsi en gentilshommes, que sont donc les seigneurs de leur pays !

Mais voici Horant, le noble chanteur, entrant en scène à son tour.

Lorsque la nuit eut pris fin et que le jour se mit à poindre, Horant

commença à chanter un chant si doux que tous les oiseaux perchés dans les branches se turent pour l'entendre. Les gens qui dormaient ne restèrent pas longtemps dans leur lit. Horant continua son chant qui retentit toujours plus beau et plus plein. Sire Hagen lui-même, qui était près de la reine, l'entendit aussi, et pour en mieux jouir, quittant tous deux la salle où ils se tenaient, ils montèrent sur la terrasse.

Horant avait été bien inspiré, car la jeune princesse l'entendit aussi. La fille du farouche Hagen et ses suivantes étaient assises ensemble dans la chambre des dames et, comme les oiselets des bois, en oublièrent leurs propres chansons. Et les animaux de la forêt laissèrent là leur pâture, les insectes qui devaient ramper dans l'herbe, les poissons qui devaient nager dans l'eau, s'arrêtèrent aussi. Le son des cloches même ne semblait plus si beau. Tous ceux qui écoutaient le doux chanteur se sentaient transportés. Ceux qui étaient tristes voyaient s'évanouir leurs peines et les malades ne ressentaient plus de souffrance. Quiconque l'entendait voulait l'entendre encore.

Alors, la jeune princesse fit venir en secret auprès d'elle le noble chanteur et lui tint le langage suivant :

— Recommencez pour moi ces chants que j'ai déjà entendus. J'ai soif de les entendre encore. Les sons qui jaillissent de vos lèvres sont pour moi un si doux réconfort que mon cœur n'en a jamais éprouvé de plus grand.

Pour lui plaire, il se mit donc à chanter un chant plus doux qu'aucune oreille n'en avait jamais entendu. Alors elle ôta de son doigt son bel anneau d'or et le lui donna. Horant jugea qu'il pouvait lui parler de son maître.

— Si personne ne nous trahit, je te dirai volontiers, ô noble jeune fille, pourquoi mon maître nous a envoyés en ces lieux. Nous n'y sommes que pour toi seule. Il t'aime d'un amour pur et, pour toi, il a détourné son cœur de toutes les autres femmes.

Là-dessus, elle lui répond :

— Si son cœur est sincère, je consentirai volontiers à lui donner ma main. Mais il faut me promettre que soir et matin j'entendrai tes chansons.

— N'en soyez pas en peine ! À la cour de mon maître vivent douze chanteurs qui chantent bien mieux que moi, mais moins bien que lui-même qui nous surpasse tous.

Quelques jours plus tard, les étrangers vinrent prendre congé du roi. Hettel, leur maître, dirent-ils avait envoyé des messagers vers eux pour leur proposer une réconciliation. Ils vont donc rentrer au pays des Hegelinge, où tous ceux qui les aiment languissent en les attendant. Il faut partir.

Hagen leur offre alors de riches cadeaux, de l'or et des pierres précieuses ; ils ont été eux-mêmes si généreux qu'il ne veut pas être en

reste avec eux ; les gens y trouveraient à redire et l'en blâmeraient. Mais le vieux Wate répond :

— Je suis trop riche moi-même pour emporter votre or. Pourtant, sire, nous vous demandons quelque chose qui nous tient plus au cœur que tout au monde. Ce nous sera grand honneur si vous nous l'accordez. Venez vous-même, nous vous en prions, juger de ce qui nous reste sur nos bateaux. Nous aurions certainement des provisions suffisantes pour trois années de mer. Mais nous les distribuerons volontiers à ceux qui en auront envie. Quant à nous, nous allons partir, nous ne pouvons tarder davantage. Venez nous accompagner jusqu'au rivage, venez avec la reine et Hilde, la belle princesse. Il faut qu'elles voient toutes deux nos trésors. Ce sera pour nous un honneur dont nous serons fiers jusqu'à la fin de nos jours. Accordez-nous cette faveur, sire, nous ne demandons pas autre chose.

Et l'hôte reprit avec bienveillance :

— Puisque vous le voulez, demain, de bon matin, je ferai sceller cent haquenées pour les dames et nous vous accompagnerons, car je veux moi aussi visiter vos navires. Le soir même, comme Hagen les y avait autorisés, les étrangers allèrent vers leurs bateaux. Et le sage Frute fit descendre à terre du vin et d'autres provisions afin d'alléger le chargement.

Le lendemain, Hagen et sa suite se rendirent au bord de la mer. Tout était prêt pour les recevoir. Frute avait fait étaler ses marchandises les plus magnifiques, qu'il avait tenues cachées jusqu'alors. Hilde et ses suivantes montèrent sur un bateau, tandis que Hagen en visitait un autre.

Soudain, les ancres sont levées, les guerriers qui étaient restés au fond des navires paraissent et Hagen, hors de lui, voit qu'il a été joué. C'est en vain cependant que le roi et ses chevaliers essaient d'atteindre les fuyards avec leurs lances. Ils veulent les suivre en bateau, mais leurs embarcations sont hors d'état de prendre la mer.

Les autres cependant cinglent vers le pays des Hegelinge et envoient un messager à Hettel pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Hettel vient à leur rencontre avec ses chevaliers et, sur des tapis de fleurs éclatantes, sous des tentes de soie précieuse, il reçoit sa belle fiancée.

Mais voici que des voiles apparaissent à l'horizon. Le roi Hagen a fait construire d'autres bateaux et, à la tête d'une nombreuse armée, il s'est mis à la poursuite des ravisseurs.

Une bataille sanglante s'engage. Les rois eux-mêmes luttent corps à corps. Hagen blesse Hettel, mais est à son tour blessé par Wate.

Hilde se jette entre les combattants et les implore de cesser le combat. Elle tremble pour son père, on l'écoute, et le farouche Hagen, pansé par celui-là même à qui il doit sa blessure, pardonne à sa fille et

accepte Hettel pour gendre.

II GUDRUN



ETTEL et Hilde vivent heureux ensemble. Deux enfants leur naissent : une fille et un garçon. Le garçon s'appelle Ortwin et la fille Gudrun. Lorsqu'il en est temps, le roi et la reine songent à les faire élever selon leur rang. Ortwin reçoit comme précepteur le sage Wate ; qui lui inculque les principes de la plus haute vertu et l'instruit dès sa prime jeunesse afin qu'il sache se conduire en brave parmi les plus braves.

Quant à la belle Gudrun, Hettel l'envoie en Danemark à son ami fidèle Horant qui n'épargne rien, ni son temps ni sa peine, pour en faire une princesse accomplie.

Si belle qu'eût été dame Hilde, sa mère, et même son aïeule, Gudrun est plus belle encore. À l'âge où les jeunes gens sont armés chevaliers, les plus riches prétendants se présentent pour elle. Mais Hettel n'en veut accepter aucun et les laisse retourner sans espoir dans leur pays. L'un d'entre eux, Siegfried de Morland, profondément humilié, se retire, la menace à la bouche.

C'est alors que la renommée de Gudrun pénètre jusqu'en Normandie où règne le roi Ludwig, l'époux de la méchante Gerlinde. Leur fils Hartmut, songe à son tour à envoyer des messagers à Hettel, au pays des Hegelinge. Mais son père ne veut rien entendre.

— Qui vous dit que la princesse soit si belle ? Personne d'ici ne l'a vue. Et puis elle demeure bien trop loin de chez nous !

Mais Hartmut insiste :

— Pourquoi serait-ce trop loin ? Lorsqu'un prince veut épouser une noble princesse et acquérir en même temps de grands biens, il irait jusqu'au bout du monde. Écoutez-moi, mon père, envoyons des

messagers au roi Hettel.

Alors, Gerlinde dit à son tour :

— Eh bien ! faites écrire les lettres. Moi, je vais préparer les présents et nos messagers trouveront bien la route qui conduit vers le pays des Hegelinge.

Ludwig se laisse fléchir. Les messagers s'apprêtent. On leur donne les lettres scellées du sceau royal. Ils font diligence, voyagent jour et nuit. Pendant ce temps, Hartmut sent son cœur partagé entre l'angoisse et l'espérance. Il y a bien cent jours que les Normands voyagent par terre et par mer et ils n'ont encore trouvé personne qui pût leur indiquer le pays des Hegelinge.

Enfin ils atteignent le Danemark où Horant leur donne l'hospitalité, après quoi il les accompagne jusqu'à la cour du roi Hettel. Ils y sont bien accueillis et se reposent tranquillement tant que le roi ignore leur mission.

Mais le douzième jour, le roi les mande auprès de lui. Ils lui remettent les lettres. Un des assistants, assez instruit pour cela, les lit à voix haute. Et Hettel répond :

— Il était inutile de venir ici au nom de Hartmut, votre roi. Je vous le dis à tous : votre proposition ne peut m'agréer, pas plus qu'à dame Hilde.

Et la reine prend à son tour la parole :

— Comment pourrions-nous lui donner notre fille ? Son père est le vassal du mien. Qu'il cherche ailleurs une épouse !

Et les messagers, déçus, reprennent tristement le chemin de leur pays, ayant fait en vain ce long et pénible voyage.

Mais Hartmut ne veut pas renoncer à conquérir Gudrun, malgré Gerlinde qui s'écrie :

— Malheur à nous, mon fils chéri. Pourquoi, pourquoi avons-nous envoyé des messagers au pays des Hegelinge ?

Les années passent. À son tour Herwig, roi de Zélande, entend parler de la belle Gudrun et songe à la prendre pour épouse. Il envoie plus d'un messager au pays des Hegelinge. Mais jamais aucun d'entre eux ne lui rapporte une réponse encourageante. Humilié de tant de refus, il équipe une armée et vient assiéger Hettel dans son château. C'est une lutte acharnée, où les deux rois eux-mêmes se mesurent en combat singulier. Le jeune prince se bat si vaillamment que, dans son cœur, le roi Hettel souhaite avoir pour gendre un chevalier aussi parfait. Gudrun elle-même, qui déjà aime le noble Herwig, suit le duel d'un cœur angoissé et n'ose souhaiter ni la victoire ni la défaite de son père ou de son bien-aimé. Toute tremblante elle leur crie :

— Cessez de vous battre. Votre sang ne doit pas couler plus longtemps pour moi. Réconciliez-vous !

Et aussitôt les héros mettent bas les armes et font la paix ensemble.

Au milieu d'un repas joyeux, Herwig demande encore une fois la main de Gudrun. Puisqu'elle l'aime, ses parents ne refusent pas plus longtemps et les fiançailles du noble Herwig et de la belle Gudrun sont célébrées solennellement.

Mais la reine Hilde veut garder encore toute une année sa fille auprès d'elle, afin, dit-elle, de la mieux préparer à son rôle de souveraine. En proie à de sombres pressentiments, Herwig quitte alors tristement sa fiancée et regagne la Zélande.

À peine la nouvelle des fiançailles de Gudrun est-elle parvenue au roi Siegfried de Morland, qu'enflammé de courroux, il décide de châtier sans merci celui qui lui a été préféré. Il envahit les États de Herwig et le malheureux prince, dont l'armée est presque entièrement anéantie, est forcé d'appeler ses amis à son secours. Il envoie des messagers au roi Hettel et Gudrun implore si ardemment son père que celui-ci, accompagné du vénérable Wate et du valeureux Horant, vole à son aide. Siegfried, battu, se retire dans son bourg où les alliés l'enferment.

Cependant, la nouvelle de cette guerre parvient jusqu'en Normandie. Aussitôt, Jartmut et le roi Ludwig s'embarquent avec une nombreuse armée et envahissent le pays des Hegelinge. Ils pénètrent dans le bourg royal, enlèvent par un hardi coup de main Gudrun et soixante-deux de ses suivantes.

Accablée de douleur, la reine Hilde envoie en hâte des messagers à Hettel et à Herwig.

— Allez ! dites au roi que je suis ici solitaire, que les Normands ont enlevé la princesse, que notre or et nos pierreries sont devenus la proie des ravisseurs, qu'ils retournent en leur pays le cœur gonflé d'orgueil. Dites que nos chevaliers sont morts, nos bourgs démantelés, nos villes saccagées, notre pays dévasté.

Et les messagers font diligence. Dès le septième jour, ils ont rejoint Hettel à qui ils annoncent la triste nouvelle. En les entendant, le roi se met à pleurer. Et, voyant ses larmes, Herwig pleure aussi. Tous les assistants ressentent la même douleur et, comme leurs souverains, ils laissent couler leurs pleurs. Mais le sage Wate se reprend le premier.

— Il faut, dit-il, conclure la paix avec Siegfried et l'obliger à nous suivre avec nos chevaliers. Ainsi, nous nous mettrons tous à la poursuite des ravisseurs.

Ceux-ci cependant s'étaient embarqués, emmenant leur proie et chargés de butin. Le vent gonflant leurs voiles, ils arrivèrent bientôt dans une île solitaire, qu'on appelait Wulpensand. C'est là qu'ils pensaient se reposer pendant quelques jours. Leurs nobles prisonnières, se tenant à l'écart, restaient assises tristement sur la grève déserte. Les Normands étaient là, depuis un jour ou deux, quand de loin on vit s'avancer, balancé par les vagues, un navire aux voiles

richement ornées. Ils crurent que c'étaient des pèlerins et ne s'en soucièrent pas. Mais bientôt le navire fut assez près pour qu'on y vit briller les heaumes.

— Ce sont nos ennemis. Ils viennent nous attaquer ! dit alors Hartmut.

Le navire est si proche qu'on pourrait le toucher. Il est suivi de toute une flotte. Les guerriers sautent à terre. Wate se précipite le premier sur les Normands. Le roi Ludwig l'attaque et lui porte un furieux coup de lance. Mais son arme vole en éclats. Wate répond alors par un grand coup d'épée et c'est avec peine que Ludwig lui échappe. Quant à Herwig, il ne peut gagner le bord. Alors, il saute dans les flots ; il y plonge jusqu'aux épaules. Les ennemis voudraient le noyer ; mais lui se défend vaillamment et en pourfend plus d'un. On voit alors les vagues se teindre de leur sang. Ceux qui échappent aux armes périssent dans les flots.

Quant au noble Ortwin et à ses compagnons, on dirait qu'ils vont cultiver la terre et veulent la fumer avec des cadavres.

Au loin Gudrun et ses suivantes pleurent, tandis que le rude combat se poursuit tout le jour. Enfin le soir descend, interrompant la lutte où chacun a fait noblement son devoir. Le lendemain, quand paraît l'aurore, tous ceux qui restent encore, jeunes et vieux, redoublent leurs efforts, les uns pour garder Gudrun, les autres pour la reprendre. Hettel et Ludwig se trouvent enfin face à face. L'épée haute, ils s'élancent l'un contre l'autre et c'est alors seulement que chacun éprouve combien son ennemi est fort autant que brave. Hettel pourtant succombe et le camp retentit de cris et de lamentations. Nul ne peut consoler Gudrun, car tous pleurent, même les ennemis.



Ceux qui échappent aux armes périssent dans les flots.

Lorsque Wate apprend le trépas de son maître, il ne se maîtrise plus. Il fonce sur les Normands comme un sanglier sauvage. Mais la nuit les surprend pour la seconde fois. Amis et ennemis ne se distinguent plus. Ils vont s'entre-tuer. Alors, Herwig ordonne de suspendre le combat et d'attendre le jour. Normands et Hegelinge se reposent en deux camps séparés. Mais Ludwig et Hartmut se concertent et décident ensemble de fuir avec leur proie sans tarder davantage. On lève l'ancre sans bruit après avoir embarqué Gudrun et ses suivantes, contraintes au silence sous menace de mort.

Lorsque le lendemain, Wate, sonnant le cor, appelle les siens au combat, les ennemis sont déjà loin et l'on voit disparaître leurs derniers navires dont les voiles rapides fuient à l'horizon.

Que faire ? Les poursuivre ? Il n'y faut pas songer. Les guerriers décident sagement de rentrer d'abord au pays des Hegelinge où pleure dame Hilde, plutôt que d'entreprendre une nouvelle campagne. Mais avant toute chose il faut ensevelir le roi qui, pour l'amour de sa fille, a trouvé une mort si digne d'un héros. Ce n'est pas à lui seul qu'on rendra les honneurs. Tous ceux qui sont tombés là, amis ou ennemis, sont traités de même, quel que soit leur nom ou leur pays.

Ce pieux devoir accompli, ils se mettent en route. Mais quel triste retour ils font au pays des Hegelinge où dame Hilde attend chaque jour qu'on lui ramène sa fille !

Wate le premier, le cœur lourd de soucis, se hasarde à paraître devant la reine. Son bras et sa vaillance rapportent cette fois peu de fruits d'une aussi rude campagne.

Lorsqu'on apprend le retour de Wate, tout espoir est perdu, car ils savent qu'à l'habitude, lorsqu'il revient de guerre, c'est au bruit de fanfares joyeuses. Mais Wate reste muet et les siens avec lui.

— Eh quoi ! s'écrie la reine, que signifie cela ? L'armée de Wate rapporte, au lieu de trophées glorieux, des boucliers brisés. Sous leur lourd fardeau les chevaux vont au pas. Les soldats se taisent et marchent la tête basse. Que je voudrais savoir où est le roi, mon maître !

Enfin Wate s'avance. Plus d'un alors s'approche, qui vient pour s'informer du sort des guerriers.

— Il faut que je vous le dise et sans rien vous cacher : tous ont péri !

Et chacun, du vieillard à l'enfant, entendant la nouvelle, en est épouvanté.

— Que je suis malheureuse ! s'écrie alors la reine. Hettel, mon seigneur, lui qui fut tout pour moi, pourquoi m'a-t-il quittée ? Et ma fille que je ne reverrai plus ! Je les perds tous les deux. Malheur ! trois fois malheur !

Mais le vaillant guerrier, répondant à la reine, dit :

— Cessez vos plaintes, ô noble souveraine ! Ceux qui sont morts ne

reviendront plus. Pourtant, lorsque un jour nous aurons une nouvelle armée, quand les enfants d'aujourd'hui seront devenus des hommes, je les conduirai contre Hartmut et Ludwig pour venger tout ensemble ma douleur et notre honte.

Mais dame Hilde ne veut pas attendre. Elle envoie des messagers auprès des amis du roi pour leur demander secours et assistance.

D'abord, arrive Herwig, le vaillant. Il trouve la reine en pleurs et, la voyant pleurer, il ne peut retenir ses larmes. Enfin, il se remet et lui dit fermement :

— Ils n'ont pas tous péri, ceux qui vous vinrent en aide et le firent volontiers, quoi qu'il leur en dût coûter. Mais moi qui suis vivant, je n'aurai repos ni trêve jusqu'à ce que soit châtié Hartmut qui m'a volé ma douce fiancée et qui nous a tué nos plus vaillants guerriers. Je le poursuivrai jusqu'en son dernier refuge et détruirai toutes ses forteresses.

Enfin, les autres arrivent ; et quand tous sont rassemblés, Danois et Frisons, et qu'ils ont bien pleuré la mémoire de Hettel, ainsi qu'ils le doivent, ils délibèrent ensemble. Plus d'un aurait voulu entrer aussitôt en campagne. Mais le sage Wate intervient et leur parle à tous comme il fit à la reine.

— Nous ne le pouvons pas. Cela ne se pourra que lorsque nos enfants sauront porter l'épée. Alors plus d'un orphelin, songeant aux morts qu'il a à venger, nous suivra et nous aidera vaillamment dans notre entreprise.

Mais dame Hilde l'interrompt :

— Jusqu'à quand devons-nous attendre ? Et combien de temps faudra-t-il que ma fille chérie reste prisonnière loin du pays des Hegelinge ?

Mais Frute le Danois, qui jusqu'alors s'était tu, dit à son tour :

— Nous ne pourrons rien, tant que nous n'aurons pas assez de guerriers. Nous ne devons tenter l'aventure que lorsque nous serons certains, quoi que fassent les ennemis, de leur reprendre Gudrun et de vous la ramener.

La reine alors se soumet :

— Plaise à Dieu que nous vivions jusque-là ! Mais que le temps passera lentement pour moi ! Quant à vous, messeigneurs, ne m'oubliez pas, ni la pauvre Gudrun. Ceux-là seront vraiment mes fidèles qui auront pitié de notre commune détresse. Qu'ils soient bénis, eux et les leurs !

Cependant les Normands n'étaient plus bien loin de leur pays. Les vents favorables les avaient poussés en vue de la Normandie. Et tous ceux qui avaient cru périr sur la terre étrangère se sentaient l'âme en joie.

Lorsque le roi Ludwig vit se dresser sur la rive son bourg altier, il dit

à Gudrun :

— Voyez ce bourg, princesse : c'est le nôtre. Si vous le voulez, vous pourrez régner sur tout le pays d'alentour.

Mais la triste Gudrun répondit :

— Je ne saurais. Pleurer et souffrir, voilà quel est désormais mon sort ici-bas.

Alors, le roi Ludwig reprit :

— Laissez là vos peines. Soyez l'épouse de mon fils, le noble chevalier. Tout ce que nous possédons, nous vous le donnerons et vous vivrez avec lui heureuse et honorée.

— J'aimerais mieux mourir !

Le roi en courroux n'en peut entendre davantage. Il la saisit par les cheveux et la jette à la mer. Elle va disparaître lorsque Hartmut, bondissant vers le bord du navire, là rattrape par ses longues tresses blondes et la retire des flots. Mais elle, qui a perdu connaissance, ignore qu'il l'a sauvée et ne lui en sait nul gré.

Voyant le sort de l'infortunée princesse, toutes ses nobles suivantes se mettent à pleurer en songeant à part soi : « Quel sera notre propre destin, si c'est ainsi qu'on traite la fille de notre roi ? »

Hartmut cependant, se tournant vers son père, lui dit d'un ton de reproche :

— Pourquoi avoir voulu faire périr Gudrun, que j'aime plus que tout au monde ? Si tout autre que mon père s'en était avisé, je lui aurais pris sur l'heure et l'honneur et la vie.

Le roi accepte la leçon et, soudain calmé, demande à son fils de l'excuser auprès de Gudrun. Il avoue « qu'il ne sait pas très bien se comporter avec les belles dames. »

Mais il est temps d'envoyer des messagers à dame Gerlinde. Ludwig les fait venir en hâte et fait annoncer à la reine qu'il n'a que de bonnes et agréables choses à lui mander. Il la prie de venir avec Ortrun, sa fille, à la rencontre de la noble princesse.

En effet, comme l'a demandé le roi, le matin du troisième jour la reine et sa fille, les dames et les chevaliers, se rendent sur la grève à la rencontre des arrivants. Déjà ils sont au port. Tous rentrent joyeux. Seules, Gudrun et ses compagnes ont le cœur en deuil et pleurent au lieu de se réjouir.

Enfin Hartmut s'avance, tenant par la main la belle princesse. Combien elle eût voulu l'éviter, si elle en avait eu le moyen ! Et avec quelle tristesse elle accepte l'honneur qui lui est fait.

Mais la tendre Ortrun arrive escortée par deux princes et reçoit Gudrun en la saluant gracieusement. Les yeux pleins de larmes, on voit alors l'étrangère embrasser la fille de ses hôtes, qui prend doucement ses mains entre les siennes.

Quand la reine veut à son tour embrasser Gudrun, elle recule

d'horreur et, tremblant de tous ses membres, elle dit :

— Comment osez-vous seulement vous approcher de moi ? C'est grâce à vous seule que loin de mon pays je dois souffrir cette peine amère !

Mais Gerlinde feint de ne rien entendre et continue à se montrer gracieuse avec elle et avec ses compagnes.

On décharge les navires de leur riche butin, on dresse sur la grève de magnifiques tentes de soie. Gudrun reste sombre et désolée. On ne la voit sourire qu'à la seule Ortrun.

Pourtant, quand vient le soir, on songe à regagner le palais. L'étrangère y reçoit ses appartements et Hartmut ordonne qu'on la traite selon son rang. Mais la reine demande :

— Quand donc Gudrun consentira-t-elle à être la femme de Hartmut ? Il la vaut bien, peut-être ! Pourquoi le mépriserait-elle ?

Et Gudrun, qui l'entend, s'écrie :

— Dame Gerlinde, je pense que vous ne voudriez pas non plus prendre pour époux celui par qui tant des vôtres auraient péri. Comment consentiriez-vous à être sa servante ?

— Ce qu'on ne peut éviter, mieux vaut l'accepter tout de suite de bonne grâce. Sois sa femme et je jure sur ma vie que tu ne t'en repentiras pas. Je te céderai avec joie ma couronne.

— Je ne veux pas la porter. Ne me parlez pas non plus des grands biens de votre fils. Je ne pourrais l'épouser pour ses richesses. Je ne veux pas demeurer dans ce pays. Mon seul désir est de m'en aller loin d'ici.

Entendant ces paroles qui lui paraissent méprisantes, Hartmut lance avec colère :

— Si je ne dois pas conquérir Gudrun, qu'elle ne compte pas non plus sur ma bonne volonté !

Alors, la méchante Gerlinde dit à son fils :

— Le sage finit par avoir raison d'un enfant indocile. Voulez-vous, sire Hartmut, me confier Gudrun, je saurai faire ployer un orgueil insensé.

Et Hartmut abandonne la malheureuse princesse aux mains de l'odieuse Gerlinde.

Alors, la méchante femme dit à la belle jeune fille :

— Tu ne veux pas des joies, soit, tu auras les peines. Regarde autour de toi, cherche si quelqu'un viendra te secourir ! Comme une servante, tu chaufferas ma chambre et tu tisonneras mon feu.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez, à moins que le ciel en décide autrement. Pourtant, jamais encore la fille de ma mère n'a fait ce que vous dites.

— Eh bien ! tu vas l'apprendre et tu accompliras ce que d'autres reines ont fait si rarement. Je saurai te soumettre avant que le soleil se

couche pour la seconde fois. Et d'abord je vais te séparer de toutes tes compagnes, qui m'obéiront comme toi.

Alors, on vit bientôt celles qu'en leur pays on saluait naguère du nom de duchesse, des filles de roi même, faire les plus rudes travaux. Les unes peignaient le lin et filaient jour et nuit, les autres dévidaient le fil, d'autres encore portaient l'eau dans la chambre de Gerlinde et de leurs blanches mains remplissaient la cheminée. C'est ainsi que pendant plus de trois ans, isolées les unes des autres, elles travaillèrent pour la méchante reine comme les plus humbles de ses servantes.

Lorsque enfin Hartmut revint d'une longue campagne qu'il avait entreprise pour oublier sa peine, il se fit amener la noble Gudrun. À sa mine on pouvait voir comme elle avait souffert et combien on lui faisait payer cher sa fidélité à Herwig, son vaillant fiancé.

Lorsqu'elle fut devant lui, Hartmut l'interrogea :

— Gudrun, j'espère que tu as vécu à ta guise depuis que j'ai quitté ces lieux avec mes guerriers.

Mais elle répondit :

— Je suis servante ici. Vous en portez la faute et moi j'en ai la honte !

Alors, s'adressant à sa mère, Hartmut lui reprocha sa conduite à l'égard de Gudrun. Mais elle se défendit :

— Crois-moi, mon fils : si nous l'implorions pendant trente années elle n'accepterait pas. Le fouet ou le balai la contraindraient à peine. Il n'y a pas d'autre moyen.

— N'importe, ma mère. Traitez-la mieux dorénavant.

Hélas ! son sort fut pire ! Gerlinde l'obligea à essuyer avec ses beaux cheveux la poussière des bancs et des escabeaux. Trois fois par jour, elle dut balayer la chambre de la reine.

— Je ferai tout, dit-elle, plutôt que d'épouser un autre homme que celui que j'aime.

Cela dure neuf ans. Hartmut, revenant d'une plus longue campagne, songe enfin à obtenir Gudrun de gré ou de force. Il ose le lui dire. Mais très noblement elle lui répond :

— Ce serait honte à vous, seigneur ! Aussi, n'ai-je nulle crainte !

Voyant sa confiance, Hartmut espère encore et la presse d'accepter.

— Non, seigneur, non, ce ne sera jamais. Vous savez trop quel mal j'ai dû souffrir par vous. Auriez-vous oublié que mon père fut tué par le vôtre ? Si j'étais chevalier je l'aurais depuis longtemps châtié. Puis-je être la femme de son fils ? Et puis, la coutume n'a-t-elle pas toujours prévalu jusqu'ici qu'une femme ne doit prendre un époux que si elle y consent tout aussi bien que lui ? C'est ainsi que le veulent la justice et l'honneur !

Alors, en grand courroux, sire Hartmut s'écrie :

— Soit, vous l'aurez voulu ! Que m'importe à présent tout ce qu'on

peut vous faire, puisque vous repoussez la couronne que je vous offre. Vous trouvez maintenant ce que vous avez cherché. Portez-en donc la peine tous les jours à venir !

— Oui, je la porterai comme je l'ai fait jusqu'ici. J'ai déjà tant souffert, je souffrirai encore.

Là-dessus, ils se séparent et la douce Ortrun essaie à son tour de fléchir Gudrun. Elle l'implore en vain. À tout ce qu'on lui offre, elle répond inlassablement :

— Je ne veux pas être reine.

Hartmut, désespéré, part à la guerre pour la troisième fois.

Cependant, la méchante Gerlinde maltraite encore davantage la pauvre affligée. Il faut maintenant qu'elle aille tous les jours, par le chaud et le froid, et le vent et la pluie, laver au bord de la mer le linge et les vêtements. Et de la voir ainsi plus malheureuse qu'elles toutes, ses suivantes pleurent de honte et de compassion. L'une d'elles, Hildebourg, sa compagne fidèle, obtient à force de prières de partager le sort de la pauvre Gudrun.

Treize ans se passent ainsi. Mais là-bas, au pays des Hegelinge, dame Hilde rappelle à ses vassaux et à ses amis que l'heure de la vengeance est venue. Ils répondent tous à son appel et Herwig le premier. On équipe une flotte d'au moins cent vaisseaux, portant plus de soixante mille guerriers. Lorsqu'ils quittent le port, c'est avec des cris de joie et des chants d'allégresse. Longtemps les dames, assises aux fenêtres du donjon, les suivent des yeux et les voient disparaître sur la mer immense.

D'abord, les vents favorables gonflent leurs voiles dont les mâts s'inclinent. Les guerriers s'en vont confiants, car ils espèrent rapporter de leur campagne honneur et gloire.

En passant près du Wulpensand où reposent leurs morts, ils s'arrêtent et vont puiser sur leurs tombeaux plus de courage encore pour la vengeance proche.

Mais bientôt, les vents contraires les assaillent. La tempête fait rage sur la mer indomptée. Ils sont jetés à la côte et pensent tous périr. Les brouillards se dissipent. Ils revoient le soleil. Un vent d'ouest s'élève. Enfin, c'est le salut.

Les voici arrivés en vue de la Normandie. Ils atterrissent sans être vus dans un bois où ils restent cachés. Aussitôt, les chefs délibèrent. Il faut envoyer des messagers à Hartmut.

— Je serai le premier, dit Ortwin. Gudrun est ma sœur. Nul envoyé ne saurait être plus sûr et plus fidèle.

— Et moi, dit Herwig, je veux être le second. Je mourrai avec toi ou nous réussirons ensemble. Si Gudrun est ta sœur, elle est ma fiancée et je lui dois service tous les jours de ma vie.

Mais Wate dit alors sur un ton courroucé :

— Ce serait enfantin ! Ne le faites pas, très nobles chevaliers ; je vous le conseille, d'un cœur tout dévoué. Si Hartmut vous découvre, vous y perdrez la vie : il vous fera pendre au gibet !

— Advienne que pourra ! C'est dans l'adversité que les amis s'entr'aident. Quoi qu'il puisse arriver, sans crainte du péril, Ortwin et moi nous nous exposerons jusqu'à ce que nous ramenions près de vous celle que nous venons délivrer.

Avant de partir, Ortwin fait jurer à tous les siens de le venger s'il ne doit pas revenir et de ramener, envers et contre tous, les pauvres exilées au pays des Hegelinges. Ils le jurent en pleurant.

Mais allons retrouver Gudrun et Hildebourg qui lavent sur la grève.

On est au mois de mars, sur la fin du carême, et dame Gerlinde attend des invités pour le jour des Rameaux. Elles font triple besogne, les pauvres lavandières, mais tout en travaillant, elles pensent à ceux qu'elles croient ne revoir jamais.

Soudain, un messager céleste s'approche du rivage sous l'apparence d'un cygne et vient leur annoncer la fin de leurs maux : leurs amis vont venir et les délivreront. Et Gudrun, dans sa joie, demande à l'oiseau qui parle la langue des humains si Hilde, sa mère, est encore en vie. Elle veut aussi savoir ce que sont devenus Ortwin, son frère, et Herwig, son fiancé.

— Tu les verras bientôt. Je les ai aperçus tous deux sur une barque légère.

Gudrun veut tout savoir. Elle l'interroge encore, mais l'oiseau disparaît. Et les deux jeunes filles, parlant du bienheureux message, en oublient leur besogne.

Le soir descend, elles rentrent au château où Gerlinde les attend et leur reproche leur paresse.

— Nous ne pouvons faire plus, répond dame Hildebourg. Et vous devriez avoir un peu plus d'indulgence pour nous, car nous avons bien froid. Nous travaillerons avec plus de zèle quand l'air sera moins rude.

Or, le lendemain, la neige est tombée. Le froid est glacial. Hildebourg demande en vain à la reine de leur faire donner des souliers. Il faut qu'elles aillent toutes deux pieds nus jusqu'à la grève.

Elles se mettent à travailler, mais elles lèvent souvent la tête et scrutent l'horizon. Ne voyant rien poindre, elles sentent déjà mourir leur joyeuse espérance.

Elles attendent longtemps. Tout à coup elles voient s'approcher une barque menée par deux rameurs.

— Malheureuse que je suis ! s'écrie Gudrun, tout m'est une douleur, la joie comme la peine. Si ce sont là les messagers de ma mère, quelle honte pour moi quand ils me trouveront lavant sur la grève, ainsi qu'une servante !

Et toutes deux s'enfuient. Mais il est trop tard. Herwig et Ortwin

sautent de la barque et leur crient de loin :

— Ohé ! belles lavandières ! Où courez-vous ainsi ? Nous sommes des étrangers. Ne l'avez-vous pas vu ? Si vous partez, vous ne retrouverez plus rien de tout ce que vous avez laissé sur le rivage.

Mais elles, qui ont reconnu la voix – car Herwig a crié très fort – ne veulent pas entendre et s'enfuient. Pourtant, elles s'arrêtent et le héros leur dit :

— Ô belles jeunes filles, à qui appartiennent ces riches vêtements ? Dites-nous-le sans crainte. Au nom de votre honneur, ne quittez pas le rivage sans nous répondre.

— Puisque vous parlez au nom de l'honneur, je me sentirais humiliée si je vous laissais insister davantage, répond aussitôt Gudrun. Mais rester ainsi devant vous, j'en ai des larmes de honte !

Et les deux humbles servantes tremblaient de froid, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise grossière à travers laquelle les vents de mars soufflaient, car c'était dans les jours où l'hiver va se retirer, où l'oiseau hésitant accorde son gosier pour chanter sa chanson et fêter à son heure le retour du printemps. Elles étaient là, tremblantes devant les étrangers, leurs belles boucles blondes hérissées par le vent, tandis que le noble Herwig leur souhaitait le bonjour.

Qu'elles auraient eu besoin, les tristes exilées, d'avoir enfin un vrai bonjour ! De leur cruelle maîtresse, la méchante Gerlinde, elles n'avaient jamais qu'injures et reproches. Un bonjour, un bonsoir, voilà des souhaits qu'elles n'entendaient pas souvent.

Cependant, Ortwin les interroge à son tour. Il leur offre de l'or, mais Gudrun le refuse fièrement.

— Nous ne voulons pas de récompense. Gardez pour vous votre or. Demandez-nous bien vite ce que vous voulez savoir, car nous ne pouvons demeurer longtemps.

— Alors dites-nous à qui appartient ce vaste pays, ces riches domaines et tous ces beaux châteaux ? Comment s'appelle celui qui vous oblige à le servir d'une façon si humiliante et sans seulement vous vêtir ? S'il avait le moindre sentiment de l'honneur, il vous traiterait autrement.

Et Gudrun répond :

— Ils sont deux princes. L'un s'appelle Ludwig, le puissant roi de Normandie, et l'autre est Hartmut, son fils. Ils sont entourés de nombreux vassaux et leur règne est glorieux.

Ortwin demande alors où ils pourront les trouver, car eux aussi sont serviteurs de roi et chargés d'un message. Mais Gudrun ne sait leur dire s'ils sont encore au bourg ou s'ils chevauchent sur les chemins avec leurs hommes d'armes.

— Pourquoi, en temps de paix, gardent-ils une si puissante armée ?

— Je ne pourrais répondre. Mais je sais que loin d'ici il est un pays,

celui des Hegelinge. Ils craignent à tout moment que de là ne leur viennent des ennemis dangereux.

Comme elles tremblent toujours davantage, les pauvres lavandières, Herwig et Ortwin leur offrent leurs manteaux. Gudrun n'accepte pas. « Jamais, dit-elle, quelqu'un ne se vantera de l'avoir, vue porter des vêtements masculins. »

Cependant, Herwig la regarde avec attention. Il ne la reconnaît pas encore, mais il songe qu'elle ressemble étrangement à celle qui a toutes ses pensées.

Toutefois, Ortwin continue de la questionner, car Gudrun seule répond. Peut-être sait-elle qu'un jour, il y a bien longtemps de cela, de nobles étrangères ont été amenées captives dans le pays ? N'a-t-elle pas entendu parler de la princesse Gudrun ?

— Oui, certes, répond-elle, mais si vous la cherchez, vous la cherchez en vain. La douleur l'a tuée !

Alors Ortwin et Herwig se mettent à pleurer. Gudrun fait l'étonnée. Pourquoi sont-ils si affligés ? Celle dont elle a parlé était donc leur parente ?

— C'était ma fiancée, répond Herwig. Voyez cet anneau d'or : elle me l'a donné. Je le porte toujours.

Alors, n'y tenant plus, Gudrun montre le sien et ils tombent tous deux dans les bras l'un de l'autre. Dès qu'ils se remettent de leur immense joie, Herwig, en égoïste, veut aussitôt emmener Gudrun. Mais Ortwin s'y oppose :

— Cela ne sera pas ! Et si j'avais cent sœurs, j'aimerais mieux les voir périr toutes plutôt que de fuir lâchement. C'est en combat loyal qu'il faut la reconquérir, elle et les autres captives. Nous reviendrons demain avec notre armée.

Et les deux jeunes filles les regardent partir sur leur frêle barque, balancée par les flots. Longtemps, elles les suivent des yeux. Enfin Hildebourg, qui craint le courroux de la reine, rappelle à Gudrun qu'il est temps de reprendre la besogne interrompue.

Mais Gudrun, prise d'un accès de joie folle, s'écrie :

— Non pas ! je suis une bien trop noble princesse. Je ne laverai plus le linge de Gerlinde. Je ne reprendrai pas une tâche aussi vile !

Et Hildebourg a beau dire, Gudrun s'entête. Elle prend tout le linge et tous les vêtements et les lance dans la mer. Ils flottent un moment, puis, dans une course joyeuse, les vagues les emportent au loin.

La nuit était déjà venue quand Gudrun et Hildebourg regagnèrent le palais. En les voyant revenir si tard sans rapporter le linge précieux, la méchante reine menace de les faire fouetter de verges. Mais Gudrun, qui ne la craint plus, trouve le moyen d'échapper au châtiment en inventant une ruse habile.

— Plutôt que de me laisser battre, dit-elle, j'aime mieux épouser

Hartmut.

Alors la colère de Gerlinde s'apaise.

— Puisque tu consens enfin à devenir la femme de mon fils Hartmut, je te pardonnerai.

Hartmut, aussitôt prévenu, accourt tout joyeux et voudrait déjà lui donner le baiser de fiançailles. Mais Gudrun se défend. Elle n'est qu'une pauvre lavandière. Quand elle sera redevenue une princesse, alors seulement il pourra sans honte l'embrasser ; qu'on lui fasse apprêter un bain, qu'on lui apporte des vêtements dignes d'elle, qu'on lui rende ses compagnes et qu'elles aussi, après s'être baignées, se parent pour lui faire honneur. Mais surtout qu'on se hâte d'envoyer en tous lieux des messagers porter l'heureuse nouvelle. L'astucieuse jeune fille sait pourquoi elle agit ainsi. Demain, lorsque les siens viendront assiéger le château, il y aura bien moins de défenseurs.

Tous les ordres de la noble princesse sont exécutés. Puis on apprête un grand festin. Ortrun, assise à côté de Gudrun, se réjouit de la voir enfin répondre aux vœux de Hartmut. Mais il est tard, Gerlinde donne bientôt le signal de la séparation. « Demain, dit-elle, ils se retrouveront tous. »

Gudrun et ses suivantes sont enfin conduites dans un appartement royal, où des lits précieux sont dressés. Là, les compagnes de la princesse se mettent à pleurer. Elles songent que c'en est fait maintenant, qu'elles ne quitteront jamais plus ce pays, qu'elles ne reverront plus le leur. Elles pleurent, mais Gudrun rit. Elle rit d'un rire qui résonne à travers tout le château, d'un rire qui réveille Gerlinde dans son lit et la fait frissonner. Que signifie cela ? Voilà quatorze ans, depuis qu'elle est captive en ces lieux, que Gudrun n'a pas ri une seule fois. La reine réveille Ludwig, elle réveille Hartmut :

— Écoutez le rire de Gudrun ! Il me fait peur. C'est un mauvais présage.

Mais son fils la rassure.

— Laissez donc, lui dit-il, laissez-la rire. Elle a assez pleuré !

Mais Gudrun rassemble autour d'elle toutes ses compagnes et leur annonce la délivrance.

— Mettez bien les verrous, dit-elle, que personne n'entende ! Réjouissez-vous après tant de souffrances. Je vous promets pour demain un spectacle délectable. Sachez qu'aujourd'hui même j'ai embrassé Herwig, mon fiancé, et Ortwin, mon frère. Ils reviennent demain avec toute une armée. Et celle d'entre vous qui, la première, m'annoncera le jour, je la comblerai de richesses et d'honneurs.

Là-dessus, elles se couchent et, pour la première fois depuis bien des années, elles dorment l'âme tranquille. Mais Gudrun, cette nuit-là, ne clôt pas les paupières.

Cependant Ortwin et Herwig sont de retour auprès des leurs.

Lorsque les chevaliers apprennent dans quel état les princes ont retrouvé Gudrun, ils se mettent à pleurer. Mais Wate, irrité, leur crie :

— N'avez-vous pas honte de pleurer comme des vieilles femmes ? Si vous voulez secourir la princesse, il faut aller teindre de sang les vêtements que ses mains délicates ont blanchi dans la mer !

Puis, comme l'air est pur et le ciel clair et étoilé, la lune brillant dans tout son éclat, ils se préparent à assiéger le bourg du roi Ludwig. Ils se couchent sans bruit sur le sable et, voyant de loin le château royal, les guerriers fatigués se reposent en attendant que Wate sonne du cor pour leur annoncer le jour.

L'étoile du matin se montre à peine que là-bas, dans le palais, une jeune fille se met à la fenêtre pour prévenir Gudrun dès que poindra l'aurore. Elle voit se refléter dans les eaux des casques et des boucliers. La campagne aussi est toute couverte d'hommes d'armes. Elle court à Gudrun :

— Éveillez-vous, princesse ! Je vois toute une armée !

Et Gudrun saute à bas de son lit, se hâte vers la fenêtre où un spectacle admirable s'offre à ses yeux. Que de voiles innombrables elle voit se balancer sur les flots ! Mais la noble jeune fille gémit et se lamente en pensant à tous les vaillants chevaliers qui vont périr pour elle.

Bientôt, du haut du beffroi, le veilleur donne l'alarme.

— Holà ! nobles guerriers, aux armes ! Holà ! roi des Normands, vous avez trop dormi !

Gerlinde, la première, l'entend et monte sur la terrasse. Puis, elle retourne vers le roi :

— Debout ! roi Ludwig ! ton château est entouré d'une muraille d'ennemis. Tes guerriers vont payer cher aujourd'hui le rire de Gudrun.

Hartmut, éveillé à son tour, voit bien que les Hegelinge sont là pour venger l'ancienne injure. Il faut combattre.

On appelle aux armes. Hartmut veut faire une sortie, malgré les avertissements de Gerlinde qui le supplie de s'enfermer dans la forteresse.

— Garde-toi des ennemis, mon fils, tu ne saurais les vaincre, ils sont dix contre un. Conserve ton honneur et n'expose pas ta vie. Lançons sur eux des flèches et faisons pleuvoir dans leurs rangs une grêle de pierres.

Mais Hartmut ne veut rien entendre :

— Plutôt que de rester lâchement enfermé dans le bourg, j'aime mieux trouver la mort en combattant sous la voûte du ciel les guerriers de dame Hilde.

Wate cependant a déjà deux fois sonné du cor. À la troisième fois, il sonne si fort qu'on croirait qu'il va ébranler sur leurs assises les pierres

de la forteresse. Et la lutte commence. Hartmut et Ortwin se précipitent avec fureur l'un contre l'autre. Déjà, Ortwin faiblit quand Horant vole à son secours et le dégage.

Le vieux roi Ludwig combat encore avec l'ardeur d'un lion. Il blesse et tue plus d'un Hegelinge. Herwig se précipite contre lui et voyant Gudrun l'encourager du geste, il se jette sur son ennemi et d'un coup d'épée, il l'abat à ses pieds.

Les Normands veulent venger leur roi, mais leur nombre est trop minime pour leur donner la victoire.

C'est maintenant Hartmut et Wate qui combattent ensemble. L'infortunée Ortrun découvre de loin son frère et court se précipiter aux pieds de Gudrun.

— Vois ma douleur et souviens-toi de la tienne. C'est moi aujourd'hui dont on a tué le père. Si je perdais encore mon frère, je serais seule au monde. J'ai toujours été bonne et compatissante pour toi lorsque tous ici te faisaient souffrir, aie pitié de moi à ton tour.

Alors Gudrun fait un signe à Herwig qui va aussitôt, quoique de mauvaise grâce, se jeter entre Wate et Hartmut. Mais Wate, dans l'ardeur du combat, l'atteint lui-même d'un coup d'épée qui le jette par terre. À l'instant même, les guerriers de Herwig arrivent au secours de leur maître. Ils le relèvent et Hartmut est fait prisonnier avec quatre-vingts chevaliers. Tous les autres périssent.

Le château est pris d'assaut et les Hegelinge commencent le sac de la ville. Hommes et femmes, tout est massacré et Wate dans sa fureur, n'épargne même pas les petits enfants au berceau. Comme un des chevaliers lui en fait le reproche et implore sa pitié pour les pauvres innocents, Wate lui répond :

— Tu parles toi-même comme un enfant. Te semble-t-il bon que je laisse en vie ceux qui pleurent dans leur berceau ? Si je les laissais grandir, les jeunes louveteaux, ils se dresseraient plus tard contre nous pour venger ceux des leurs que nous aurions tués.

Le sang coule partout et, craignant pour leur vie, Ortrun et ses suivantes se précipitent vers Gudrun et lui demandent protection.

— Je te protégerai volontiers, si c'est en mon pouvoir, dit-elle à Ortrun. Viens avec toutes tes femmes et mêlez-vous à mes suivantes.

La méchante Gerlinde accourt elle aussi. Elle se jette aux pieds de Gudrun et lui demande assistance à son tour.

— Sauve-moi, s'écrie-t-elle, sauve-moi de la fureur de Wate et de ses guerriers.

— C'est vous maintenant qui osez venir m'implorer, lui répond la noble fille de dame Hilde, vous qui ne m'avez jamais accordé une prière ? Pensez-vous que mon cœur puisse l'oublier ? Mais je ne vous rendrai pas le mal que vous m'avez fait ; allez et cachez-vous au milieu de mes femmes.

À peine a-t-elle achevé, que le vieux Wate s'avance à la recherche de son ennemie. Son aspect est terrible : sa longue barbe s'épand sur sa poitrine, ses yeux lancent des éclairs, la fureur le fait grincer des dents. Son armure est couverte de sang. À son approche, toutes reculent épouvantées.

Mais lui s'écrie :

— Qu'on me donne Gerlinde.

Personne ne répond et l'impitoyable vengeur poursuit sa chasse cruelle.

Le voilà revenu et comme il réclame de nouveau sa proie avec violence, l'une des suivantes de Gudrun lui fait un signe. Il découvre Gerlinde.

— Avez-vous encore besoin de lavandières ? Eh bien ! moi, je vais faire une lessive de sang !

Puis il s'empare d'elle, la traîne par les cheveux hors de la salle et lui tranche la tête d'un seul coup de sa bonne épée.

Enfin, le carnage cesse. Ortwin et Herwig se présentent à Gudrun, l'armure toute souillée du sang qu'ils ont répandu. La noble princesse souhaite à son frère et à son fiancé une joyeuse bienvenue.

Les cadavres des ennemis sont jetés à la mer. On lave les murs couverts de taches sanglantes. La bannière des Hegelinge est hissée au faite de la tour. Gudrun et ses suivantes, Ortrun et ses femmes, restent dans le château sous la garde de Horant, tandis que Wate et les autres font une incursion dans le pays et rapportent un riche butin.

Alors, ils songent au retour. Ils embarquent les otages. Ortrun et ses suivantes ressentent une profonde douleur quand il leur faut quitter leurs pays et tout ce qu'elles aiment. Elles comprennent maintenant ce que Gudrun et ses compagnes ont dû éprouver autrefois lorsque pareil sort leur fut réservé.

On charge sur les bateaux tout le butin de Wate : des vêtements, des chevaux, de l'or et des pierreries. Maintenant tous leurs vœux sont comblés, la vengeance est complète et ceux qui ont souffert et pleuré pendant si longtemps s'en retournent en entonnant des chants de triomphe et d'allégresse. Ils envoient des messagers rapides à dame Hilde pour lui annoncer l'heureuse issue de l'expédition.

Poussés par un bon vent, ils abordent bientôt au pays des Hegelinge. La reine attend les vainqueurs sur le rivage et leur souhaite à tous la bienvenue. Pourtant elle ne reconnaît sa fille que lorsque celle-ci se jette en pleurant dans ses bras. Gudrun présente aussitôt Ortrun à sa mère, mais dame Hilde se défend : elle n'embrassera pas ainsi une étrangère. Et quand Gudrun insiste et lui apprend qui est Ortrun, elle se met en colère et menace de faire jeter la malheureuse princesse en prison. Ce n'est que lorsque Gudrun lui conte combien Ortrun a été bonne pour elle qu'elle s'apaise et lui tend les bras. C'est le

commencement de la réconciliation. Hildebourg, la fidèle compagne de Gudrun, s'avance à son tour et reçoit les baisers de la reine.

Maintenant, tous leurs maux sont finis. L'allégresse règne au pays des Hegelinge. Et comme Herwig exprime le vœu de rentrer bientôt en Zélande en emmenant Gudrun, leur mariage est célébré sans retard. Mais ce n'est pas assez d'un seul couple heureux. Ortrun épousera Ortwin et Hartmut lui-même, pour qui Gudrun, Ortrun et toutes leurs suivantes implorent la reine, rentrera en possession de ses biens et de sa couronne et prendra pour femme la douce Hildebourg. Enfin pour remercier Siegfried de Morland d'avoir si généreusement oublié sa propre rancune en aidant à la délivrance de Gudrun, Herwig lui accordera la main de sa sœur.

Ainsi, la réconciliation est scellée entre tous et comme le dit Gudrun à Hartmut : toute haine doit cesser à jamais !



Le pauvre Henri



VOICI la légende d'un noble gentilhomme de Souabe, qui s'appelait Henri, seigneur d'Aue. Riche et de noble naissance, il ne lui manquait aucune des vertus que doit posséder un bon chevalier. Son cœur ne connaissait ni la fausseté ni la honte ; ses serments, il les tenait au mépris de sa vie.

Sa vie était sans tache. La jeunesse n'avait pas de plus noble fleur, la fidélité de plus riche diamant, l'honneur de plus brillante couronne. Les affligés trouvaient en lui un refuge et ses amis, un solide bouclier. Pour lui rien n'était trop élevé ou trop bas. Il portait sur les épaules le poids du travail comme un fardeau d'honneur. De plus, il savait chanter comme un noble chanteur. Ainsi sa bonté, son esprit, sa beauté, lui valaient la louange de tous.

Hélas ! rien n'est assuré de durer en ce monde. Nos rires peuvent s'éteindre dans les larmes, le fiel amer peut corrompre le miel le plus doux. Celui qui est grand parmi les hommes reste petit devant Dieu. Sire Henri l'a bien vu, car lui, le plus heureux de tous les humains, devint bientôt le plus misérable : il fut atteint de cette terrible maladie qui ronge le corps : la lèpre !

Alors chacun s'enfuit à son approche, homme ou femme, seigneur ou manant, et celui qui était si agréable au monde lui devint odieux. Personne ne voulut plus le voir de crainte d'être atteint par ce mal.

Lorsque le pauvre Henri vit que son mal hideux faisait de lui, comme de tous les lépreux, l'horreur du genre humain, la tristesse et le découragement s'emparèrent de son âme, sa douceur se changea en

amertume, un grand nuage noir voila le soleil de sa vie et, comme par un coup de foudre, toute sa joie fut anéantie. Il regrettait le bonheur qu'il laissait derrière lui et souvent il blasphémait, maudissant le jour qui l'avait vu naître.

Pourtant, lorsque, pour le consoler, on lui dit que, parfois, cette maladie n'était pas incurable, il sentit renaître un peu de joie dans son cœur ulcéré. Il réfléchit longtemps, se demandant si, lui aussi, ne pourrait pas guérir. Enfin, n'y tenant plus, il partit pour Montpellier afin d'y consulter les plus fameux médecins. Ceux-ci lui répondirent tous que la guérison était impossible. Il les écouta avec tristesse, mais ne voulut pas si tôt abandonner la partie. Il se mit en route pour Salerne, en Italie, où il y avait une célèbre école de médecine, comme à Montpellier. Là, il interrogea les maîtres les plus savants.

Or, le plus réputé d'entre eux lui révéla une chose extraordinaire : *Qu'il pouvait guérir, mais ne guérirait pas.*

— Comment est-ce possible ? s'écria sire Henri. Parlez plus clairement. Si l'on peut me guérir, c'est que je guérirai, car j'y mettrai le prix.

— Il s'agit bien de cela ! dit le maître. C'est comme je vous l'ai dit. Il existe bien un remède qui vous guérirait, mais personne au monde n'est capable de vous le procurer. C'est pourquoi vous resterez comme vous êtes, à moins que Dieu lui-même ne consente à se faire votre médecin.

Alors, le pauvre Henri lui dit :

— Pourquoi m'enlever toute consolation, m'ôter tout espoir ? Je suis si riche que je saurai bien vous décider à ne pas refuser mon or et mon argent pour me donner votre aide.

— J'y serais tout disposé, répondit le maître, si seulement c'était un remède qu'on pût se procurer en l'achetant ou de toute autre manière. Croyez-le, il n'en est pas ainsi, autrement je ne vous abandonnerais pas. Mais hélas ! je ne pourrais pas vous aider, même si votre détresse était plus profonde encore. Écoutez : il faudrait m'amener une pure jeune fille qui, de son plein gré, consentît à souffrir la mort pour vous. Mais ce n'est pas l'habitude des humains que de faire volontiers semblable sacrifice. C'est comme je vous l'ai dit : voilà le seul remède !

Alors, le pauvre Henri admit que sa guérison était impossible. Qui donc eût voulu donner sa vie pour lui ? Son dernier espoir lui échappait et il ne devait plus songer désormais à retrouver la santé. Son cœur s'emplit d'une telle douleur que l'existence, telle qu'il l'avait connue jusqu'alors, lui devint insupportable.

Rentré dans son pays, il se mit aussitôt à distribuer une grande partie de ses biens. En secret, il rendit riches tous ses parents pauvres et adoucit même la misère de bien des malheureux qui lui étaient

étrangers.

Il fit ces dons en toute humilité, gardant toutefois pour lui une terre nouvellement défrichée où il se réfugia pour fuir le voisinage des humains.

L'homme qui cultivait cette terre était un métayer libre, qui vivait là dans la paix et dans la sécurité, alors que tant d'autres en ce temps-là enduraient la rude domination des seigneurs auxquels ils payaient de lourdes redevances.

La conduite de cet homme était si droite, ce qu'il faisait plaisait tant au pauvre Henri, qu'il l'avait libéré de toute charge et que dans la contrée entière il n'y avait pas un seul métayer qui fût plus à l'aise.

Or donc, c'est chez lui que sire Henri alla se retirer. Le métayer lui était si dévoué qu'il se montra tout disposé à supporter les soucis et les peines que pourrait lui attirer la maladie de son maître et qu'il l'installa chez lui le plus confortablement qu'il put.

Ce métayer possédait, par la grâce divine, tout ce qui donne du prix et du charme à la vie. Il était sain et vigoureux, sa femme était diligente et modeste. Il avait de beaux enfants, bref, tout ce qu'il faut pour rendre un homme heureux.

Parmi les enfants du métayer, il y avait une jeune fille de seize ans, d'un naturel aimable et enjoué. Dès que le pauvre Henri fut installé à la métairie, elle ne voulut plus le quitter d'un pas, toujours prête à le servir et à l'obliger. Elle était si charmante et si belle qu'elle eût pu tout aussi bien, en lui faisant honneur, être la fille d'un des plus grands du royaume.



Parmi les enfants du métayer, il y avait une jeune fille de seize ans...

Les autres habitants de la ferme évitaient le pauvre lépreux, comme chacun fait d'ordinaire. Mais elle restait près de lui à tout moment. Elle était son unique distraction. Dans la pureté de son âme, elle avait si entièrement tourné son cœur vers lui qu'on trouvait toujours la douce enfant assise aux pieds de son seigneur.

Et lui, en échange, l'aimait plus qu'il n'aimait tous les autres. Ce qui pouvait lui faire plaisir, il le lui donnait. C'était tantôt un petit miroir, tantôt un ruban ou telle autre chose qu'on peut acheter aux colporteurs. Il avait si bien gagné son amitié que, par manière de plaisanterie, il ne l'appelait jamais autrement que sa petite femme.

Cette vie durait depuis trois ans. Or, un soir que le métayer, sa femme et la jeune enfant étaient assis près du pauvre Henri, se reposant à côté de lui de leurs rudes travaux, ils se mirent à plaindre son sort. Le métayer se prit même à dire :

— Cher seigneur, avec votre permission, je voudrais bien vous poser une question : Puisqu'il y a tant de maîtres dans l'art de guérir à Salerne, d'où vient qu'aucun d'eux n'est assez savant pour trouver un remède à votre maladie ? Seigneur, j'en suis vraiment très étonné !

Alors le pauvre Henri, poussant un profond soupir, répondit à mots entrecoupés :

— J'étais trop heureux et trop inconscient, trop orgueilleux aussi, voilà pourquoi Dieu m'a lourdement châtié. Vois, les méchants me méprisent, les bons me fuient et les plus misérables trouvent encore ma détresse plus profonde que la leur. Toi seul m'es dévoué, puisque tu souffres ma présence. Pourtant, malgré toute ton affection, ma mort elle-même ne saurait te chagriner longtemps. Dis, connais-tu un sort plus lamentable ? Autrefois, j'étais ton maître, aujourd'hui, cher ami, je suis ton obligé. Ton épouse, toi-même et ma chère petite femme, vous méritez tous le paradis pour me soigner comme vous le faites. Mais je vais répondre à ta question : Oui, je suis allé à Salerne, mais aucun des maîtres que j'ai consultés là-bas ne voulut ou ne put entreprendre ma guérison, car il eût fallu pour cela leur procurer une chose que personne sur terre n'est en état de me donner.

Et il leur conta tout au long ce que lui avait demandé le maître de Salerne, ajoutant tristement :

— Mais personne ne donnera sa vie pour moi et je conserverai cet opprobre jusqu'à la mort !

Ce que le pauvre Henri avait raconté au métayer, la jeune fille l'avait également entendu. Elle écouta ses paroles et les enferma dans son cœur, ainsi qu'en un coffret, jusqu'à la nuit.

Lorsque, selon sa coutume, elle se fut couchée aux pieds de son père et de sa mère, qui étaient étendus dans leur couchette, et que tous deux furent endormis, elle poussa de profonds soupirs en songeant à la détresse de son cher seigneur et se mit à verser un torrent de larmes.

Ses parents s'éveillèrent et lui demandèrent le motif de ses sanglots. Longtemps elle ne voulut rien dire. Mais son père la pressa tant qu'elle finit par avouer pourquoi elle pleurait.

— Oui, dit le père, il est bien malheureux. Mais les plaintes et les lamentations ne servent à rien. C'est pourquoi, chère enfant, sèche tes larmes et détourne ton regard de ce triste sujet. Notre chagrin est aussi profond que le tien. Mais personne n'y peut rien changer, ni toi, ni nous, ni aucun être au monde.

Ainsi essaya-t-il d'apaiser la pauvre enfant, mais elle ne s'endormit pas et resta plongée dans la tristesse toute la nuit et tout le jour suivant. Rien ne put la distraire de sa peine.

Lorsque, le soir, ils furent de nouveau couchés tous trois, le père et la mère dans leur vieille couchette et elle, étendue à leurs pieds, elle se remit à pleurer. Mais tout en pleurant, elle résolut solennellement de donner sa vie pour sauver celle de son maître.

Heureuse de sa décision, elle se sentit alors le cœur plus léger. Pourtant, elle tremblait encore que son noble seigneur refusât son sacrifice et que son père et sa mère ne s'unissent à lui pour l'empêcher de l'accomplir.

Mais tous deux, comme la veille, ils s'étaient éveillés.

— Pourquoi te privés-tu de repos ? Qu'as-tu besoin de t'affliger pour une situation à laquelle personne ne peut remédier ? Va, laisse-nous dormir !

Mais elle, sans s'inquiéter de leurs reproches, leur fit part de sa résolution. Ce leur fut une profonde douleur !

— Allons, dit le père, renonce à cette folie ! Ne promets pas à notre cher seigneur plus que tu ne peux tenir, car ceci est au-dessus de tes forces. Tu es une enfant et tu pousses trop loin le dévouement. Tu n'as pas encore vu la mort en face ! Crois-moi, s'il te fallait mourir maintenant, tu demanderais à vivre et il serait trop tard !

Ces paroles prudentes ne l'ébranlèrent point. Au contraire, elle essaya, à son tour, de convaincre ses parents :

— La mort que je ne crains point vous sauvera tous, vous et notre cher seigneur. Songez-y : aussi longtemps qu'il sera en vie, vous n'aurez nul souci. Alors, laissez-moi faire, il le faut !

Lorsque la mère vit que son enfant parlait ainsi, elle lui dit en pleurant :

— Ma fille, songe à tous les maux que j'ai endurés pour toi... Voilà comment tu veux m'en récompenser. Tu ne vois donc pas que tu me brises le cœur ! C'est pour nous, dis-tu, que tu veux donner ta vie ; non, c'est la nôtre que tu veux nous rendre à charge. Nous ne vivons que pour toi. Tu étais notre joie, toi, la plus belle fleur parmi toutes tes compagnes. Nous comptons sur ton appui dans notre vieillesse et, au lieu de cela, c'est sur ta tombe que nous nous inclinons en

pleurant.

Mais, quoi que sa mère pût lui dire, la jeune fille trouvait des paroles pour lui répondre.

— Vous avez d'autres enfants. Ils vous consoleront. Moi, je veux mourir pour vous sauver tous.

Lorsque les parents virent qu'ils parlaient en vain, ils restèrent assis sur leur lit, silencieux et affligés, glacés par le chagrin, jusqu'à ce qu'enfin, revenant à eux, ils comprissent qu'il fallait céder coûte que coûte.

Alors, soudain calmée, la fille du métayer attendit le jour. Dès qu'elle le vit poindre, elle courut vers la chambre où reposait le pauvre Henri et, frappant à la porte, elle cria :

— Maître, dormez-vous ?

— Non, mais dis-moi toi-même pourquoi tu es si tôt debout ?

Là-dessus, elle lui raconta tout dans la candeur de son âme et lui dit :

— Partons ! Ne perdons pas une heure. Votre vie est mille fois plus précieuse que la mienne.

Mais lui ne voulait rien entendre. Alors le métayer et sa femme, qui s'étaient approchés, prirent la parole à leur tout.

— Cher seigneur, dirent-ils, notre fille est décidée à souffrir la mort pour vous. Voilà trois jours qu'elle nous en conjure et nous avons fini par y consentir. Emmenez-la et que Dieu vous accorde la guérison.

En les entendant, le pauvre Henri ne put retenir ses larmes et les parents eux-mêmes pleuraient amèrement. La jeune fille versait aussi des pleurs, car elle craignait toujours que son maître ne repoussât son offre. Quand il vit qu'elle était inébranlable, il finit par accepter son sacrifice.

Ils se préparèrent donc au départ. Sire Henri fit acheter tout ce qu'il fallait : de beaux chevaux, de riches vêtements, du velours, du satin, de l'hermine et même de la zibeline. Qui dira les lamentations de la mère, le chagrin farouche du père, et comment leur cœur ne se brisa pas dans le baiser d'adieu ?

Lorsqu'ils partirent tous deux pour Salerne, la noble enfant était tranquille et calme et n'avait qu'un souci, c'était que la route fût si longue et qu'il fallût attendre jusque-là pour délivrer son maître.

Dès qu'ils arrivèrent, sire Henri alla trouver le savant maître et lui dit qui il amenait avec lui. Le maître resta incrédule. Mais quand il vit la jeune fille, il lui parla ainsi :

— Dis-moi, mon enfant, viens-tu ici de ton plein gré ou bien y as-tu été poussée par les prières ou les menaces de ton maître ?

— Non, dit-elle, c'est dans mon cœur que j'ai pris moi-même cette résolution.

Mais lui, la regardant droit dans les yeux, lui demanda encore :

— Dis-tu la vérité ? Réponds-moi franchement. Si tu affrontes la mort et que ce ne soit pas tout à fait de ton plein gré, ton trépas ne nous servira pas !

Mais elle, le laissant parler, répondit :

— Je n'ai pas peur. Qu'importe une douleur qui doit durer un jour ? Allons, montrez votre science. Faites ce que vous devez !

Et soudain, sire Henri, qui était resté le témoin muet de cette scène, sentit une atroce douleur mordre son cœur. Les yeux baignés de larmes, il s'écria :

— Eh quoi ? La joie de mon cœur, cette douce et noble enfant doit-elle souffrir la mort pour moi ? Insensé qui croit qu'on peut obtenir de force la guérison ! Non, elle ne mourra pas ! Et toi, misérable charlatan, repens-toi et essaie d'apaiser la colère divine !

Lorsque la jeune fille vit qu'elle ne devait pas mourir et qu'ainsi son maître ne pourrait être guéri, elle s'effondra en pleurs.

Elle reprocha même à sire Henri sa lâcheté :

— Craignez-vous tant la mort, lui cria-t-elle, que vous ne puissiez pas seulement supporter celle d'autrui ?

Prières ou menaces, tout fut inutile. En bon chevalier, le noble gentilhomme fit ce qu'il devait faire. Il paya le maître et emmena la tendre enfant, brisant en lui la dernière trace d'égoïsme et sacrifiant à jamais tout espoir de guérison afin de sauver cette jeune vie. Lors, chemin faisant, une joie merveilleuse l'envahit et illumina son âme d'une lumière plus belle que celle du soleil. Et soudain, un matin, comme il apercevait au loin les collines de Souabe se profiler dans l'air bleuté du printemps, il se sentit, il se vit, il se sut miraculeusement guéri !

La nouvelle de ce prodige se répandit dans le pays avec la rapidité de l'éclair et tous ceux qui aimaient sire Henri s'en réjouirent grandement. Ses meilleurs amis vinrent à sa rencontre à plus de trois jours de voyage, afin de le bien recevoir. Et puis, ils voulaient voir de leurs yeux celui en faveur de qui s'était accompli un si grand miracle.

Le métayer et sa femme ne restèrent pas non plus à la maison. Leur joie fut immense, car ils revirent leur enfant vivante et leur maître guéri. Ils pleuraient et riaient à la fois.

Sire Henri retourna dans son château. Il donna au métayer en pleine propriété, les terres où il avait vécu pendant sa maladie et combla la jeune fille des plus riches présents.

Un jour, ses proches lui conseillèrent de prendre femme. Il rassembla ses féaux et leur demanda ce qu'il devait faire. Ils répondirent tous d'une même voix qu'en effet, il ferait bien de se marier...

Alors, une grande discussion s'engagea au sein du conseil. L'un lui dit : « Prenez celle-ci, elle est plus belle. — Non, dit un autre, prenez plutôt celle-là, elle est plus riche ! » Chacun essaya de faire prévaloir

son avis, ainsi que font les gens lorsqu'il s'agit de donner conseil.

Comme ils n'arrivaient pas à s'entendre, sire Henri prit la parole à son tour :

— Messeigneurs ! dites-moi donc de quelle façon je pourrais récompenser la personne à qui je dois ma guérison ?

Ils lui répondirent tous :

— En lui consacrant votre cœur et votre vie !

— Eh bien ! la voici devant nous, dit-il, en désignant la fille du métayer, celle à qui je dois tout ! Mon cœur me dicte mon devoir. C'est elle qui sera ma femme, car c'est d'elle que je tiens l'honneur et la vie. Dites-moi, au nom du ciel, si vous m'approuvez...

Alors, pauvres et riches, tous répondirent d'une même voix :

— Ce serait fort bien fait !

Et le pauvre Henri, noble seigneur d'Aue, épousa tout de bon celle qu'il appelait autrefois, par manière de plaisanter, sa chère petite femme.

Celui qui conta cette histoire, Hartmann, vassal des seigneurs d'Aue, était assez instruit pour savoir lire dans les livres les vieilles légendes qu'il trouvait. Il fit cela en un temps où il cherchait dans les vieilles chroniques les remèdes aux maux cruels qui pesaient sur les hommes de son siècle.

Histoire de Till Eulenspiegel



COUTEZ maintenant une autre histoire, celle de Till Eulenspiegel, le roi des farceurs qui joua tant de tours pendables à ses contemporains.

Dans un petit village de Saxe, vivait un couple de braves paysans, Nicolas et Annette Eulenspiegel. Le ciel leur ayant donné un fils, celui-ci eut pour parrain le seigneur du village voisin, qui s'appelait Till de Utzen. C'est en son honneur que l'enfant fut prénommé Till.

Après le baptême, tous les invités, et ils étaient nombreux, se rendirent à l'auberge où, selon l'antique usage, le parrain les régala d'un repas magnifique.

L'enfant, sain et vigoureux, grandit et prospéra. Il avait les joues rouges comme une pomme d'api, les yeux pétillant d'intelligence, la bouche bien fendue, les dents d'un jeune louveteau, le nez pointu, la poitrine large, les jambes bien campées. En un mot, il promettait de devenir un fier gaillard et il sut tenir ce qu'il promettait.

Dès qu'il fut assez solide sur ses jambes, il se mit à faire toutes sortes de cabrioles, ce qui ravissait sa mère. Mais il n'était pas seulement souple et adroit, il était déjà rusé comme un renard et malin comme un singe. Il n'avait pas trois ans, disent les vieux conteurs, que déjà il jouait aux voisins des farces de si mauvais goût que ceux-ci, s'en plaignant à son père, lui prédirent plus d'une fois qu'il ne ferait jamais rien d'un pareil garnement.

Nicolas, cependant, partit un jour avec sa famille, pour des raisons qu'on ignore, et alla s'installer dans la région de Magdebourg, au

village natal de sa femme.

Le bonhomme mourut bientôt et Till resta seul avec sa mère. Quand il eut quatorze ans, la brave femme songea à lui faire prendre un état. Bien que sa mère et lui fussent très pauvres, il ne montra que peu de goût au travail. En revanche, il n'avait pas son pareil pour danser sur la corde.

Il s'était exercé à ce périlleux passe-temps dans le grenier de la maison et c'est là qu'on pouvait le trouver à toute heure, exécutant, sans balancier, ses tours de jongleur.

Un jour, il tendit même une corde allant du grenier à la maison d'en face, située, comme celle de sa mère, au bord de la rivière, mais sur la rive opposée.

Là, sans se laisser troubler le moins du monde par les spectateurs accourus de toutes parts, il se mit à danser avec désinvolture. Mais sa mère voyait cela d'un mauvais œil. Elle se glissa dans le grenier et, sans hésiter, coupa la corde.

Plouff ! voilà Till qui fait le plongeon dans la rivière ! Tous les gamins du village, auxquels il se donnait ainsi en spectacle et les paysans qui, se rendant au marché, s'étaient arrêtés aussi, se mirent à rire et lui crièrent d'un air moqueur :

— Prends un bon bain, Till Eulenspiegel ! Tu as eu chaud, tu as besoin de te rafraîchir !

Comme il était bon nageur, il était moins ennuyé d'être dans l'eau que d'entendre les railleries de ses camarades et le rire grossier des vieux paysans à qui il avait déjà joué tant de tours.

Il pensa, tout en se secouant : « Attendez, les amis ! rira bien qui rira le dernier ! » Et sur-le-champ il rumina sa vengeance...

Quelques jours après, en effet, il fit savoir partout dans le village qu'il allait recommencer ses exercices et qu'il invitait tous ses camarades au spectacle qu'il leur offrait gratis. Les autres n'y manquèrent point. À l'heure dite, ils accoururent et de loin, apercevant Till debout sur sa corde et se balançant avec adresse, ils se hâtèrent, afin de ne rien perdre du divertissement.

Lorsqu'il vit la foule assemblée, Eulenspiegel cria :

— Je vous parie que je danserai avec tous les souliers que vous voudrez bien m'envoyer !

Naturellement, tous les gamins qui étaient là eurent tôt fait de se déchausser et ce fut à qui lui tendrait son soulier. Notre farceur en eut bientôt plus d'une cinquantaine. Mais il les enfilait au fur et à mesure à une corde et commença ainsi à faire ses jongleries. Les autres, le nez en l'air, suivaient, bouche bée, ce spectacle imprévu. Comme quelques-uns protestaient :

— Vous ai-je dit que je chausserais ces souliers ? ricana Till, mais puisque vous n'êtes pas contents : attention ! Que chacun tâche de

retrouver le sien !

Il dit et les lance à la volée. Chacun s'empresse et essaie de reconnaître son bien. « C'est le mien ! – Non pas, il est à moi ! – Pas du tout ! » Et ils se prennent par les cheveux. L'un crie, l'autre hurle, un troisième pouffe de rire. Les vieux eux-mêmes se mettent de la partie. Pour finir, c'est une mêlée générale.

Mais Till, sur sa corde, devenu à son tour le spectateur moqueur, se tient les côtes au risque de faire le plongeon :

— À moi de rire, maintenant ! Tâchez de vous y reconnaître. Bonsoir !

Et il disparaît par la lucarne du grenier.

Après cette farce, Eulenspiegel fut forcé de se cacher et resta au moins quatre semaines sans oser sortir.

Un jour cependant, quand cette affaire fut un peu oubliée, Till se rendit avec sa mère à une kermesse dans un village voisin. Bientôt, alourdi par la chaleur et peut-être bien aussi par la bonne bière, il chercha un endroit où se reposer.

Dans une cour de ferme, il découvrit un rucher où il y avait quelques ruches vides. Il en choisit une, s'y glissa et s'endormit du sommeil du juste.

Sa mère, ne le voyant pas paraître, ne s'inquiéta pas et rentra tranquillement à la maison.

Mais voilà qu'à minuit deux voleurs, qui savaient trouver là leur affaire, arrivèrent dans la cour et s'approchèrent sans bruit des ruches. Parlant à voix basse, l'un des deux compères dit à l'autre :

— J'ai toujours entendu dire que les plus lourdes étaient les meilleures.

Et les voilà qui soupèsent les ruches l'une après l'autre et trouvent bientôt la plus lourde. Elle pesait bien cent livres. C'était, bien entendu, celle où dormait Eulenspiegel.

Ils prennent la ruche sur les épaules et les voilà partis. Ainsi cahoté, Till se réveille et, les entendant, comprend aussitôt la situation.

Il fait si sombre que les deux coquins n'y voient pas à quatre pas devant eux. Alors Eulenspiegel, sortant une main de la ruche, se met à tirer vigoureusement les cheveux de celui qui marche le premier.

— Eh là ! fait le gredin, croyant avoir affaire à son complice, es-tu devenu fou pour me tirer si stupidement les cheveux ?

— Tu rêves sans doute tout éveillé. Comment pourrais-je t'atteindre ? C'est tout juste si j'ai assez de mes deux mains pour tenir ce lourd panier. J'en ai plein les bras !

Eulenspiegel rit sous cape et se dit : « Ah ! ah ! mes gaillards ! Le poisson mord ! Ça va bien ! » Et quand ils sont un peu plus loin, il s'attaque à l'autre coquin, qui hurle de douleur et s'écrie :

— Comment ! Je m'éreinte à porter ce lourd fardeau et tu t'amuses à

m'arracher les cheveux !

— Tu mens ! crie l'autre. Je n'y vois goutte et tu veux que je m'en prenne à ton crâne. C'est toi qui as commence ! Laisse-moi tranquille !

Tout en se querellant ainsi, ils avancent néanmoins. Alors Eulenspiegel s'enhardit davantage et tire si violemment les cheveux du premier que le pauvre diable se cogne à la ruche. Aussitôt la rage le prend. Laisant tomber son fardeau, il se jette sur son compagnon, qui le lâche à son tour, et se met sur la défensive. Ils en viennent aux mains, se culbutent et finalement, abandonnant leur prétendu butin, se perdent dans l'obscurité.

Eulenspiegel risque sa tête hors du panier et, comme il fait encore nuit noire, il reprend son somme interrompu et, tranquille, reste là jusqu'au matin.

Il sort alors de sa cachette, va jusqu'au prochain village et s'engage comme domestique chez un brave curé à qui il joue tant de tours de sa façon que le pauvre homme, excédé, finit par le congédier.

Nous le retrouvons à Magdebourg, où il fait un si grand nombre de farces et de plaisanteries qu'il est bientôt connu dans toute la ville. Un jour, quelques braves bourgeois lui demandent de les réjouir par l'un ou l'autre de ses meilleurs tours d'adresse. Il accepte, bien décidé à les mystifier, et annonce que tel jour, à telle heure, du haut de l'hôtel de ville il s'élèverait dans les airs.

Bientôt, toute la ville connut cet audacieux projet et jeunes et vieux se réunirent sur la place du marché pour assister à ce spectacle merveilleux, inouï : un homme volant !

Enfin, Eulenspiegel apparut, faisant toutes sortes de grimaces et de contorsions, comme s'il voulait vraiment prendre son vol. La foule était là, haletante, chacun levait le nez, ouvrant la bouche, épiant tous les mouvements de l'acrobate audacieux.

Alors Eulenspiegel n'y tenant plus, éclata de rire et cria :

— Je croyais que, hormis moi, il n'y avait pas de fou de par le monde et je vois toute une ville habitée par des insensés. Si vous m'aviez dit que vous vous envoleriez tous, tant que vous êtes, je ne vous aurais pas crus. Et vous n'avez pas douté de ma parole, alors que je passe pour quelqu'un qui n'a pas son bon sens. Suis-je un canard sauvage, une oie, ou quelque autre volatile ? Ai-je des ailes ? Où avez-vous jamais vu qu'on puisse voler sans cela ?

Et riant plus fort encore, il disparut, laissant là la foule, les uns jurant et pestant, les autres riant eux-mêmes de leur déconvenue. Ne savaient-ils pas tous qu'Eulenspiegel était le roi des mystificateurs ?

De Magdebourg, Till se rendit un jour à Brünswick. Et comme il était descendu par hasard à l'auberge des boulangers, un maître boulanger lui demanda quel était son métier.

— La plaisante question ! répondit Eulenspiegel, je suis compagnon

de Saint-Honoré, vous auriez dû vous en douter.

— Bonne affaire ! j'ai justement besoin d'un mitron. Veux-tu entrer chez moi ?

— Tope, dit Eulenspiegel, j'accepte !

Le lendemain soir, le patron, assez satisfait de son nouveau compagnon, lui dit que cette nuit-là il aurait à travailler seul.

— Oui, dit Eulenspiegel, mais qu'est-ce qu'il faudra mettre au four ?

— Eh quoi ? dit le boulanger en colère, tu te dis compagnon et tu demandes ce qu'il faut mettre au four ? Qu'y met-on d'ordinaire ? des chouettes ou des guenons ?

Puis il le planta là et s'en alla dormir.

Le lendemain, après s'être bien reposé, le maître arriva et voulut aider Eulenspiegel à défourner. Mais quand il entra dans le fournil, il trouva, au lieu des miches et des michettes qu'il s'attendait à voir bien cuites et dorées à souhait, toute une rangée de pains en forme de chouettes et de guenons, tels que les présentaient aux bourgeois ébahis les bateleurs italiens qui se montraient de temps en temps dans la ville.

Alors le boulanger se fâcha et s'écria, rouge de colère :

— Va-t-en au diable ! Mais qu'est-ce que tu as fait là ?

— Ce que vous m'avez commandé, maître !

— Dis-moi, fieffé coquin, que veux-tu que je fasse de semblables caricatures ? qui me les achètera ?

Et prenant Eulenspiegel au collet, il lui dit :

— Allons, paye-moi ma pâte !

— Volontiers, dit l'autre ; mais si je vous paye, il va sans dire que les pains seront à moi.

— Je te le répète : que veux-tu que j'en fasse ? Des pains ressemblant à des chouettes et à des guenons, ce n'est pas pour ma boutique ! Crois-tu donc que j'ai envie de devenir la risée de la ville ?

Eulenspiegel paya ce que l'autre lui demanda, prit les pains, les mit dans un panier et s'en fut.

Tout en marchant, il se disait en lui-même : « Que faire de toute cette marchandise ? Mais bah ! c'est une chose bien connue qu'en la bonne ville de Brünswick, quoi qu'on offre en vente, on trouve toujours des chalands. »

Et comme c'était justement la veille de la Saint-Nicolas, Eulenspiegel se posta devant l'église des Capucins, et étala sa marchandise. Ses chouettes et ses guenons trouvèrent beaucoup d'amateurs et il fit une recette qui lui paya largement ce qu'il avait dépensé pour la pâte.

Lorsque le boulanger l'apprit, il en fut très fâché. Il courut à toutes jambes jusqu'à l'église, pensant y retrouver Eulenspiegel et lui réclamer de surcroît l'argent du bois et de la cuisson. Mais l'autre avait depuis longtemps pris la poudre d'escampette et le boulanger,

tout penaud, rentra dans sa boutique.

Eulenspiegel prit la grand'route et, entendant sonner son argent dans sa poche, se dit que le métier nourrissait son homme et qu'il ferait bien de continuer.

En arrivant au bourg voisin, il s'engagea chez un boulanger, mais n'y resta pas plus longtemps que chez le premier, car il trouva moyen de faire tout à l'envers.

Le patron, au lieu de se mettre à la besogne pour rattraper le temps perdu, alla porter plainte au bourgmestre qu'il rencontra justement sur la place du marché.

Eulenspiegel l'ayant suivi, l'autre l'apostropha et le bourgmestre, n'y comprenant plus rien, les laissa tous deux en tête à tête et poursuivit gravement sa route.

— Maître, dit alors Eulenspiegel d'un air narquois, quand ferons-nous le pain ? Voyez donc comme le soleil brille.

Il dit et s'enfuit sans attendre son reste.

Quand il arriva dans la principauté d'Anhalt, le prince, ayant justement besoin d'un guetteur, l'engagea, et Till ne se déplut pas trop dans sa tour.

Mais voilà qu'un jour on oublia de lui porter à manger. Ce même jour, les ennemis, pénétrant dans la cour du château, volèrent une grande partie du bétail. Eulenspiegel, tranquille à son poste, ne bougea pas. Il ne sonna pas un coup de trompe, ne cria pas alerte. Rien ! Tout cela ne semblait pas le regarder le moins du monde.

Le prince cependant, à la tête de ses soldats, repoussa l'ennemi sans trop de peine et reprit le butin.

En rentrant, il vit Eulenspiegel, toujours tranquille à la fenêtre, qui suivait tout d'un œil indifférent.

— Dis-moi un peu, coquin, pourquoi tu ne fais pas ton service !

Et l'autre, sans se laisser intimider, répondit :

— Monseigneur, voyez-vous, quand j'ai le ventre creux, je n'aime pas plus sonner de la trompe que danser le rigodon.

Le lendemain, comme le prince avait repris tout le bétail, il y eut grande liesse au château où fut préparé un repas magnifique. L'odeur des rôtis monta aux narines d'Eulenspiegel qui se consumait dans sa tour, car on l'avait encore oublié.

Tout à coup, au beau milieu du festin, voici que sonne l'alarme ! Tous se précipitent hors de la salle, le prince en tête. Eulenspiegel, qui n'attend pas autre chose, descend quatre à quatre, au risque de se rompre le cou, l'étroit escalier en colimaçon, pénètre dans la grande salle, ramasse sur la table tout ce qui est à sa convenance et remonte tranquillement se régaler.

Les autres cependant, parvenus aux portes de la ville, ne voient pas plus d'ennemis que sur la main. Le prince, furieux, rentre à la maison

et crie à son guetteur :

— Alors quoi ? quand les ennemis sont là, tu ne les annonces pas, et quand ils sont loin, tu sonnes comme un perdu !

Le bon apôtre, prenant un air nigaud, répond :

— Pourquoi les annoncer quand ils sont déjà là ? Et quand ils n'y sont pas, qui ça peut-il gêner ?

Le prince, voyant qu'il n'y avait rien à faire avec un tel farceur, lui donna son congé. Eulenspiegel, qui ne demandait pas mieux, prit aussitôt le large.

Il se mit donc en route, mais, bientôt fatigué d'aller toujours à pied, il songea à se procurer un cheval. Il voulait un cheval pie, car d'ordinaire les gens ne les recherchent guère. Il en trouva un qui lui parut bon au célèbre marché aux chevaux d'Hildesheim.

Mais le propriétaire de l'animal était un rusé maquignon, qui lui proposa un assez mauvais cheval pour vingt-cinq florins. Eulenspiegel marchanda et finit par l'obtenir pour vingt-quatre. Till dit au maquignon :

— Écoute, je te paierai douze florins comptant et les douze autres, je resterai te les devoir.

— Tope là, dit le maquignon, affaire conclue Eulenspiegel compta les douze florins et sauta sur le cheval.

Trois mois s'écoulèrent et l'homme, ne voyant pas venir son débiteur, alla lui réclamer son dû. Mais Eulenspiegel lui dit :

— N'est-il pas convenu entre nous que je reste te les devoir !

L'autre se fâcha, porta plainte, et ils se retrouvèrent devant le juge. Eulenspiegel plaida lui-même sa cause et finit par dire :

— Je lui ai acheté son cheval pour vingt-quatre florins à la condition de lui payer douze florins comptant et de rester lui devoir les douze autres. Si je les lui donnais maintenant, je ne tiendrais pas ma parole et chacun sait que je suis homme d'honneur.

Le juge rendit alors sa sentence dans ce sens, mais Eulenspiegel jugea plus prudent de quitter Hildesheim. Son cheval lui rapporta cependant d'autres bénéfices. Il obtint à Hanovre dix florins d'indemnité d'un acheteur hâbleur et maladroit à qui il l'avait vendu sous condition. Enfin, il réussit à se défaire de la bête fatiguée pour quinze florins.

Après mainte aventure dans le pays de Hanovre, Eulenspiegel parcourut la Saxe et finit par échouer à Marbourg, à la cour du landgrave de Hesse.

Le prince lui demanda :

— Qui es-tu ?

— Monseigneur, je suis un artiste, pour vous servir. Je fais de la peinture et suis un peintre tel qu'il faudrait aller loin pour en trouver un comme moi.

— Eh bien ! dit le prince, fais-nous voir quelques-unes de tes œuvres ?

— Monseigneur, dit Eulenspiegel, volontiers.

Et, tirant de son sac quelques toiles qu'il avait achetées en Flandre, il les montra au landgrave. Celui-ci les trouva tellement à son goût qu'il lui dit :

— Cher maître, combien nous prendriez-vous pour décorer notre grande salle de fresques qui raconteraient l'histoire de nos nobles aïeux ? Mais nous voulons quelque chose de tout à fait soigné.

Eulenspiegel, hochant la tête, répondit :

— Monseigneur, cela vous coûtera bien quatre cents florins.

— Soit, dit le landgrave, mais que ce soit parfait. Nous vous paierons comptant et vous ferez encore un beau cadeau, si nous sommes satisfaits.

Eulenspiegel accepta et se fit donner cent florins d'acompte pour acheter les couleurs et payer ses aides.

Lorsqu'il eut trouvé trois compagnons et acheté les couleurs, il songea à se mettre à l'ouvrage, mais à sa manière, et pria le landgrave de ne laisser entrer personne dans l'atelier.

— Je n'aime pas, dit-il, qu'on me dérange quand je travaille.

Le landgrave promit à Eulenspiegel tout ce qu'il voulut. Cependant, quand tous quatre furent bien tranquilles et sûrs de ne pas être surpris, l'artiste dit à ses compagnons :

— Chers amis, vous n'aurez rien à faire et vous toucherez tout de même votre salaire. Votre besogne va consister uniquement à jouer avec moi au noble jeu d'échecs.

Les compagnons acceptèrent sans se faire prier, tout heureux d'une aussi rare aubaine.

Cette vie de fainéants durait depuis un mois lorsque le landgrave exprima le désir de voir le travail commencé afin de se rendre compte si l'œuvre du peintre et de ses compagnons répondait aux belles promesses dont on l'avait comblé.

Il fit donc venir Eulenspiegel et lui dit :

— Cher maître, nous avons grande envie de voir votre travail ; permettez-nous, s'il vous plaît, de vous accompagner dans la salle où vous œuvrez avec vos compagnons.

— Monseigneur, vos désirs sont des ordres pour moi. Mais je dois avertir Votre Altesse d'une seule chose : mon art est un art de vérité. Nul ne peut voir ma peinture, s'il a dit dans sa vie ne serait-ce qu'un seul petit mensonge.

— Bah ! pensa le landgrave, il m'est bien arrivé quelquefois de farder un peu la vérité. N'importe, je m'en tirerai toujours.

Il suivit donc Eulenspiegel d'un pas ferme. Arrivé devant la porte de la salle, celui-ci s'effaça courtoisement pour laisser entrer le prince

dans le sanctuaire.

Puis, soulevant avec mille précautions un rideau qu'il avait tendu pour protéger ses fresques, il fit signe au landgrave d'approcher afin d'admirer le chef-d'œuvre. Celui-ci eut beau écarquiller les yeux, il ne vit rien qu'un grand mur blanc, dans toute sa nudité. Mais il se garda bien d'en laisser rien paraître, craignant de passer pour un menteur.

Cependant Eulenspiegel, le grand artiste, la longue baguette de sureau à la main, se mit en devoir de présenter à l'auguste visiteur les détails de son œuvre.



Eulenspiegel fit signe au landgrave d'approcher afin d'admirer le chef-d'œuvre.

— Voyez, Monseigneur, cet homme de haute taille, dans ce coin-ci à gauche : c'est le premier landgrave de Hesse, votre illustre aïeul. Cette femme à côté de lui, c'est son épouse, une fille de la noble maison de Bavière. Plus loin, voici leur fils. C'est le père de Guillaume le Noir qui eut un fils à son tour, Louis le Pieux, si célèbre par ses vertus. Vous le voyez, tous les aïeux de Votre Grâce sont ici réunis. Il ne manque plus que votre propre image. Mais j'allais m'y mettre à l'instant. Que pensez-vous de mon œuvre, Monseigneur ?

Le duc, épouvanté, ne sut que répondre, il se disait :

— Il parle, parle toujours, et moi je ne vois rien. Ai-je donc tant menti dans ma vie ? Suis-je devenu aveugle ? Ou le coquin n'est-il qu'un vulgaire imposteur ? À quelle épreuve me suis-je donc exposé ?

Cependant, pour se donner une contenance et n'entamer en rien son prestige devant un étranger, il prit un air dégagé :

— Vos fresques ne me déplaisent point. Mais il faudrait être plus connaisseur que moi pour les juger à leur juste valeur.

Ayant ainsi parlé, il sortit majestueusement, heureux de s'en tirer à si bon compte.

À table, la princesse, curieuse comme toutes les filles d'Eve, lui demanda, dès qu'elle le vit, ce qu'il pensait des œuvres du grand artiste. Il se montra très enthousiaste, mais détourna rapidement la conversation.

La princesse, n'y tenant plus, voulut, elle aussi, aller admirer le prodigieux travail.

— Allez, dit le landgrave, si le maître y consent.

Eulenspiegel se rendit aussitôt au désir de la princesse, non sans la prévenir, comme il avait prévenu son noble époux.

« J'ai bien menti, se dit-elle tout en marchant, mais au moins, puisque mes demoiselles d'honneur m'accompagnent, j'aurai là un bon moyen de savoir si elles disent toujours la vérité. »

Eulenspiegel renouvela donc devant la landgrave la comédie qu'il avait jouée à son époux. Et la princesse ne vit rien de plus que son seigneur et maître. Les demoiselles d'honneur, pour plaire à leur souveraine, mais surtout pour ne pas se démasquer, s'épuisèrent en exclamations admiratives. Qui donc d'entre elles eût voulu passer pour une menteuse ?

Seule, cependant, une noble demoiselle – l'histoire dit qu'elle était de Cologne et chacun sait que les dames de Cologne ont toutes leur franc-parler – s'écria :

— Eh bien ! moi, au risque de passer toute ma vie pour une fieffée menteuse, je dis que je ne vois rien d'autre ici qu'un mur blanchi à la chaux !

À peine avait-elle parlé, que les autres s'écrièrent :

— Pouah ! quelle horreur !

Et toutes se détournèrent de la vaillante fille d'un air de profond mépris. Till, qui ne perdait jamais la tête, vit bien qu'il fallait s'en tirer par une plaisanterie et, mi-souriant, mi-fâché, il la menaça du doigt comme on fait à une petite fille qu'on prend en flagrant délit de mensonge.

La princesse sortit alors avec ses suivantes. Mais comme son noble époux lui demandait ce qu'elle pensait de l'œuvre du peintre, elle lui raconta tout et jusqu'aux moindres détails de la visite.

Le landgrave, édifié, songea néanmoins à renouveler l'expérience avec tous ses ministres. Un prince n'a pas si souvent l'occasion d'éprouver la véracité de ses courtisans !

Lorsque l'artiste eut vent de la chose, il dit à ses compagnons :

— Ne restons pas une heure de plus au palais. Si notre supercherie est découverte, on nous pendra haut et court.

Les autres ne se le firent pas dire deux fois et, réunissant proprement leurs hardes, ils s'enfuirent sans demander leur reste. Lorsque le landgrave se présenta avec sa suite, les oiseaux étaient envolés. Mais Eulenspiegel avait laissé sur le mur comme trace de son passage sa devise bien connue : « *Hic fuit !* » À quoi le prince reconnut enfin à quel fameux coquin il avait eu affaire.

Quittant Marbourg, Eulenspiegel se rendit en Bohême. Et là, comme la ville de Prague était assez à sa guise, il songea à y demeurer quelque temps. Il se fit donc passer pour un savant docteur, capable de donner la solution immédiate des plus grandes questions. Cela fâcha le recteur et les autres professeurs, magisters, bacheliers et simples étudiants. Ils se réunirent et cherchèrent ensemble le moyen de confondre l'audacieux qui prétendait en remontrer aux plus illustres d'entre eux.

Ils firent donc prévenir Eulenspiegel par l'huissier de l'Université qu'il eût à se présenter le lendemain pour répondre, devant tout le collège réuni, à cinq questions qui lui seraient posées, afin de prouver sa science.

Eulenspiegel releva le défi et répondit au messager :

— Dis à ceux qui t'envoient que je suis prêt à faire ce qu'ils exigent et que j'espère me montrer devant eux l'habile homme que j'ai toujours été.

Le lendemain, il se rendit donc à l'Université accompagné de quelques bourgeois devenus ses amis, car il craignait une attaque de la part des étudiants.

Lorsqu'il se présenta devant l'assemblée, on le mit sur la sellette. C'était un siège élevé, sur lequel il prit place modestement, comme il convient en pareil cas.

Le recteur toussa et, gravement, lui posa sa première question :

— Dites-nous, savant illustrissime, combien la mer contient d'eau, à

une goutte près.

Sans réfléchir longtemps, Eulenspiegel répondit :

— Très honoré maître, ordonnez à tous les fleuves, toutes les rivières qui s'y jettent, d'arrêter leur cours, et je la mesurerai exactement.

Le recteur, un peu confus, posa sa seconde question :

— Dites-moi maintenant combien de jours se sont passés depuis l'époque d'Adam jusqu'à présent ?

— Sept jours ! Quand ils sont écoulés, on recommence à compter et cela durera jusqu'à la fin des temps.

Le recteur, toussotant pour dissimuler son embarras, enchaîna :

— Dites-nous, sans hésiter une seconde, où est le centre de la terre ?

— C'est exactement ici, où je suis assis ! Si vous ne le croyez pas, faites-le vérifier avec un cordeau. S'il s'en faut seulement de l'épaisseur d'un fétu, je vous accorderai que je me suis trompé.

Le recteur, interloqué, ne trouva rien à objecter et, d'une voix plutôt mal assurée, prononça sa quatrième question :

— Dites-nous maintenant quelle est exactement la distance de la terre, où nous sommes, au ciel où nous irons, si nos péchés ne nous précipitent pas directement en enfer.

— Mais ce n'est pas loin du tout. Si quelqu'un vous crie quelque chose d'en haut, on l'entend très bien d'en bas. Montez-y, je vous parlerai, et si vous ne m'entendez pas, c'est que je me serai trompé.

Que répondre à cela ? Le recteur, dominant son dépit, posa enfin à Eulenspiegel sa cinquième et dernière question :

— Dites-nous à présent quelle est l'étendue de la voûte céleste ?

Eulenspiegel avait sa réponse toute prête :

— Le ciel ! Il a mille toises de long et mille coudées de large, à un pouce près. Si vous ne voulez pas le croire, enlevez le soleil, la lune et toutes les étoiles, et prenez vous-même les mesures. Si je me suis trompé, vous le verrez bien.

Le recteur vit alors qu'ils étaient battus : Eulenspiegel avait répondu victorieusement aux cinq questions si péniblement élaborées par tout le collège.

D'un pas majestueux, l'illustre docteur Eulenspiegel se retira, drapé dans sa dignité, et passa gravement au milieu des doctes professeurs, suivi de ses amis qui riaient sous cape.

Pourtant, il quitta bientôt Prague pour Erfurt, car il craignait la vengeance des savants qu'il avait confondus. Là, sa réputation l'ayant précédé, le recteur d'Erfurt se mit en tête de venger ses collègues de Prague. Il décida, après avoir réuni en conseil les professeurs, de lui imposer une épreuve dont il ne sortirait sûrement pas vainqueur. Tous tombèrent d'accord pour lui confier l'éducation d'un âne. Il y en a beaucoup, paraît-il, à Erfurt, des jeunes et des vieux. Le recteur fit

donc venir Eulenspiegel et lui déclara :

— Maître, vous avez affiché des placards sur les murs de la ville où vous avez fait connaître qu'en peu de temps vous vous chargiez d'apprendre à lire et à écrire à n'importe quelle créature. J'ai donc décidé de vous donner un jeune âne comme élève, si vous avez le courage de vous charger de son éducation.

Eulenspiegel répondit :

— J'accepte, mais je vous demande du temps, car enfin, un âne est une créature qui n'est douée ni de langage ni d'intelligence !

Après avoir réfléchi, le recteur lui accorda vingt ans et Eulenspiegel songea à part lui : « Nous sommes trois : le recteur, l'âne et moi. Si c'est le recteur qui meurt, je suis libre ; si c'est moi, qui donc me réclamera quelque chose ? Enfin si c'est mon élève qui périt, je serai libre aussi. »

Après avoir convenu d'un bon prix et s'être fait donner un sérieux acompte, il alla se loger à l'auberge de la Tour d'Argent. Là, il loua une écurie particulière pour son âne. Puis il acheta un vieux psautier bien épais, mit entre les feuillets du livre un peu d'avoine et le déposa dans la crèche. L'âne ne fut pas long à voir ce qu'il contenait ; aussi, pour avoir l'avoine, il apprit très vite à retourner les feuillets avec son museau. Mais quand il ne trouvait rien il se mettait à braire : I-a ! I-a !

Lorsque Eulenspiegel l'eut observé pendant quelque temps, il alla trouver le recteur et lui dit :

— Messire, quand me ferez-vous l'honneur de venir voir où en est mon élève ?

— Cher maître, répondit le recteur, est-il vrai, comme on le dit, qu'il morde à l'étude ? Vous m'en voyez surpris.

— Certes, reprit Eulenspiegel, il est extrêmement grossier et il ne m'est pas facile de lui inculquer le rudiment. Mais enfin, avec beaucoup de patience et d'efforts, j'ai néanmoins réussi à lui apprendre quelques lettres. Il connaît maintenant un petit nombre de voyelles qu'il nomme très distinctement. Si vous voulez avoir la bonté de m'accompagner, vous pourrez l'entendre et le voir.

Mais le bon écolier jeûnait depuis le matin et il était trois heures de l'après-midi lorsque son maître, le recteur et quelques autres magisters pénétrèrent dans l'écurie. Eulenspiegel, cependant, avait eu soin de mettre un livre neuf devant son élève. Dès que celui-ci le vit, il tourna vite les pages afin de trouver sa pitance ; mais, ne découvrant rien, il se mit à crier d'une voix claire : I-a ! I-a !

Alors Eulenspiegel dit :

— Voyez, messieurs, comme il tourne habilement les pages et remarquez, je vous prie, qu'il connaît déjà les deux voyelles "i" et "a". J'espère en faire quelque chose.

Là-dessus, ces messieurs s'en allèrent satisfaits. Peu de temps après, le recteur étant mort, Eulenspiegel donna la clef des champs à son

élève qui retourna à ses chardons. Lui-même, après avoir touché le reste de ce qu'on lui devait, partit en se disant : « Si tu devais faire l'éducation de tous les ânes d'Erfurt, il te faudrait vivre longtemps. » On assure que les gens d'Erfurt ne le lui pardonnèrent pas.

Arrivé à Nuremberg, il s'y fit passer pour un fameux médecin. Justement, l'hôpital était plein et le directeur eût donné gros pour se débarrasser de ses malades. Moyennant deux cents florins, Eulenspiegel lui offrit un remède infailible. Si son moyen échouait, contre toute espérance, il n'accepterait pas un liard. L'affaire fut vite conclue et Eulenspiegel glissa dans son escarcelle vingt florins d'acompte.

Il alla donc de lit en lit, interrogea chaque malade, le palpa, le retourna, et finit par dire à chacun, dans le plus grand mystère : « Garde bien pour toi seul ce que je vais te dire et ne le confie à personne au monde. » Quand chacun lui avait promis le secret, il continuait : « Si vous devez être guéri, ce n'est possible qu'à une seule condition : il faut que je brûle l'un d'entre vous et que je fasse avaler sa cendre aux autres. C'est pourquoi je vais choisir le plus malade et le sacrifier pour sauver les autres. Je me posterai avec le directeur devant la porte de l'hôpital et je crierai : Que celui qui n'est pas malade descende et sorte, mais vite et sans traîner ! Ainsi, ne vous endormez pas ; je vous préviens que c'est le dernier qui paiera pour les autres. »

Le lendemain, au signal convenu, tous les malades, même les aveugles et les paralytiques, se hâtèrent comme ils purent, les uns soutenant les autres, de quitter la place.

Bientôt, comme Eulenspiegel l'avait promis, tout l'hôpital fut vidé et les malades remis sur pied.

Le directeur en fut fort aise et paya avec reconnaissance le salaire convenu. Mais, trois jours plus tard, tous les patients, revenus à l'hôpital, réclamaient à grands cris les soins des médecins. Le directeur eut alors l'explication de l'énigme et comprit à qui il avait eu affaire. Mais il n'en souffla mot, bien que tant d'argent dépensé si mal à propos lui fit assez mal au cœur.

Eulenspiegel ne trouva pas bon de rester davantage à Nuremberg. Il partit, non sans avoir joué aux archers un tour à sa façon. Grâce à lui, en effet, ils prirent dans la Pegnitz, la jolie rivière qui arrose la ville, un bain dont ils se seraient bien volontiers passé.

Cependant, chemin faisant, Eulenspiegel songeait qu'il serait peut-être temps de changer de conduite et de prendre enfin un métier honnête.

Il retourna donc à Hildesheim et s'essaya au métier de cordonnier. Mais, malgré ses bonnes intentions, il ne réussit qu'à se faire mettre à la porte. Il n'eut pas plus de chance à Brunswick, ce qui le dégoûta

complètement.

« Eulenspiegel, mon ami, se dit-il un beau matin, l'alène et la poix ne semblent pas te réussir. Si tu tâtais un peu de l'aiguille et des ciseaux ? »

Arrivé à Berlin, il se présenta donc chez un maître tailleur qui l'accepta aussitôt comme compagnon. Il venait de prendre place sur l'établi et s'apprêtait à travailler, quand le maître lui dit :

— Compagnon, si tu veux coudre, couds bien et qu'on ne le voie point.

— Oui, maître ! dit Eulenspiegel.

Puis, prenant son travail, il se faufila en rampant dans une soupente, attacha l'ouvrage sur son genou et se mit à tirer l'aiguille. Le maître, qui le suivait des yeux, lui dit en hochant la tête :

— Mais, nigaud ! Qu'est-ce que tu fais donc là ? En voilà une façon de coudre !

— Maître, vous me l'avez dit vous-même. J'ai fait ce que vous m'avez ordonné. Je me suis mis ici, comme cela, personne ne me voit.

C'est ainsi, que prenant toujours à la lettre ce que le maître lui disait, il finit par se faire mettre proprement à la porte.

Décidément, ce métier-là ne lui allait pas non plus. Il quitta bientôt la ville et se rendit à Rostock, bien résolu à abandonner aiguilles et ciseaux. Néanmoins, comme il se sentait un cœur généreux, il se dit : « Ne rendons pas le mal pour le mal. Essayons, au contraire, d'être le bienfaiteur des tailleurs ! » Il fit donc un pressant appel à tous les chevaliers de l'aiguille, leur demandant de se réunir en une sorte de congrès en la bonne ville de Rostock. Il était disposé, écrivait-il dans une lettre-circulaire, à leur faire connaître un procédé qui leur serait de grande utilité dans leur art et dont ils lui seraient reconnaissants dans les temps à venir, eux, leurs enfants et les enfants de leurs enfants.

Tous ceux du Holstein, de Poméranie et de Mecklembourg, ceux de Stettin, de Lubeck, de Hambourg, de Strasbourg, de Wismar et d'ailleurs, se concertèrent entre eux au préalable et, après une longue discussion, car les tailleurs sont très bavards, ils décidèrent enfin de répondre en nombre à l'appel d'Eulenspiegel.

Or donc, au jour dit, on vit arriver de tous les points de l'horizon une foule immense de tailleurs en la bonne ville de Rostock et les braves citoyens se demandaient avec curiosité ce que tous ces compagnons de Saint-Martin pouvaient bien venir faire céans.

Les grands maîtres de la corporation se rendirent en délégation auprès d'Eulenspiegel pour l'informer qu'ils étaient tous réunis afin d'entendre la bonne parole. Pour le remercier, ils lui remirent d'avance une somme rondelette, que l'autre commença par empocher.

Puis, prenant un ton doctoral, il leur dit :

— Eh bien ! c'est entendu, je vais vous faire connaître mon secret, mais afin que chacun de vous entende bien ce que j'ai à en dire et n'en perde rien, je vous donne rendez-vous sur la grande prairie communale qui est devant la ville.

Comme Eulenspiegel le leur avait demandé, ils se rendirent tous à l'heure dite au lieu du rendez-vous. Mais lui, pénétrant dans une maison qui bordait la prairie, se mit à la fenêtre et commença ainsi son discours.

— Vous tous, maîtres honorés de la très noble corporation des tailleurs d'habits, vous savez que des ciseaux, une aune, du fil et une humble aiguille constituent le modeste outillage de votre si utile métier. Pour se les procurer, il ne faut pas grand-chose, ce n'est donc pas de cela que je vous parlerai. Mais je veux vous apprendre quelque chose qui m'élèvera un monument dans vos cœurs et qui m'attirera la bénédiction des générations futures. Écoutez : Lorsque vous aurez enfilé votre aiguille, n'oubliez jamais de faire un nœud à l'autre bout du fil, si vous ne voulez pas faire plus d'un point inutile. Mais si vous suivez mon conseil, jamais votre fil n'aura de raison de s'échapper.

En entendant ces mots, les tailleurs un peu déçus s'entre-regardèrent et murmurèrent entre eux : « Jusqu'à présent, vraiment, il ne nous dit rien de bien neuf. » Puis élevant la voix, ils le prièrent de leur dire enfin son grand secret.

— Ce que vous nous avez dit là, tous les maîtres tailleurs le savent depuis plus de mille ans !

Mais Eulenspiegel, sans se laisser décontenancer, leur répondit :

— Messires, ce qui s'est passé il y a mille ans, nul ne peut le savoir, car personne n'y était. Quant à moi, j'ai cru vous livrer une vérité toute nouvelle ; si elle ne vous semble pas telle, eh bien ! tant pis ! Que chacun d'entre vous retourne à son établi.

Là-dessus, les autres se fâchèrent, car ils virent bien qu'ils avaient été bernés. S'ils avaient pu l'atteindre, ils lui auraient certainement fait tâter de leur aune. Mais le farceur sut si bien s'y prendre qu'ils ne le découvrirent pas. Leur dernière ressource fut de s'en retourner chacun chez soi, honteux d'avoir fait pour rien une si longue route. Quant à ceux de Rostock, ils se moquèrent encore d'eux, ce qui mit le comble à leur disgrâce.

— C'est de votre faute aussi, dirent-ils en les accompagnant aux portes de la ville. Pourquoi avoir accordé créance à ce fou d'Eulenspiegel ?

Celui-ci jugea bon cependant de quitter Rostock pour Mecklembourg, où il se réveilla, un beau matin, décidé à embrasser la profession de forgeron. Il l'abandonna bientôt, comme il l'avait fait de ses autres métiers et non sans avoir laissé aux maîtres qui avaient eu la malchance de l'employer des souvenirs plutôt fâcheux de son

passage.

À Lubeck, il se tint assez coi, car, en cette république, la loi était très sévère et il ne faisait pas bon la transgresser. Mais, n'ayant pu résister au plaisir de châtier un maître tonnelier si hâbleur qu'il n'avait pas son pareil en ville, il frôla la potence. S'il y échappa, ce ne fut que grâce à la finesse de son esprit et à l'agilité de ses jambes.

À Hambourg, il se fit barbier, mais, recommençant ses tours, il dut quitter en hâte la célèbre cité.

À Berlin, il s'essaya au métier de pelletier, trompa son patron et s'enfuit à Leipzig, où messieurs les fourreurs n'eurent pas davantage à se vanter de lui. Témoin l'histoire du chat qu'il avait cousu dans la peau d'un lièvre et que les autres virent, à leur grande stupéfaction, grimper au sommet d'un arbre, tandis qu'ils lui faisaient la chasse, croyant déjà se régaler d'un bon civet.

Joyeux du fameux tour qu'il venait de jouer, il se rendit à Dresde où, cette fois, nous le retrouvons compagnon menuisier. Ayant encore berné son maître, il fut bientôt congédié.

À Quedlimbourg, un jour de foire, il se procura avec la complicité de deux compères un bon habit de drap vert, en pariant avec un brave homme de paysan que ce drap qu'il venait d'acheter lui-même à beaux deniers comptants était vraiment du bleu le plus franc.

À Hildesheim, il se fit à la fois cocher et cuisinier d'un riche marchand, à qui il se rendit si insupportable que l'autre l'envoya bientôt au diable.

Il partit donc, mais pour s'élever d'un cran et devenir bouffon de prince. En effet, par sa malicieuse franchise, il sut se faire bien voir de l'évêque de Trèves, qui le garda longtemps près de lui.

Celui-ci, l'ayant trouvé aux portes de Francfort, avait été fort surpris de sa mise étrange et lui avait demandé :

— Quel est ton métier, manant ?

— Monseigneur ; je suis lunetier et j'arrive de Brabant. Comme il n'y a plus d'ouvrage pour moi là-bas, je me suis mis en route pour venir en chercher par ici. Mais, je le vois bien, dans cette région-ci, le métier ne vaut rien non plus.

— Comment ? dit le prélat, mais je croyais, au contraire, qu'il devenait tous les jours meilleur, puisque à notre époque les gens ont la vue de plus en plus faible et qu'ils ont de plus en plus besoin de lunettes.

— Oui, certes, Votre Grâce a raison et tout irait bien si quelque chose ne gâtait pas notre métier.

— Et qu'est-ce donc ? Parle !

— Ali ! monseigneur, je n'oserai jamais le dire.

— Allons, ne crains rien, explique-toi.

— Eh bien ! voici. Autrefois, tous les grands de la terre : papes,

cardinaux, évêques, rois, princes, conseillers et juges, tous étudiaient de près les lois dans les vieilles chartes, afin que la justice fût rendue à chacun. C'est à cela qu'ils s'usaient les yeux et notre métier était florissant alors. Mais aujourd'hui que, par les livres qu'ils achètent, ils sont devenus si savants, ils savent tout par cœur et ne vérifient plus guère s'ils se trompent ou s'ils sont dans le vrai. Voyez-vous, monseigneur, c'est cela qui gâte le métier et voilà pourquoi je suis forcé d'errer ainsi de pays en pays sans trouver d'ouvrage nulle part.

L'évêque comprit l'allusion et lui dit :

— Ta franchise me plaît ; allons, suis-moi, l'ami ! Tu porteras mes couleurs.

Et il l'emmena avec lui à Trêves, où il le garda plusieurs années auprès de lui. Après quoi, il envoya le joyeux compère à son ami, l'archevêque de Magdebourg.

En route, Till s'arrêta à Cologne, dans une auberge où il séjourna quelque temps.

Or, un jour, le dîner fut tellement en retard qu'on le mit au feu quand allait sonner midi. Eulenspiegel fut fort mécontent d'être obligé de jeûner si longtemps. L'aubergiste, qui s'en aperçut, lui dit :

— Celui qui ne veut pas attendre que le repas soit prêt n'a qu'à se contenter de ce qu'il a en main.

Alors, Till se mit à table seul et mangea son pain sec. Puis il s'assit près de lâtre et surveilla le rôti, l'arrosant même de temps en temps jusqu'à ce qu'il fut à point.

Lorsque enfin tout fut prêt, on s'empressa autour de la table. Mais Till resta assis dans la cuisine auprès de lâtre et l'aubergiste lui cria :

— Eh quoi, ne viendras-tu pas te mettre à table ?

— Non, dit Eulenspiegel, l'odeur du rôti m'a rassasié.

L'autre se tut et le repas continua, les clients affamés s'empiffrant joyeusement. Puis, chacun ayant payé son écot, ils se levèrent de table. L'un partit, l'autre resta et Eulenspiegel ne bougeait toujours pas. Alors, l'aubergiste s'approcha avec son plateau et lui demanda deux pistoles pour sa part.

— Eh quoi ? dit Eulenspiegel, monsieur l'hôtelier, êtes-vous donc de ceux qui réclament le prix d'un rôti qu'on n'a pas consommé ?

— Allons, pas tant de façons ! Paie ton écot, car tu t'es rassasié de l'odeur. Ne me l'as-tu pas dit ?

À ces mots, Eulenspiegel tira de sa poche une pièce d'argent, la jeta sur le banc et dit :

— Messire, l'entendez-vous sonner ?

— Oui, certes, j'en entends bien le son, elle est de bon aloi.

Alors Till saisit la pièce, la remit dans son escarcelle et dit à l'hôte ébahi :

— Voyez ! mon argent profitera autant à votre coffre que l'odeur de

vosre rôti a profité à mon estomac.

Toutes les réclamations, tous les cris de l'aubergiste furent vains : Eulenspiegel fit un triple nœud aux cordons de sa bourse et n'en d  mordit pas.

Puis, bouclant sa ceinture, il continua sa route vers Magdebourg.

Chez son nouveau protecteur, l'archevêque, il eut du bon temps car le digne prélat s'amusa   de toutes ses farces et de toutes ses saillies.

Or, l'archevêque résidait volontiers dans un de ses châteaux : celui de Giebichenstein, situé près de la ville de Halle, sur la Saale. Un jour qu'il s'y était rendu, toutes les corporations de la ville vinrent en grande pompe avec leurs bannières et leurs insignes pour lui présenter leurs hommages.

Le soir, il y eut grand festin. Eulenspiegel en fut, car il était de toutes les fêtes.

La conversation tomba sur les   v  nements de la journée et quelqu'un ayant demandé quelle pouvait bien être la corporation la plus importante de Halle, les uns opin  rent que c'était celle des menuisiers, les autres celle des tailleurs, d'autres encore celle des cordonniers.

Eulenspiegel, qui n'avait rien dit encore, prit la parole et affirma qu'il y en avait une dont personne n'avait parlé et qui, à Halle, comme d'ailleurs dans tout le diocèse et peut-être sur toute l'étendue de l'empire, était de beaucoup la plus importante.

Tout le monde demanda :

— Laquelle, laquelle ?

Mais Eulenspiegel répondit :

— Dans trois jours, je vous le dirai et je vous apporterai même la liste de tous ceux qui en font partie.

Les autres eurent beau insister, Eulenspiegel resta muet.

Le lendemain, notre farceur sortit du château, la tête band  e et poussant des gémissements lamentables.

Il arriva à Halle. Quand il franchit la porte de la ville, tous ceux qui le rencontrèrent en si triste posture s'écrièrent en le voyant :

— Voici Messire Eulenspiegel qui s'avance. Comme il a l'air dolent ! Il souffre certainement d'un violent mal de dents !

Aussitôt, une brave femme l'aborda et lui dit :

— Mon pauvre garçon, comme vous souffrez ! Mettez donc un clou de girofle dans votre dent creuse ! Vous serez soulagé tout de suite !

D'une voix éteinte, Eulenspiegel la remercia du bon conseil et lui demanda :

— Comment vous appelez-vous, ma brave dame ?

La femme se nomma et notre farceur écrivit aussitôt son nom en tête d'une longue feuille de parchemin qu'il avait apportée.

Quelques pas plus loin, il croisa le recteur de l'Université qui lui

voulait du bien. Celui-ci, le voyant, lui dit paternellement :

— Mon cher Eulenspiegel, moi, je soigne toujours mes maux de tête, *congestionnes capitis*, en buvant du vin de France ou d'Italie. Avalez-en quelques gorgées et vous verrez que l'effet sera radical. Croyez-moi, essayez !

Eulenspiegel remercia de son mieux et inscrivit au-dessous du premier, le nom de son second bienfaiteur.

À ce moment, une vénérable matrone, qui rentrait du marché, s'approcha de lui et, compatissante, lui donna un bon conseil :

— En semblable cas, moi j'applique toujours un sac de fleur de sureau bien chaud. Vous le verrez, c'est un remède qui fait merveille.

— Eh quoi ! s'écria un couvreur, qui réparait justement le toit de la maison voisine, moi je connais un meilleur remède. Prenez un bain de pieds avec du gros sel et vous m'en direz des nouvelles.

Eulenspiegel les remercia tous deux et ajouta leurs noms sur sa liste.

Mais voilà que le greffier de l'hôtel de ville, toujours pressé, comme d'habitude, arriva sur la place.

— Ali ! ah ! s'écria-t-il, nous avons mal aux dents ! Je connais cela, allez, ce n'est pas un médecin qui pourra vous tirer d'affaire. Mais je sais près des remparts une vieille qui passe pour sorcière. Elle vous a une formule absolument infaillible contre le mal de dents. Si vous le permettez, je vous accompagnerai chez elle.

Eulenspiegel se laissa conduire.

La vieille, apercevant son compagnon, vit qu'elle n'avait rien à craindre et conjura le mal au nom de tous les mauvais esprits.

Eulenspiegel remercia et continua sa route. Un mercier lui fit signe et lui donna une pilule. Mais le berger communal, qui justement sortait avec son troupeau pour le mener au pâturage, lui tendit un petit sachet dans lequel semblait être cousu quelque chose. Mais en même temps il lui fit comprendre, par signes, qu'il ne fallait pas parler, sans quoi le charme n'agirait pas.

L'apothicaire lui mit un emplâtre derrière l'oreille. Un forgeron lui proposa de lui arracher la dent avec un fil. Le curé lui offrit sa boîte de thériaque. Un bourgeois lui donna des feuilles de chou humides à s'appliquer sur la tête.

— Gargarisez-vous assidûment, lui dit le barbier.

— Non, interrompit le baigneur, un tampon d'ouate fortement imbibé d'esprit-de-vin dans l'oreille, c'est excellent !

— Buvez quatre mesures de bière, lui dit l'aubergiste du Cheval Rouge, dès qu'il entra dans la salle. Voilà qui vaut mieux que tous vos remèdes de charlatan.

— Allons donc, dit un étudiant assis près de la fenêtre, je vais vous guérir tout de suite : un bon soufflet sur chaque joue-et vous serez débarrassé !

Eulenspiegel avait peine à répondre à tant d'offres obligeantes et n'arrivait même plus à écrire en bon ordre tous les noms les uns au-dessous des autres.

Cela continua ainsi le lendemain et le surlendemain. Enfin, le troisième jour, il revint fourbu au château...

Toujours affublé de son bandeau qui lui faisait comme une muselière, Eulenspiegel entra dans la salle où son maître travaillait, et il se mit à pousser des gémissements lamentables. Le prélat, éclatant de rire, s'écria :

— Il a mal aux dents, le pauvre diable ! Qu'on lui donne un peu de mon élixir. Cela lui fera du bien.

Alors Eulenspiegel, arrachant prestement son bandage, répondit, dans un large sourire :

— Vous avez le numéro 7 374, monseigneur ! Voilà le nombre des médecins qu'il y a à Halle. Vous le voyez, c'est de beaucoup la corporation la plus importante de la ville !

Eulenspiegel était devenu maintenant l'égal des nobles gentilshommes. Partout bienvenu, il fut protégé par les plus éminents potentats. C'est ainsi qu'il alla jusqu'à la cour de Danemark, où il resta jusqu'à la mort du roi dont il était devenu le favori.

Il songea alors à retourner au pays d'Allemagne, non sans avoir fait encore, comme tout bon chrétien d'alors, un pèlerinage à Rome afin de voir le pape.

Mais, sentant ses forces diminuer, il voulut regagner la terre natale. Il n'en était plus éloigné quand il se sentit tout à coup plus faible et plus malade. Arrivé dans la ville de Möllen, qui était toute voisine, il dut se faire porter à l'hôpital du Saint-Esprit. De là, on fit savoir à sa vieille mère, qui demeurait toujours au village où il ne devait plus rentrer, qu'il était moribond.

La bonne femme se mit en route et elle eut la joie d'embrasser son fils une dernière fois. Sentant sa fin proche, il appela sa mère auprès de son lit et lui remit en secret tout ce qu'il possédait et qu'il avait réuni dans une caisse. Puis, il la fit partir en hâte et la pauvre femme, en larmes, quitta son malheureux fils et rentra tristement dans sa demeure, sans souci des trésors qu'elle rapportait.

Peu de jours avant sa mort, Till se confessa et décida de faire son testament. De son bien, il fit trois parts, une pour l'hôpital, une pour le conseil de la ville, la troisième pour le clergé. Mais il y mit comme condition que son corps serait enterré en terre bénie et qu'on dirait des messes pour le repos de son âme.

Ceci cachait un dernier tour d'Eulenspiegel. En effet, on raconte encore que, quatre semaines après sa mort, ouvrant la fameuse caisse qui était censée contenir son bien et qu'il avait fait faire en tous points semblable à celle que sa bonne vieille mère avait emportée en secret,

on n'y trouva rien qu'une grosse pierre. Tous regrettèrent alors leurs soins et leurs larmes, comme aussi le bel enterrement qu'ils lui avaient fait.

En effet, lorsque Eulenspiegel eut rendu le dernier soupir, tous ceux qui le connaissaient se rendirent en foule à l'hôpital, portant de pleines brassées de fleurs fraîches dont ils ornèrent sa bière. Puis, les pleureuses tenant la tête du convoi, le long cortège se mit en marche pour le cimetière.

Une fois là, il se passa encore quelque chose d'extraordinaire. Lorsque les fossoyeurs, posant la bière sur deux cordes, voulurent la faire glisser dans la fosse fraîchement creusée, l'une des cordes se rompit et le cercueil fut précipité verticalement dans la tombe.

— Laissons-le ainsi, dit un sage. Il n'a pas vécu comme les autres. Qu'il reste un original jusque dans la mort !

Le vieillard parlait d'or ; on l'écouta, et, pour commémorer l'événement, on posa sur la tombe une pierre où furent gravés ces mots :

*Que nul ne soulève cette pierre.
Ci repose, debout, mess ire Eulenspiegel.*

Anno Domini MCCCCL.



La légende du Docteur Faust, le fameux magicien

(D'après le Faustbuch de 1587.)



JEAN FAUST, le célèbre magicien, né dans un petit village de Saxe, était le fils de pauvres paysans. Mais il avait un oncle, homme riche et considéré, qui demeurait à Wittemberg. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, adopta son neveu, jeune garçon intelligent et éveillé, et lui fit suivre régulièrement l'école.

C'était un écolier si studieux que, bientôt, il dépassa en savoir tous ses condisciples. Aussi, lorsque plus tard il alla étudier à l'Université d'Ingolstadt, il obtint sans peine, battant tous ses concurrents, le bonnet de docteur en théologie.

Mais en même temps, il s'était adonné aux sciences occultes, à la nécromancie, à la magie noire, se faisant initier par des gens qui y étaient passés maîtres. Il apprit même, de bohémiens nomades, la chiromancie ou l'art de lire dans les lignes de la main. En un mot, il devint le plus habile des magiciens.

Il résolut alors d'abandonner la théologie, étudia la médecine, la philosophie, l'astronomie et l'astrologie, établissant des horoscopes et composant même des calendriers et des almanachs, sans pour cela cesser d'évoquer les esprits.

Mais il sut si bien cacher son jeu que ses braves parents et son bon oncle de Wittemberg ignorèrent toujours sa conduite. Il rapporta même d'Ingolstadt un excellent certificat. Son oncle, fier de posséder un tel neveu, l'aida si généreusement de ses deniers qu'en trois ans, il

fut reçu docteur en médecine.

L'oncle mort, Faust entra en possession d'un bel héritage et s'entoura de gens qui ne valaient guère mieux que lui. Maintenant, au lieu de travailler (tout travail lui était devenu pénible), il passait son temps à boire, à jouer, à faire bombance, régaland ses amis de fêtes et de réjouissances.

Mais, à ce train, l'héritage fondit vite. Faust fut contraint de se restreindre un peu. C'est alors qu'il songea plus que jamais à évoquer le diable et les esprits, dans l'espoir de se procurer par la seule puissance de la sorcellerie toutes les joies de ce monde.

Il accumula donc tous les livres de magie qu'il put trouver et se rendit bientôt compte que non seulement son esprit était plus vaste et plus délié que celui des autres hommes, mais que les démons semblaient avoir une sorte de prédilection pour lui.

Enfin, après plusieurs essais sur des esprits de moindre importance, il se décida à frapper un grand coup en évoquant le diable en personne.

Il se rendit donc dans une forêt toute proche de Wittemberg. Là, au croisement de cinq routes, à minuit, traçant avec un bâton trois cercles sur le sol, il évoqua Satan.

Au milieu d'un fracas épouvantable, et quand Faust l'eut évoqué trois fois, le diable se montra à lui. D'abord, ce fut sous la forme d'une boule de feu, puis, sous celle d'un fantôme qui tourna pendant plus d'un quart d'heure autour du cercle où se tenait Faust. Le magicien, plus mort que vif, fut si épouvanté qu'il souhaita se trouver à mille lieues sous terre. Enfin, Satan se présenta à lui vêtu d'une longue robe grise.

S'arrêtant en face de Faust, il lui demanda d'une voix caverneuse :

— Que me veux-tu ?

Et Faust répondit en chevrotant :

— Je veux savoir si tu es disposé à me servir ou non.

— Oui, je te servirai, mais à condition que tu acceptes les clauses de certain pacte que je te présenterai.

Là-dessus Faust, oubliant son émoi, répondit sans plus trembler :

— D'accord ! Je t'attendrai demain chez moi. Ce sera plus confortable pour discuter...

Le démon accepta et Faust, se hâtant vers la porte de la ville, rentra chez lui où il attendit sans fermer l'œil que le jour se levât.

Il était assis solitaire dans son cabinet d'étude et les heures s'écoulaient bien lentement. Ne voyant rien venir, il désespérait déjà ; mais, sur le coup de midi, il crut distinguer une ombre qui se dissimulait derrière le poêle. Prononçant ses formules magiques, Faust obligea l'esprit à se montrer, ce qu'il fit aussitôt, saluant courtoisement son hôte par de profondes révérences. Là-dessus, le

docteur lui fit signe d'approcher. L'autre s'y refusa d'abord, mais comme Faust se fâchait, il se décida néanmoins à obéir.

Le magicien en vit alors plus qu'il n'aurait souhaité ! En un instant la pièce fut comme embrasée et l'esprit se montra tout à fait : il avait la tête d'un homme, le corps d'un ours sauvage et fixait son hôte de ses yeux de flamme. Faust eut peur de ce regard terrible et ordonna au démon de reprendre sa place derrière le poêle. Puis, il lui demanda s'il ne pourrait pas se montrer sous une forme plus aimable. À quoi le démon répliqua :

— Non ! car je ne suis pas un valet, mais un prince ! Cependant, si tu acceptes les conditions que je vais t'imposer, je t'enverrai un serviteur qui ne te quittera pas, qui te procurera tout ce que ton cœur pourra désirer ou exiger et te servira fidèlement jusqu'à ta mort.

— Que demandes-tu en échange ?

— Écris mot pour mot ce que je vais te dicter, et signe ! Tu n'auras pas à t'en repentir. Si tu refuses, prends garde à ce que je vais te dire : jamais plus tu ne me forceras à paraître devant toi, même si tu appliques à m'évoquer les ressources suprêmes de ton art.

Alors le docteur Faust, prenant sa plume en main, écrivit les cinq articles de haine que lui dicta Satan.

Celui-ci exigea encore que Faust signât de son sang le pacte infâme et le lui remit. Alors, il ferait de lui un homme qui non seulement jouirait de tous les biens de ce monde, mais encore n'aurait pas son égal dans son art.

Faust lut et relut les clauses du pacte impie et réfléchit longtemps avant de prendre une décision. Puis il songea qu'après tout Satan était le prince du mensonge, qu'il lui promettait assurément plus qu'il ne pourrait tenir, que lui, Faust, saurait bien lui échapper à temps et se réconcilier avec Dieu et qu'au besoin, si, contre toute espérance, il était trop tard pour se convertir, il aurait tout au moins bien joui de la vie. Alors, le misérable n'hésita plus et, sans différer davantage, il accepta l'un après l'autre tous les articles du pacte. Le démon se déclara satisfait, mais, avant de disparaître, il lui répéta encore :

— Écris ce que je t'ai dicté de ta propre main, signe-le de ton sang. Puis, quand ce sera fait, dépose le parchemin sur la table et je viendrai le prendre.

Ayant ainsi parlé, il s'évanouit comme une ombre, non sans avoir promis à Faust de lui apparaître désormais sous une forme plus humaine.

Resté seul, Faust eût peut-être pu se repentir et faire sa paix avec le Seigneur. Mais il n'y songea même pas, trop heureux à la pensée que, maintenant, rien ne saurait lui résister et qu'il serait en quelque sorte le maître du monde.

Il prit donc un canif bien acéré et s'entailla le bout d'un doigt. Il

recueillit le sang dans une éprouvette et, y trempant sa plume, il écrivit le pacte infâme qui le liait au diable pendant vingt-quatre années, au bout desquelles il s'engageait à livrer à Satan son corps et son âme.

Lorsqu'il eut écrit et signé, Satan revint, vêtu cette fois d'une robe rouge, et Faust lui remit le parchemin. Avant de le quitter, le démon prit encore la parole :

— Faust, dit-il, maintenant que notre pacte est signé, il s'agit de tenir ses engagements. Moi, Prince des Ténèbres, je ne puis être personnellement le serviteur d'aucun humain. Mais, dès demain, je t'enverrai un de mes génies les plus experts, qui te servira et t'obéira ta vie durant. Ne crains rien, il t'apparaîtra vêtu d'une robe de bure. J'ai ton écrit. Porte-toi bien !

Ayant ainsi parlé, il disparut.

Cependant, dès le même soir, après le souper, lorsque le docteur Faust se fut retiré comme d'habitude dans son cabinet d'étude, on frappa à la porte. Il en fut étonné, car toutes les portes de la maison étaient closes et seul Christophe Wagner, jeune étudiant pauvre qui lui servait de domestique, pouvait se trouver à cette heure dans quelque coin du logis.

Mais on frappait toujours et bientôt Faust comprit que cela pouvait être. Il ouvrit donc et se trouva face à face avec un étranger vêtu à la façon d'un moine. Il semblait assez âgé, car il avait une barbe grise. Faust le fit entrer aussitôt et l'invita à s'asseoir à côté de lui sur un escabeau, ce que l'autre fit sans aucune cérémonie.

— Qui es-tu ? demanda le docteur.

— Ô Faust ! quelle humiliation tu m'infliges en m'obligeant à devenir ton serviteur, toi qui n'es qu'un humain ! Mais le maître a parlé, il faut que j'obéisse. Je te servirai donc fidèlement. N'aie aucune crainte. Je ne suis pas un de ces diables affreux, je suis un esprit familier, *spiritus familiaris*, et j'aime à me trouver dans la société des humains. Sache aussi qu'on me nomme Méphistophélès et que c'est sous ce nom qu'il faudra m'évoquer si tu veux que je t'apparaisse.

— Eh bien ! Méphistophélès, mon fidèle serviteur comme je l'espère, sois prêt à m'obéir en tout et à m'apparaître ainsi que te voilà dès que je t'appellerai. Maintenant, retire-toi. C'est tout pour aujourd'hui !

Sans un mot de plus, Méphistophélès, après s'être incliné profondément, disparut comme il était venu.

Cependant, Faust se sentait le cœur léger. Maintenant il ne manquerait plus de rien. Méphistophélès lui fournirait tout : argent, bons vins, bonne chère, vêtements, chaussures, et jusqu'au bois dont il allait avoir une provision inépuisable, sans plus jamais avoir besoin d'en acheter.

En effet, il eut bientôt de tout en abondance et vécut dans sa belle

maison de Wittemberg entouré de ses compagnons habituels, les alchimistes, les magiciens, les astrologues, les physiciens, auxquels se joignaient souvent aussi quelques étudiants qui ne fréquentaient que rarement les écoles. Ils passaient les jours et les nuits en ripailles, jouant, buvant, chantant, bref faisant le scandale de tout le voisinage.

D'ailleurs, la maison de Faust, autrefois celle d'un homme de bien, était devenue une vraie maison de sorcier. En plein hiver, on entendait du dehors les accents mélodieux du merle, du pinson et du rossignol, le babillage du perroquet, le roucoulement des tourterelles. Les murs des salles étaient tendus des plus riches tapisseries, ornés des plus magnifiques tableaux, le mobilier composé des curiosités les plus rares.

Dans la volière d'un jardin magique se promenaient en liberté des coqs et des poules d'Inde, des faisans, des grues, des cigognes et des cygnes apprivoisés.

Le jardin lui-même, sans être remarquablement grand, réunissait toutes les merveilles. Lorsque en hiver tout alentour était couvert de neige, ici s'étalait la splendeur d'un éternel printemps. On y admirait les plantes rares, le feuillage verdoyant et le gazon moelleux. Les fleurs y brillaient des plus vives couleurs ; les tulipes, les narcisses et les roses y fleurissaient les parterres. La vigne en espalier y portait des raisins déjà couverts de leur peau vermeille. Le long des murs se dressaient, bien alignés, les grenadiers, les orangers, les citronniers. Puis, dans un aimable désordre, comme s'ils poussaient à l'aventure, les cerisiers, les poiriers, les pommiers entrecroisaient leurs branches toujours chargées de fruits. Et même, ô sortilège, on pouvait voir des poiriers porter des dattes savoureuses, de jeunes cerisiers où poussaient des figues succulentes, ou bien encore des pommiers donnant de belles châtaignes farineuses.

Sur le toit de la maison, il y avait un coquet pigeonnier où entraient et sortaient en voletant des pigeons au plumage varié et rare.

Enfin, dans sa niche, sous le porche, on voyait le chien magique du docteur Faust. C'était un grand caniche qui ne le quittait jamais : il s'appelait Prestige. Il avait des yeux ardents comme braise, dont l'aspect était effrayant. Son corps était couvert de poils noirs et hérissés. Mais lorsque Faust lui passait la main sur le dos, son pelage changeait de couleur : il devenait gris, blanc, fauve ou brun, et l'animal faisait des tours et des bonds extraordinaires quand, en caniche fidèle, il accompagnait son maître à la promenade.

Bientôt, la vie de plaisirs qu'il menait à Wittemberg ne suffit plus à Faust dont la curiosité était devenue insatiable.

Après avoir visité le ciel et l'enfer sous la conduite de Belzébuth lui-même, il voulut parcourir le vaste monde et ordonna à Méphistophélès de le conduire partout où il lui plairait d'aller. C'est pourquoi, celui-ci

s'étant transformé en cheval ailé, Faust l'enfourcha et visita de cette façon tous les pays à sa convenance : d'abord, l'Autriche et la Bohême, puis la Saxe, la Silésie, la Prusse, le pays des Moscovites, la Hollande, les Flandres, le Brabant, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Pologne, la Hongrie et il revint enfin en Thuringe. Il resta vingt-cinq jours en route, mais, en un si court espace de temps, il ne vit rien à fond. Aussi, après s'être reposé, il résolut de repartir encore sur son cheval enchanté.

Cette fois, il se dirigea vers Trêves dont il admira les ruines romaines, la cathédrale et l'église Notre-Dame. Puis il prit la route de Paris, en France, où les études qu'on y faisait à la Sorbonne et dans les autres collèges lui plurent beaucoup. Il poussa jusqu'à Naples, admira le Vésuve et la campagne environnante, arriva à Venise dont la situation l'étonna grandement. À Rome, il vit le pape et lui joua plus d'un méchant tour. À Florence, il se promena au milieu des superbes jardins et visita les monuments magnifiques. De Florence, il se rendit à Cologne où les femmes sont si belles. Enfin, il visita Aix-la-Chapelle, Strasbourg et Constance, et, toujours porté par Méphistophélès, il alla de Constance à Ulm et à Wurtzbourg. Mais c'est à Nuremberg qu'il s'arrêta le plus longtemps. C'est une ville remarquable avec ses cinq cent vingt-huit rues, ses cent seize fontaines, ses six horloges qui sonnent l'heure, ses onze ponts de pierre, ses portes et ses poternes, ses églises, ses moulins, son double mur d'enceinte, ses trois cent quatre-vingt tours, ses dix juristes et ses quatorze médecins.

Il passa de Nuremberg à Augsbourg, Ratisbonne et Munich, de là à Salzbourg et à Vienne. Puis, après s'être reposé quelques jours, il se dirigea vers l'orient, toujours monté sur son cheval aérien. Arrivé en vue de Constantinople, il piqua droit sur le palais du sultan. Là, se faisant passer pour Mahomet, il fut le héros de plus d'une aventure où le diable eut sa part.

Enfin, le docteur Faust songea à regagner Wittemberg, après une absence d'un an et demi et un voyage où il vit tant de merveilles qu'on ne peut toutes les décrire.

Mais écoutez maintenant quelques-uns des tours ou diableries que le docteur Faust, prince des sorciers, aidé de son acolyte Méphistophélès, accomplit tantôt ici, tantôt là, de par le monde.

L'empereur Charles Quint se trouvait un jour à Innsbruck avec toute sa cour. Le docteur Faust, qu'en sa qualité de médecin des seigneurs et de nobles barons soignés par lui avaient fait venir, s'y trouvait aussi. C'était au mois de juin, vers la Saint-Jean.

L'empereur avait donné un grand festin auquel Faust, amené par ses amis, assistait également. Charles le remarqua et, après le repas, fit appeler dans ses appartements celui qu'il avait entendu vanter comme un maître en son art. Il voulut avoir une preuve de son pouvoir

magique, lui donnant sa parole de souverain qu'il ne lui arriverait aucun mal.

Faust, s'inclinant profondément, se déclara prêt à le satisfaire.

— Bien, lui dit Charles, écoute : je voudrais voir apparaître devant moi le puissant roi Alexandre le Grand, le flambeau et l'ornement de tous les potentats, celui qui possédait, comme il est dit dans les chroniques, de si fantastiques richesses, un empire si étendu et une puissance si formidable, que ni moi ni mes successeurs n'y atteindrons jamais. Je veux le voir, lui et sa noble épouse, tels qu'ils étaient lorsqu'ils étaient en vie.

— Il en sera ainsi que Votre Majesté l'ordonne, sire, mais il faut que vous sachiez une chose : leurs corps mortels, il m'est impossible de les ressusciter, mais je peux évoquer les esprits de l'antiquité qui les ont connus et auxquels je commande. Ils vous apparaîtront et vous croirez les voir eux-mêmes, tels qu'ils étaient avant leur mort.

Là-dessus, il sortit pour aller conférer avec Méphistophélès. Lorsque tout fut convenu entre eux, Faust revint auprès de l'empereur et lui indiqua encore la conduite qu'il devait tenir.

— Sire, lui dit-il, quoi que Votre Majesté puisse voir, qu'elle n'énonce pas une parole, ne fasse pas un geste, ou tout s'évanouira comme un songe.

Charles promit. À ce moment, on frappa à la porte. Faust ayant ouvert, Alexandre le Grand apparut tel qu'il était lorsqu'il était en vie. Il n'était assurément pas grand de taille ; c'était plutôt un petit homme trapu, avec une épaisse barbe blonde tirant sur le roux. Il avait les joues vermeilles, le visage sévère, et ses yeux brillaient comme des escarboucles. Il entra tout harnaché, s'approcha de l'empereur et lui fit une profonde révérence. Le souverain, en dépit de sa promesse, voulut se lever pour recevoir son auguste visiteur, mais Faust s'y opposa.

Bientôt après, lorsque Alexandre se fut retiré non sans saluer courtoisement, son épouse entra et fit, elle aussi, une belle révérence. Elle était vêtue d'une robe de velours bleu d'azur brodée d'or et toute constellée de perles d'orient. C'était une femme merveilleusement belle, ses joues étaient de roses et de lys, sa taille élancée. Elle avait les gestes gracieux et un sourire aimable et charmant. C'était bien là la reine de Macédoine, la noble épouse d'Alexandre le Grand, puisqu'elle avait même, Charles Quint s'en assura de ses propres yeux, ce fameux grain de beauté sur la nuque dont il est parlé dans les chroniques.

Quand elle eut disparu à son tour, l'empereur resta longtemps plongé dans ses réflexions, se demandant s'il n'avait pas rêvé. Quant à Faust, il s'en fut, après avoir été princièrement récompensé.

Il arriva un jour dans une petite ville des environs de Gotha où il avait à faire. On était en pleine fenaïson. Un soir, après boire, se promenant hors la ville avec quelques amis, il rencontra un paysan qui

rentrait ses foin. Sa voiture était lourdement chargée et les chevaux la tiraient avec peine. Faust s'avança sur le chemin, se postant juste en face de l'attelage, si bien que le paysan fut obligé de l'interpeller poliment, lui demandant de lui laisser la voie libre. Mais Faust, qui n'était pas à jeun, lui répondit :

— Eh bien ! nous allons voir qui de nous deux cédera le pas à l'autre. Ne sais-tu pas, compère, qu'entre une voiture de foin et un homme ivre, c'est la voiture qui doit laisser passer l'homme ?

Là-dessus, notre paysan se fâche et injurie l'insolent. Mais l'autre, sans se troubler, lui répond :

— Comment, bonhomme, tu répliques ! Ne fais pas le méchant, ou j'avale d'une bouchée ta voiture, ton foin et tes bêtes.

— Avale donc tout ce que tu voudras, si cela te convient, lui crie l'homme exaspéré.

Et Faust, après l'avoir ensorcelé, lui fit croire tout ce qu'il voulut. Ouvrant une bouche comme une porte cochère, il avala d'abord les chevaux, puis le foin et la voiture.

Le paysan, épouvanté, courut chez le bourgmestre et lui conta ce qui s'était passé. Le bourgmestre, incrédule, sourit dans sa barbe et l'accompagna néanmoins pour voir de quoi il retournait.

Lorsqu'ils arrivèrent ensemble devant la porte de la ville, ils trouvèrent les chevaux attelés à la voiture et leurs sabots frappant le sol avec impatience. Tout cela n'avait été en somme qu'un bon tour de sorcier.

Or en ce temps-là, c'était vers 1525, trois jeunes gentilshommes, trois cousins, faisaient ensemble leurs études à Wittemberg. Comme on disait merveille du mariage d'un jeune duc de Bavière qui allait avoir lieu prochainement à Munich, nos trois étudiants souhaitaient ardemment pouvoir y assister, ne fût-ce qu'une demi-heure. Mais le moyen ?

Chacun proposa quelque chose.

— Moi, dit l'un, je pense qu'on ferait bien d'y aller à cheval.

— Non, dit l'autre, il vaudrait mieux prendre une voiture.

Mais le troisième, qui parla le dernier, eut une idée qui, certes, était meilleure que celles des deux autres.

— Cousins, dit-il, si vous voulez m'en croire, nous irons à Munich plus vite et plus aisément qu'à cheval ou en carrosse. Nous assisterons à la noce et nous pourrons être rentrés le soir même à Wittemberg.

Les autres ouvrirent d'abord de grands yeux, puis demandèrent enfin :

— Comment nous y prendrons-nous ?

— C'est tout simple, dit-il, adressons-nous au docteur Faust. Si nous le payons bien, il nous tirera sûrement d'affaire.

Sitôt dit, sitôt fait. Ils invitent Faust à un bon dîner que l'autre ne

refuse pas. Ils le mettent au courant du projet et tout s'arrange le mieux du monde.

— Habillez-vous en habit de grande cérémonie, leur dit-il, et trouvez-vous dans mon jardin, tel jour, à telle heure.

Ils n'eurent garde d'y manquer. Faust les attendait. Il avait étendu un grand manteau sur le sol et pria les jeunes gens d'y prendre place, non sans leur avoir enjoint de ne parler à âme qui vive, sous aucun prétexte, pendant toute la durée du voyage. Ils promirent tout ce qu'il voulut.

Faust se mit alors au milieu d'eux et commença à réciter ses formules magiques. Aussitôt un grand vent s'éleva. Le manteau, emportant ses quatre passagers, quitta le sol et traversa les airs, et ils arrivèrent à Munich sans que personne les eût vus avant qu'ils fussent dans la cour du palais ducal.

Le maréchal, lorsqu'il découvrit ces trois seigneurs en habit de gala qui se tenaient modestement à l'écart, alla prévenir son maître. Celui-ci les fit aussitôt entrer dans la salle du festin où Faust les accompagna.

Le duc leur souhaite la bienvenue, mais, ainsi qu'ils l'avaient promis à Faust, ils ne répondirent rien à cet aimable accueil. D'ailleurs, grâce aux ressources du sorcier, nos trois amis étaient là depuis le matin, ayant assisté à toute la fête sans avoir été vus.

De plus, il avait été convenu entre eux que dès qu'ils entendraient Faust crier : « Debout ! » ils se lèveraient, saisiraient le pan de son manteau, afin de disparaître comme ils étaient venus.

Mais voilà qu'un jeune page présente à chaque convive l'eau des ablutions dans une aiguière d'or. L'un des trois compagnons, trop courtois pour accepter tel honneur sans rien dire, remercie de quelques mots aimables.

À peine a-t-il parlé que le cri de ralliement retentit. Les deux autres s'agrippent au manteau magique et disparaissent avec Faust. Mais le troisième arrive trop tard. On s'empare de lui, on le jette dans un sombre cachot. Les autres cependant rentrent à Wittemberg, mais ils se désespèrent en songeant au sort de leur malheureux cousin. Faust les console en leur disant qu'il serait délivré le lendemain.

Or, le pauvre étourdi était bien effrayé de se voir maintenant ainsi abandonné et mis sous les verrous. On l'interrogea afin de savoir qui pouvaient bien être ses trois compagnons. Mais il resta muet.

Le malheureux se disait en effet : « Si je les trahis, cela finira mal pour nous tous ! »

On eut beau alors le retourner et le retourner, tel saint Laurent sur son gril, il ne dit rien, sachant cette fois, mais trop tard, brider enfin sa langue. Et de tout le jour on ne tira rien de lui. À la fin, on lui annonça qu'il allait subir le supplice de la question dès le lendemain et

qu'on l'obligerait bien, de cette manière, à dire ce qu'il semblait avoir si grand intérêt à taire.

Le prisonnier pensa alors : « Si le docteur Faust ne me délivre pas aujourd'hui et que, demain, ils m'appliquent la question, il faudra bien que je parle ! »

Il n'eut pas besoin de le faire, car, avant le lever du jour, son sauveur était là. D'abord, il plongeait les geôliers dans un sommeil magique, puis, ouvrant serrures et verrous, il délivra l'étudiant qu'il ramena sain et sauf et sans autre fâcheuse aventure à Wittemberg. Les trois cousins, heureux de se retrouver, le payèrent largement de sa peine.

Faust, cependant, n'était pas toujours en bons termes avec Méphistophélès. Celui-ci lui reprochait alors tous les bienfaits dont il était comblé grâce à lui. Après de telles disputes, il arrivait souvent au magicien d'être réduit à ses propres moyens et quelquefois même de manquer d'argent. Mais il n'était pas en peine car, s'il en avait besoin, il s'adressait aux Juifs qui, seuls, avaient l'autorisation d'exercer le métier de prêteur.

Sitôt réconcilié avec Méphistophélès, le magicien continuait ses étranges exploits. À la cour du prince d'Anhalt, il fit manger à la princesse, en plein mois de janvier, des raisins, des pommes et des poires que Méphistophélès était allé cueillir en Orient et avait rapportés deux heures plus tard, les posant délicatement dans de belles coupes que Faust avait installées dans le jardin.

Mais ce n'était que jeu d'enfant en comparaison de ses aventures de carnaval avec les étudiants de Wittemberg, ses compagnons préférés. Ne s'avisait-il pas de les transporter, à l'aide d'une échelle volante, de Wittemberg à Salzbourg, pour visiter la cave du bourgmestre qui était bien la meilleure de la ville ? Là, ils burent toutes sortes de vins, ne choisissant que les meilleurs, car Faust avait emporté un briquet afin de pouvoir examiner les tonneaux de plus près.

Surpris par le sommelier, ils s'enfuirent en l'entraînant avec eux et, pour se venger, le suspendirent aux hautes branches d'un sapin. Il y passa une nuit d'angoisse et, le lendemain, des paysans allant au marché l'y trouvèrent à demi mort de froid et de frayeur.

Un autre jour de carnaval, recevant les étudiants à sa table, il imagina un divertissement extraordinaire. Pendant le repas, une musique délicieuse se fit entendre. Sitôt qu'un instrument se taisait un autre reprenait ; c'était l'orgue, le luth, la viole, la harpe, les cymbales, les flûtes et les pipeaux. Puis, tous les verres et toutes les coupes se mirent à danser en cadence. Enfin, Faust prit dix pots de terre qu'il disposa au milieu de la salle, et on les vit sauter, se heurter, s'entrechoquer et, finalement, se briser à la grande joie des assistants.

Comme la nuit tombait, Faust pria les étudiants de rester pour

souper avec lui. Prenant alors une gaule, il se pencha à la fenêtre. Aussitôt, des alouettes, des bécassines et des canards sauvages vinrent se poser sur cet étrange perchoir et, bien qu'il n'y eût pas une parcelle de glu, aucun d'eux ne put plus s'envoler. Lorsqu'il en eut pris ainsi un assez grand nombre, les étudiants l'aidèrent à les étouffer, à les plumer et à les rôtir.

Lorsque tous les convives se furent bien régalez, ils songèrent à se déguiser. Passant une chemise blanche sur leurs habits, ils s'en allèrent ainsi par la ville. Mais avant de partir, s'étant regardés, chacun crut voir ses compagnons sans tête. Ils entrèrent dans plusieurs maisons dont ils effrayèrent les habitants. Dans la dernière cependant, où on leur offrit des beignets et d'autres friandises, ils reprirent leur figure naturelle et furent aussitôt reconnus.

Mais voici mieux encore : C'était le dernier jour de carnaval ou peut-être le jeudi de la mi-carême. Les étudiants ayant donné un grand banquet, Faust n'y manqua point, car sans lui aucune fête n'eût été complète.

Au milieu du repas, tandis qu'on vidait force cruches de bon vin, on apporta une magnifique tête de veau sur la table, une tête de veau rôtie, ainsi qu'on avait coutume d'en servir dans les dîners de cérémonie. Quand un des étudiants prit le couteau en main afin de la découper, voilà la tête de veau qui se mit à crier : « À l'aide ! au meurtre ! tu me fais mal ! » Là-dessus, l'autre laissa tomber son couteau et les convives restèrent glacés de terreur. Seul, Faust demeura impassible. En le voyant ainsi, ils se mirent à rire de leur propre sottise, car ils comprirent qu'il venait encore de leur jouer un tour de sa façon.

Faust cependant se retira de bonne heure, non sans avoir promis de revenir à la nuit, car il songeait à leur donner un autre divertissement.

En effet, bien qu'on fut en mars, une épaisse couche de neige couvrait le sol et une belle promenade au clair de lune ne pourrait qu'agréer, pensait-il, à tous ces joyeux compagnons. Le docteur, rentré chez lui, imagina donc de construire un traîneau magique. Ce ne fut pas bien long, car bientôt le véhicule, en forme de dragon, se trouva prêt à recevoir ses hôtes.

Faust prit place en tête, tandis qu'à l'intérieur s'installaient les étudiants, charmés. Aussitôt, rapide comme l'éclair, la machine se mit en route. Mais ils ne furent pas peu émerveillés de voir qu'aucun cheval ne la tirait et qu'elle marchait ainsi toute seule. Cette course infernale dura jusqu'à minuit passé, au milieu d'un tel bruit et d'un tel vacarme que nos voyageurs n'entendaient même pas leurs propres paroles. De retour chez eux, les étudiants crurent pouvoir affirmer qu'ils avaient traversé les airs, ou pour le moins toute la terre.

Or, le dimanche de Quasimodo, ces mêmes étudiants arrivèrent à

l'improvisiste dans la maison de Faust, chacun portant son repas sous le bras et sa cruche de vin à la main, ce qu'il est toujours louable de faire lorsqu'on n'est pas attendu.

On se mit à table sans façons. Sur la fin du repas, ils en vinrent à parler de la beauté des femmes. Alors, l'un d'entre eux déclara qu'à son avis aucune ne pouvait être plus belle qu'Hélène, la femme du roi Ménélas, pour qui fut détruite la splendide ville de Troie.

— C'est elle que je voudrais voir et aucune autre, s'écria-t-il. Qu'elle devait être belle pour qu'on la ravît à son époux et qu'une guerre si funeste éclatât pour l'amour de ses beaux yeux !

Là-dessus, Faust répondit :

— J'ai fait apparaître devant l'empereur Charles Quint l'ombre d'Alexandre de Macédoine, je peux bien évoquer pour vous, qui êtes mes amis, celle de cette merveilleuse princesse.

Cela dit, il sortit. Quand il rentra dans la chambre, Hélène le suivait de près et si belle que, pendant un moment, ses hôtes se demandèrent s'ils rêvaient tout éveillés.

Elle apparut, vêtue d'une longue robe de pourpre ; ses cheveux blonds, dénoués, flottaient sur ses épaules. Son merveilleux visage était éclairé par des yeux brillants comme le jais. Ses lèvres avaient la couleur des cerises, ses joues l'éclat de la rose. Sa taille était souple comme un roseau. En un mot, dans toute sa personne, on n'eût pu trouver la moindre critique à formuler.

Lorsqu'elle eut disparu et que les étudiants furent revenus de leur enchantement, ils supplièrent Faust de la leur faire voir une fois encore et lui dirent qu'ils reviendraient le lendemain accompagnés d'un peintre, afin d'avoir au moins son portrait.

— Je ne puis ainsi déranger les esprits à tout propos, répondit-il, mais je vous procurerai une image d'elle que vous ferez copier, afin que chacun de vous en puisse posséder une.

Il fit comme il l'avait dit, mais, quant à savoir qui avait bien pu fournir l'original à Faust, nul ne l'apprit jamais.

Ceci s'était passé à Wittemberg. Mais Faust résida aussi à Erfurt et professa longtemps à l'université.

Là, il eut de nombreuses aventures, exécuta plus d'un tour de magie, dont purent témoigner longtemps après sa mort des gens notables et dignes de foi, qui le connurent et le reçurent même à leur table.

Or, cette année-là, ses leçons portaient sur le célèbre poète grec Homère, dont il lisait et commentait les œuvres à tout un collège d'étudiants. Il leur parla longuement de la guerre de Troie, leur exposa la vie et les aventures de tant de nobles héros : Ménélas, Achille, Hector, Priam, Ajax, Ulysse, Agamemnon. Il leur décrivit ces personnages avec tant de précision, leur narra avec tant d'enthousiasme les exploits de tous ces fiers guerriers, qu'ils n'eurent

plus qu'un désir : amener leur maître à les évoquer en personne.

Ils lui soumirent leur requête, que Faust accueillit favorablement, car il l'avait en quelque sorte provoquée lui-même. Il promit donc de présenter aux regards de tous ceux qui voudraient les voir, dès la prochaine leçon, tous les guerriers fameux dont il est parlé dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville et il y eut grande affluence d'étudiants, tant il est vrai, que la jeunesse est bien plus portée vers les jongleries et les farces de sorciers que vers les choses sérieuses et sages.

Or donc, lorsque l'heure fut venue et que Faust eut commencé sa leçon, il leur dit :

— Chers amis, puisque vous en avez si grand désir, je m'en vais vous présenter en personne tous les héros dont vous connaissez les exploits.

À peine avait-il prononcé ces paroles, qu'en effet tous les nobles Grecs entrèrent l'un après l'autre dans la salle, mais en fronçant le sourcil et en secouant la tête d'un air mécontent, comme s'ils avaient été fâchés qu'on les eût dérangés de leur sommeil pour les exposer ainsi aux yeux du public.

Le dernier qui parut fut le géant Polyphème, ce monstre qui n'avait qu'un œil au milieu du front et qui portait une longue barbe rousse aux poils rudes et hérissés. Son aspect était si terrible qu'à sa vue tous les assistants sentirent leurs cheveux se dresser sur leur tête et que, blêmes de frayeur et tremblant de tous leurs membres, ils se levèrent en masse, prêts à s'enfuir.

Mais Faust, en voyant leur émoi, se mit à rire ; puis, tranquille, appelant chacun des héros par son nom, il leur fit signe de sortir, ce qu'ils firent aussitôt.

Seul, le géant Polyphème fit mine de résister et, se campant en face des étudiants, eut l'air de vouloir en dévorer quelques-uns. Cette attitude menaçante mit le comble à leur épouvante, surtout qu'armé d'un lourd épieu le monstre en frappait le sol avec colère, ce qui les bouleversa encore davantage. Mais Faust leva le petit doigt et le Cyclope récalcitrant se décida enfin à vider la place.

Là-dessus, Faust termina sa leçon, ce dont les étudiants ne furent point autrement marris. Mais, depuis lors, songeant au danger qu'ils avaient couru, ils ne lui demandèrent jamais plus de faire pour eux semblable évocation. Ils en avaient leur saoul.

Mais voici que quelques étudiants étrangers, Hongrois, Slaves et Autrichiens, qui se trouvaient parmi ses élèves, le prièrent un jour de les accompagner à la foire de Leipzig afin de voir tout le trafic qui s'y faisait et les marchands de tous les pays qui s'y rendaient en foule. Quelques-uns d'entre eux avaient même le secret espoir d'y rencontrer des parents ou des amis qui les fourniraient d'un peu d'argent.

Faust les accompagna donc, sans se faire prier, car, on l'a vu, il

aimait voyager.

Or, tandis qu'ils se promenaient dans la grande ville, visitant l'université, la foire et les autres curiosités, ils vinrent à passer par hasard devant une taverne.

Voyant grand concours de curieux autour de la maison, ils s'approchèrent comme les autres afin de se rendre compte de ce qui se passait. C'étaient des tonneliers, essayant de sortir de la cave un immense tonneau de vin qui pouvait bien contenir dans les mille à douze cents pintes. Mais les hommes avaient beau faire, ils n'y pouvaient parvenir.

Voyant cela, Faust, s'avançant, leur dit :

— Quels maladroits vous faites, tous, tant que vous êtes ! À vous cinq ou six, vous n'arrivez pas à sortir ce muid, quand un seul le pourrait, à la condition de savoir s'y prendre !

Là-dessus les autres se fâchent et, comme ils ne le connaissent pas, ils se mettent à l'injurier. Le maître de la maison accourt au bruit, apprend d'où vient la dispute et, s'adressant à Faust et à ses compagnons, leur lance :

— Eh bien ! je donnerai le tonneau avec son contenu à celui d'entre vous qui réussira à le sortir seul.

Et voilà Faust qui, sans plus attendre, descend prestement dans la cave, se met à califourchon sur le tonneau et sort ainsi de la cave au grand ébahissement de tous les spectateurs.

Il fallut bien que l'autre s'excusât et fit donner à Faust, bon gré mal gré, ce qu'il avait promis. Mais celui-ci en fit généreusement présent à ses compagnons, qui invitèrent leurs amis à partager la bonne aubaine.

Ils eurent de quoi se régaler pendant près d'une semaine et purent à leur tour parler longtemps encore de la joyeuse vie qu'ils avaient menée à Leipzig ainsi qu'en pays de Cocagne.

Faust ayant été appelé un jour à Brunswick auprès d'un homme qui souffrait d'une maladie de langueur, s'en allait donc vers cette ville. Il ne faut pas oublier qu'il n'était pas seulement professeur et sorcier, mais aussi médecin.

Or il avait coutume, lorsqu'il faisait un voyage ordinaire, de n'aller jamais à cheval ou en voiture, mais à pied.

Lorsqu'il fut presque aux portes de la ville, il rencontra un paysan qui menait une voiture vide traînée par quatre forts chevaux.

S'adressant à lui avec civilité, Faust lui demanda de le monter car, disait-il, il se sentait très las. Mais le vilain refusa, alléguant que tout à l'heure il aurait une assez lourde charge à ramener de la ville.

Faust n'avait pas du tout envie de profiter de la voiture : c'était simplement pour éprouver le paysan et voir s'il y avait en lui quelque bienveillance. S'étant assuré du contraire, il se mit aussitôt en tête de

lui faire payer cette dureté de cœur, qu'on trouve trop souvent, hélas ! chez les paysans.

— Misérable manant ! s'écria-t-il, puisque tu te montres si malgracieux envers moi, ainsi que tu l'es sans doute envers d'autres, tu vas être récompensé comme tu le mérites. Tu vois les quatre roues de ta voiture : eh bien ! elles vont disparaître et tu en retrouveras une à chacune des portes de la ville.

Et aussitôt, voilà les roues qui se détachent et qui s'envolent, et chacune va se poser à l'endroit que Faust a désigné.

Au même instant, les chevaux s'abattent comme s'ils étaient tombés foudroyés. Le paysan, épouvanté, croit déjà que c'est un châtiment du ciel. Il se jette aux pieds de Faust, les mains tendues vers lui dans un geste de supplication.

— Je vous demande pardon, messire, et vous jure que je me souviendrai de la leçon, dit-il, d'une voix tremblante.

Son humilité touche Faust, qui lui répond.

— C'est bon ! ne recommence plus, car, vois-tu, il n'y a rien de plus honteux que la dureté du cœur et l'orgueil, son cousin germain. Allons, prends de la terre, jette-la sur tes chevaux et ils se relèveront tout seuls.

Ce qui eut lieu, en effet, dès que le paysan eut obéi.

Alors Faust reprit :

— Sache pourtant que ta mauvaise volonté ne saurait rester tout à fait impunie. Un homme à qui il semble trop pénible de laisser monter dans une voiture vide un voyageur fatigué qui l'en prie poliment, doit être payé de la même monnaie. Allons, va ! mets-toi à la recherche de tes roues !

Le paysan partit et ne les retrouva, en effet, qu'au prix de beaucoup de travail et d'efforts. Il perdit sa journée et ne conclut pas le marché pour lequel il s'était dérangé.

Cependant, les années passaient et les temps étaient proches où Faust allait à son tour être obligé de tenir ses engagements.

Il eut encore beaucoup d'autres aventures, ici et là de par le monde : à Francfort-sur-le-Main il confondit quatre magiciens qui faisaient semblant de se couper la tête pour l'envoyer au barbier afin de perdre moins de temps à se faire barbifier.

Un jour qu'on le croyait à Prague et que ses amis regrettaient son absence, il revint à Erfurt pour assister à un festin, laissant à l'écurie son cheval fantastique qu'on ne parvenait pas à rassasier.

Enfin, dans l'avant-dernière année de sa vie, se souvenant de la beauté merveilleuse de cette Hélène qu'un certain dimanche de Quasimodo il avait fait apparaître aux yeux des étudiants, il demanda, à Méphistophélès de la lui amener. Elle lui donna un fils, qui sut, dit-on, dès sa naissance prédire les choses de l'avenir. Mais à la mort du

magicien, la mère et l'enfant disparurent aussi, sans qu'on retrouvât leurs traces.

Cependant, Faust avait toujours gardé près de lui son fidèle Wagner qui l'avait loyalement servi en toute occasion. Or, lorsqu'il sentit que bientôt son heure allait sonner, il fit venir un notaire, accompagné de quelques magisters qui devaient servir de témoins, et fit son testament en leur présence.

Il légua à Wagner sa maison de Wittemberg et le jardin y attaché, sis près de la Porte-de-Fer, non loin des remparts, dans la rue des Ciseaux. Il lui laissait de plus 1600 florins de rente, une terre estimée 800 florins, 1600 florins d'argent comptant, une chaîne d'or valant bien 300 couronnes et enfin, plusieurs pièces de vaisselle d'argent qui lui avaient été données par divers souverains et qui valaient environ 1000 florins.

En fait de mobilier, il ne restait pas grand'chose de remarquable, car depuis longtemps Faust ne vivait plus beaucoup chez lui, passant le plus souvent ses nuits et ses jours à banqueter avec les étudiants qui ne cessèrent jamais d'être ses amis et lui restèrent fidèles jusqu'à sa dernière heure.

Son testament fait et signé, il fit venir Wagner pour le lui annoncer.

— Quant à mes livres de magie, ajouta-t-il, aime-les bien, étudie-les avec soin, et surtout ne t'inquiète jamais de l'opinion des gens. Mais laisse-moi te faire encore une prière : ne divulgue pas les secrets de ma science, ni rien de mes actes, ou de mes aventures, avant que je sois mort. Alors mets-toi à l'œuvre, écris mon histoire, car on te la demandera sûrement. Si tu es embarrassé, implore Méphistophélès afin qu'il te vienne en aide. Il te rappellera les circonstances et les événements que tu pourrais avoir oubliés.

Maintenant, le temps se précipitait, rapide comme le sable coule dans le sablier. Faust n'avait plus qu'un mois devant lui et les vingt-quatre années seraient révolues, au bout desquelles il faudrait se livrer, corps et âme, à Satan.

Alors, Faust perdit toute son assurance et devint semblable au misérable condamné qui attend dans sa cellule l'exécution de la sentence de mort. L'effroi ne le quittait plus, il pleurait et se lamentait, se tordant les mains de désespoir, poussant des gémissements et des soupirs continuels.

Bientôt, pâle et amaigri, il ne quitta plus guère sa demeure, ne supportant même pas la présence de Méphistophélès, son démon familial. L'excès de sa tristesse l'amena même à composer sa propre complainte, qu'il écrivit de sa main afin, disent les conteurs, de ne pas l'oublier.

C'est dans ses papiers qu'on l'a retrouvée plus tard, et nous y pouvons voir toute la profondeur de sa détresse.

— Malheur ! malheur ! malheur ! Ô Faust ! dans quel abîme es-tu tombé ? Où t'ont conduit la puissance de ton raisonnement, la hardiesse de tes vues et jusqu'à ta libre volonté ! Ô existence maudite et inconstante ! Par quoi me suis-je laissé aveugler ? Espérances trompées, vains efforts, d'où vient qu'on ne songe jamais au peu que vous valez ?

— Ô douleur ! ô misère ! ô souffrance ! Qui me délivrera ? Où courir me cacher ? Dans quel antre ramper, vers quelle cime m'envoler ? Où que je sois, nulle part, je ne suis en sûreté !

Méphistophélès, qui l'a entendu, accourt et lui dit :

— De quoi te plains-tu ? Tu savais ce que tu faisais en reniant Dieu et en signant le pacte. Maintenant, il faut payer ! Aussi, écoute mes paroles et enferme-les bien dans ton cœur :

« Ce que tu sais, ne le dis pas !

» Ce que tu as, ne le donne pas !

» Si tu es bien, ne t'en va pas !

» Malheur te guette à chaque pas.

» Souffre en silence !

» Le mal évite !

» Si tu ne peux,

» Supporte-le !

» Aux yeux de tous !

» Cache ta peine !

» Ton heure sonne !

» Dieu t'abandonne !

« Voilà ce que c'est, Faust, mon ami ! Tout ce qui brille n'est pas or. Qui trop embrasse mal étreint. Tu ne t'es pas contenté de ce que Dieu t'avais permis, tu en as voulu davantage. Tu vois à présent le prix de ton arrogance. Si tu avais été plus avisé, tu ne te serais pas laissé aveugler ainsi. Mais celui qui est trop crédule est facilement trompé. Tu savais toutes ces vérités, mais elles te sont entrées par une oreille et sorties par l'autre ! »

Après avoir ainsi raillé impitoyablement le pauvre Faust, Méphistophélès disparaît, laissant le misérable plus désespéré, plus abattu que jamais. Il cherche pourtant à se ressaisir. Il voudrait se repentir ; il est trop tard, il n'y parvient pas. Et dans son désespoir il s'écrie :

— Hélas ! hélas ! Rien ne me consolera ! Je l'ai voulu !

Or, la veille du jour où le pacte devait expirer, l'esprit apparut à Faust, lui mit son écrit sous les yeux et lui annonça en même temps que Satan viendrait le prendre la nuit suivante.

Faust s'abandonna alors à la douleur. Il pleura toute la nuit, si bien que Méphistophélès revint et lui dit :

— Allons, Faust ! Ne sois pas lâche ! Vivrais-tu cent ans qu'il

faudrait mourir tout de même. N'est-ce pas le sort de tous les humains ? Turcs ou chrétiens, juifs ou maures, bons ou méchants ? Du courage, mon Faust ! Montre que tu as l'âme bien trempée !

Voyant que tout était fini, tout espoir perdu, Faust se résigna. Il alla dès le lendemain matin trouver ses meilleurs amis, magisters, bacheliers et simples étudiants, et les invita à passer la journée avec lui dans un petit village situé à une demi-lieue de Wittemberg. Ils acceptèrent sans rien soupçonner.

Pendant le repas, qui fut copieux comme à l'ordinaire, Faust se montra assez joyeux, mais c'était une gaîté factice. Enfin, il demanda à ses compagnons de rester avec lui à souper et même de ne pas le quitter de la nuit, ayant quelque chose d'important à leur confier.

Le souper fini et quand on eut servi à chacun encore une dernière chope, ce que les bons buveurs appellent « le bonnet de nuit », Faust paya l'aubergiste, qui se retira content.

Lors, ayant réuni tous ses amis autour de lui, il leur raconta sa lamentable histoire.

— Qu'elle vous serve d'exemple, dit-il en finissant. Mais laissez-moi encore vous faire une prière. Allez tranquillement vous coucher et reposez en paix. Quoi que vous puissiez entendre, ne vous dérangez pas. Mais lorsque vous trouverez mon cadavre, faites-le enterrer ici, dans ce village. Je meurs à la fois en bon et en mauvais chrétien : en bon chrétien, car je me repens de mes fautes, et en mauvais, car je sais que l'enfer m'attend.

Faust avait fait cette déclaration d'une voix ferme et sans trembler, car il ne voulait pas affliger ses hôtes. Ceux-ci lui offrirent leurs prières, qu'il accepta mais sans espoir : il savait que ses péchés étaient trop grands et trop nombreux pour être pardonnés.

Les étudiants allèrent enfin se coucher, mais ne dormirent guère car ils voulaient savoir comment tout cela finirait.

Entre minuit et une heure, ils entendirent un fracas épouvantable et crurent que la maison allait s'effondrer. Ils sautèrent à bas du lit, mais, tremblant de frayeur, ils n'osèrent pas quitter leur chambre. L'aubergiste, lui, se précipita hors de la sienne et alla demander asile à des voisins.

Lorsque, le lendemain, les étudiants pénétrèrent enfin dans la salle où ils avaient laissé leur malheureux ami, ils virent un spectacle qui les fit reculer d'horreur car ils ne retrouvèrent plus que des débris affreux ! Ils les recueillirent pieusement et les firent enterrer, ainsi qu'ils l'avaient promis.

Ici finit la tragique et véridique histoire du docteur Faust.

Qu'elle nous serve à tous d'exemple et d'avertissement !



1 Cette coutume subsiste encore aujourd'hui dans les ventes aux enchères où le coup de marteau, souvenir de Donner, adjuge au plus offrant l'objet mis en vente.

2 C'est là l'idée maîtresse de la grande épopée nationale des Nibelungen. C'est aussi l'idée directrice de la *Tétralogie* de Wagner et particulièrement de la première partie : *L'Or du Rhin*.

3 *La Princesse Églantine* (Dornröschen), *Cendrillon* (Aschenpüttel).

4 Voir chapitre "Religion et Mythologie germaniques".

5 Voir chapitre "Religion et Mythologie germaniques".

6 Comparer cette légende à la scène de la pomme dans le drame de Schiller : « Guillaume Tell ».

7 Dans la légende de Sigurd, au contraire, Brunehilde, après le meurtre du héros, ne veut pas lui survivre. C'est en vain que Gunther l'enlace dans ses bras. Elle se dégage et se plonge une épée dans le cœur, non sans demander, avant de mourir, que son corps soit brûlé avec celui de Sigurd sur un immense bûcher.